This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07582940 2

ÉTUDES

D'HISTOIRE

ET

DE PHILOSOPHIE,

Par E. Lerminier,

PROFESSEUR DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES LÉGISLATIONS COMPARÉES
AU COLLÉGE DE FRANCE.

I.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

BRUXELLES,

LOUIS HAUMAN ET Cᵉ, LIBRAIRES

M DCCC XXXVI.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

PRÉFACE GÉNÉRALE.

*

Jean de Müller écrivait le 20 octobre 1776 à son ami Bonstetten : « Je me sens de l'inclination pour la manière de travailler de Bacon et de Leibnitz. Ils ne dépensaient pas des années entières à rassembler et à digérer tout ce qui a été dit sur une science pour en étayer péniblement un système ; mais ils répandaient les rayons de leur génie sur plusieurs branches des connaissances humaines. Partout ils faisaient des observations lumineuses, par-

tout ils ouvraient de nouvelles perspectives, et donnaient de quoi penser à tous les siècles. C'était aussi la manière d'écrire des anciens. La moitié de Plutarque, la moitié de Xénophon, et Cicéron tout entier consistent en traités de ce genre. Ils ne faisaient point d'*in-folios*. L'écrivain le plus fécond de l'antiquité, Aristote, en a fait quatre, mais ils sont entièrement composés de petits écrits. On trouverait un grand nombre d'exemples pareils dans l'histoire du moyen-âge. »

Il n'y a donc pas lieu de s'excuser de donner au public de petits écrits, *kleine Schriften*, comme disent les Allemands : la gravité du fond importe surtout. Le choix de la forme est abandonné à l'artiste et à l'écrivain dont le devoir est de discerner au milieu des circonstances qui les pressent quelles issues plus heureuses peuvent trouver les idées. Tantôt il est opportun de descendre avec fermeté dans l'arène de la polémique ; tantôt il est nécessaire de donner à la pensée une consistance synthétique, une physionomie calme, et de la

poser sur sa base avec une confiance inaltérable dans le temps et l'avenir.

La manière dont un homme écrit ou parle, voilà son individualité, sa vie, son droit; le droit de la société commence au jugement du fond. Que dit cet homme ? que veut-il ? vient-il m'instruire et me consoler, m'abattre ou me corrompre ? Sortirai-je de ses harangues plus fort et mieux trempé ? ou bien ses discours seront-ils pour moi comme la lyre perfide que les Perses vainqueurs mirent aux mains des Lydiens qu'ils désiraient amollir ?

Le monde ne veut pas être flatté, mais il veut être compris; et c'est dans cette intelligence que les hommes et les nations puisent la vie.

Si l'humanité était sans passions, si elle ignorait l'empire des influences extérieures, elle n'aurait qu'à fournir une évolution directe, et il ne serait pas si difficile de reconnaître la loi de cette force simple et toujours constante.

Si au contraire elle n'avait que des instincts et des affections sensibles, des pas-

sions et point de principes, il serait inutile de chercher la loi de ses aventures et de ses accidents.

L'humanité n'a ni la marche toujours harmonique d'un astre, ni les fantaisies d'un enfant; elle a des passions, mais aussi des idées; elle est livrée aux emportements de ses affections et des forces qui l'assiégent, mais elle reconnaît aussi les lois de la pensée et de la logique.

Ceux qui ne voient dans les affaires humaines que le jeu des passions et des circonstances extérieures tombent nécessairement dans le scepticisme : l'histoire les désespère ou les divertit selon leur humeur; mais elle ne peut ni les convaincre, ni les exalter, ni les soutenir.

Ceux qui au contraire ne sont préoccupés que de la loi nécessaire et cherchent pour ainsi dire à deviner d'un seul coup le secret de la mécanique sociale, rompent violemment avec le passé, car ils estiment que jusqu'à eux l'humanité s'est grossièrement abusée ; pour eux l'histoire est un scandale, une folie.

L'idéalisme social que nous concevons échappe à ces deux contresens; d'une part il reconnaît dans les choses humaines la présence d'une nécessité divine, et de l'autre il ne confond pas la vérité géométrique et la vérité morale.

L'opinion irréfléchie qui bannit de l'histoire les lois générales n'a guère besoin aujourd'hui de réfutation; mais la confusion de la vérité géométrique et de la vérité morale est plus dangereuse, car elle fausse et pervertit de nobles efforts.

Dans l'ordre géométrique tout se démontre, parce que tout se calcule et se mesure, et la science produit une certitude qui porte toujours avec elle sa démonstration.

Dans l'ordre moral l'esprit conçoit, il induit, il croit, et la science produit une certitude qui, pour exister, ne peut se passer ni de foi, ni d'espérance.

Si vous portez dans l'ordre moral les exigences de l'ordre géométrique, vous le détruisez tout entier, et vous douterez de tout, parce que vous serez dans l'impuissance de rien affirmer mathématiquement.

C'est ne pas consentir à la nature et à la grandeur de l'humanité que de n'accorder le nom de vérité qu'aux choses qui se démontrent, se mesurent et se pèsent. Au surplus, l'humanité elle-même proteste par ses actes contre cette opinion, car elle ne vit pas seulement de raisonnement et de démonstration; elle vit surtout par l'intelligence et par la foi.

L'union de l'intelligence et de la foi constitue les grands systèmes métahysiques et religieux qui, d'époque en époque, ont servi d'appui aux destinées de l'humanité. La conception, la divination, le désir et la foi concourent à former la vérité morale qui nourrit le genre humain.

Reprocher à l'idéalisme d'être destitué de la certitude mathématique, est d'un esprit peu scientifique. La religion et la philosophie sont en dehors des formules logiques par lesquelles nous nombrons et mesurons les choses.

L'intelligence humaine dont la loi est l'unité, et qui dans son essence est égale à l'intelligence divine, se développe à travers

les temps ; et le mode de ce développement est à la fois logique et passionné, inégal et nécessaire. L'intelligence humaine est complète dans chaque siècle et dans chaque nation ; seulement parmi ses aptitudes quelques-unes peuvent être supérieures ou médiocres dans un point du temps ou de l'espace. Mais l'ensemble du travail humain s'accomplit sous une loi nécessaire de progrès et de triomphe : l'humanité ne marche pas au néant, mais à la gloire. Nous nous attachons à l'histoire, parce qu'elle nous présente à côté des malheurs et des vices de l'homme ses prospérités et ses grandeurs, parce que la comédie finit toujours par y devenir héroïque, parce que l'action, si compliquée qu'elle soit par les mauvais instincts et les passions comiques, aboutit toujours à une leçon. Nous sommes dévoués à la cause de l'idéalisme et de la philosophie, parce que nous croyons à l'unité de la pensée humaine, qu'elle s'appelle religion ou méthaphysique, qu'elle se développe dans Memphis ou en Judée, à Alexandrie ou dans Athènes, à Berlin ou à Paris.

Unité dans le point de départ et dans le dénoûment; variété laborieuse et passionnée dans la course qui sépare et confondra les deux termes, voilà notre plus ferme croyance, et nous disons avec l'Évangéliste de Pathmos : *Ut omnes unum sint*, que l'humanité soit une et revienne triomphante dans le sein de Dieu.

Ces convictions animent ces études d'*histoire* et de *philosophie*. Pour mieux les répandre nous avons choisi des formes et des occasions qui nous semblaient heureuses.

Un prêtre illustre jette-t-il avec éclat un cri d'indépendance et de liberté? nous le félicitons de sa hardiesse et de son génie, au nom de l'esprit nouveau. Ses écrits appartiennent trop au mouvement du siècle, pour n'être pas remarqués par la cause philosophique; et, plus heureux que les penseurs du dernier siècle, nous pouvons témoigner à un membre du sacerdoce notre admiration et notre respect.

L'examen de l'ouvrage posthume de Benjamin Constant nous permet de dire notre pensée sur le passage du polythéisme au

christianisme. La *morale* de Bentham nous amène à pressentir un avenir social, où le droit, le bonheur et l'immortalité seront d'*égales* vérités.

La publication d'une Encyclopédie populaire et nouvelle nous a provoqué, pour ainsi dire, à tracer la théorie de souveraineté du peuple et de l'esprit humain.

Le culté voué par nous à l'histoire n'est-il pas plus sensible et plus manifeste par le soin que nous avons pris d'étudier, à part l'historien des traditions, Hérodote; l'historien grave et artiste par excellence, Thucydide; l'historien des factions et des partis politiques, Salluste; l'historien qui unit le monde antique au monde moderne, Tacite.

Pouvions-nous mieux encore montrer l'office social de l'art et de la poésie, qu'en racontant Pindare?

Nous avons eu assez de confiance dans l'attention du lecteur pour esquisser dans un court espace une revue synthétique de l'histoire du genre humain. Nous avons aussi, dans le *Discours sur l'enseignement des législations comparées*, consigné quel-

ques principes générateurs de notre idéalisme social et historique.

Le developpement parallèle de la foi et de l'intelligence, de la religion et de la philosophie de l'humanité, a été tracé par nous avec exactitude dans le fragment *du scepticisme et de la foi.*

On trouvera partout dans ces pages une piété toujours pleine d'espérance envers les idées. Le moment serait mal choisi pour en déserter le culte et l'amour. Les pauvretés dont nous sommes les contemporains nous avertissent à toute heure de nous engager plus avant dans l'histoire et dans la pensée. Est-ce pour n'avoir pas d'autre spectacle que nous avons été amenés dans notre siècle ? Nous dirons alors, comme le stoïcien, que si les dieux ne nous ont faits que pour cela, ils ont fait un ouvrage plus parfait qu'ils n'ont voulu, et qu'ils ont plus exécuté qu'entrepris.

Paris, 27 février 1836.

DE

L'INFLUENCE DES MOEURS

SUR LES LOIS

ET

DES LOIS SUR LES MŒURS.

De l'influence des mœurs sur les lois et des lois sur les mœurs[1].

*

Dans l'ordre philosophique et littéraire, Rousseau est à peu près le seul homme dont le génie se soit déclaré à l'instigation d'une académie. En posant cette question : *Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs*, et cette autre encore : *Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes et si elle est autorisée par la loi naturelle*, les académiciens de Dijon jetèrent, sans le savoir, comme une provocation à une grande âme. Ces accidents sont fort rares. Les

[1] Ouvrage auquel l'Académie française a décerné un prix extraordinaire de 10,000 francs.

hommes que leur énergie appelle à la puissance choisissent ordinairement leur route eux-mêmes; eux-mêmes veulent la tracer, la limiter pour mieux la fournir; une fois engagés, ils ne considèrent plus que le but qu'ils ont élu; ils ne se rendent pas aux invitations avec lesquelles on tenterait de les attirer ailleurs; en vain on sèmera sur leur passage des objets qui pourraient les divertir, ils passent, demeurent fidèles aux engagements pris avec eux-mêmes. Je confesse me défier un peu de ces écrivains que les programmes académiques trouvent toujours prêts : est-ce justice ou prévention irréfléchie ? Que le lecteur en décide; mais il me semble que cette facilité à se laisser embaucher décèle une nature plus complaisante que forte.

Cependant il n'y a pas de règle absolue qui puisse interdire quoi que ce soit à la pensée et au talent; aussi, quand un homme se présente pour embrasser tour à tour les plus difficiles et plus diverses matières, il y aurait conscience à le décourager ou à l'éconduire par des lieux communs de prudence et de bon sens; et si le succès couronne l'aventureuse audace qui ne craint pas de discourir *de omni re scibili*, la gloire redouble. C'est cette gloire

redoublée dont évidemment M. Matter est épris; l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'avait couronné une fois, il n'eut point de repos qu'il n'eût cueilli une seconde palme. Enfin l'Académie française présente à l'émulation des personnes disponibles un prix extraordinaire de *dix mille francs;* M. Matter se précipite dans une arène nouvelle pour lui : ni l'étendue, la difficulté et la spécialité du sujet, ni l'érudition qu'il y faut porter, ni la raison philosophique dont il est nécessaire de le pénétrer intérieurement, ni la langue dont il est besoin de le revêtir ne le feront réfléchir; pas la moindre hésitation, pas le moindre scrupule : lire le programme de l'Académie, disposer son papier et son encre, écrire, tout cela fut pour M. Matter l'affaire d'une décision instantanée, irrévocable. Ce troisième sujet de prix académique est fait pour lui comme les deux autres; il est vrai qu'il n'y avait pas songé lui-même, mais le programme lui a révélé ce qu'il n'a pas senti dès l'abord; il se trouve jurisconsulte, publiciste, orateur à la voix de l'Académie française, comme il s'était jugé érudit, historien, philosophe et théologien, quand l'Académie des inscriptions lui eut donné le signal.

Évidemment, sans ces deux Académies, M. Matter n'écrivait pas, et j'ai eu tort de condamner d'une façon absolue la pente à se laisser aller aux tentations extérieures; l'auteur dont nous parlons avait besoin d'une excitation étrangère; il était sans doute par lui-même tout ce qu'il s'est manifesté successivement, historien, philosophe, théologien, jurisconsulte, publiciste, orateur; mais il attendait une impulsion : les sujets académiques furent pour lui ce que furent pour Achille les armes présentées par Ulysse.

M. Matter a commencé par écrire, sur la proposition de l'Académie des inscriptions, un Essai historique touchant l'école d'Alexandrie : je ne m'étonnerais pas si ce sujet eût séduit un penseur; il est grand et occupe une place importante dans l'histoire des idées humaines. Cette lutte, ce dernier effort du paganisme qui résume ses forces, ses traditions, ses souvenirs, ses théories et ses systèmes, pour en opposer le cortége et l'armée à l'invasion d'une doctrine nouvelle, qui veut se soumettre la société par la puissance mystérieuse et la démocratique simplicité de sa morale; la figure, le caractère et le génie de Proclus, le mysticisme extatique de Plotin, son maître

Ammonius Saccas, le conflit de l'hébraïsme et du paganisme pouvaient à coup sûr tenter un esprit philosophique, curieux des leçons contenues dans le passé du monde. Quand le livre de M. Matter parut, je me rappelle y avoir avidement couru, pour m'instruire un peu à fond de ce qui se passait véritablement dans l'intérieur de cette école d'Alexandrie. Mon mécompte fut grand ; au lieu d'une profonde, érudite et intelligente histoire, je ne trouvai qu'une sèche et maigre nomenclature de noms d'hommes, de titres d'ouvrages ; mais la raison des opinions, la diversité et le mérite des systèmes, la variété des sciences explorées, le caractère et la convenance avec leurs siècles des personnages, ne figuraient pas dans l'ouvrage couronné. Et encore je ne parle ici que de la face des choses dont j'étais le plus curieux ; je ne relève pas le développement des sciences exactes et de la critique littéraire, également laissé sans appréciation et sans vie.

Plus tard le gnosticisme, ce chistianisme plus raffiné, plus idéalisé, qui tendait à se séparer complétement de l'hébraïsme et qu'admirent secrètement les plus savants Pères de l'Église, fut offert à M. Matter par l'Académie des inscriptions comme un nouvel objet d'é-

lucubration. Cette fois l'auteur lauréat fut moins malheureux ; il pouvait s'appuyer sur d'excellents travaux que lui prêtait l'Allemagne ; et son Histoire critique du gnosticisme vaut beaucoup mieux que son Essai sur l'école d'Alexandrie. Après ces deux ouvrages couronnés l'un en 1817, l'autre en 1826, l'auteur parut un instant avoir enfin mis la main sur l'aliment convenable à l'activité de son esprit, et vouloir se tenir à l'étude des idées philosophiques et religieuses, car en 1829 il publia une *Histoire universelle de l'Église chrétienne*. J'ai lu ce livre avec le même empressement que les deux autres ; c'est une compilation et un abrégé ; l'originalité individuelle et la sagacité philosophique m'en ont semblé absentes.

Il est à croire que M. Matter se cherchait encore quand l'Académie française proposa son prix extraordinaire : il paraît que l'histoire de la philosophie ancienne et l'histoire du christianisme ne lui suffisaient pas, et qu'il avait pour la science de la législation un penchant secret qui se fit jour enfin. Suivons-le dans cette autre carrière, et tâchons de reconnaître s'il a trouvé définitivement ce qui convient à son esprit ; non que nous veuillions le moins

du monde comprimer l'essor de M. Matter, et si un nouveau programme académique vient encore lui révéler une nouvelle aptitude, nous y souscrivons par avance.

En 1827, l'Académie française mit au concours cette question : *De l'influence des lois sur les mœurs et des mœurs sur les lois*, et publia le programme suivant pour servir de guide aux concurrents :

« L'Académie française a pensé qu'elle ne » pouvait mieux remplir les intentions du ver- » tueux Monthyon, qu'en faisant servir ses libé- » ralités à obtenir des ouvrages d'une utilité » générale et d'un ordre élevé.

» Pour traiter le sujet que l'Académie pro- » pose, il faudrait montrer, d'après des re- » cherches exactes, comment chez les différents » peuples dont nous connaissons l'histoire, et » suivant leurs divers degrés de civilisation, » les institutions politiques, les lois pénales et » les lois civiles ont agi sur les mœurs, et com- » ment, à leur tour, les mœurs ont préparé, » ont amené le changement des institutions et » des lois. C'est un ouvrage approfondi et sur- » tout utile que l'Académie demande. Il ne » s'agit point d'entrer dans la discussion des » questions spéciales ni de faire l'apologie ou

» la critique des lois existantes, ni de provo-
» quer des réformes soudaines. Tous les temps
» et tous les pays fourniront des exemples fer-
» tiles en inductions et en conséquences. Le
» but de l'ouvrage devra être de répandre des
» lumières, de contribuer à rendre vulgaires
» des vérités qui, étant enfin généralement
» admises, s'introduisent dans la législation.
» C'est ainsi que la *servitude personnelle* dans
» les domaines royaux a été abolie par un édit
» de Louis XVI, du mois d'août 1779; c'est
» ainsi que la *question préparatoire* à laquelle
» on appliquait les prévenus a été abolie par
» une déclaration du même roi, du 24 août
» 1780. Le temps et les travaux des écrivains
» avaient préparé ces réformes.

» Un pareil ouvrage bien conçu et bien exé-
» cuté honorerait l'auteur et la nation; il serait
» étudié avec fruit par tous les peuples; il
» amènerait à la longue d'une manière indi-
» recte, mais sûre, d'immenses améliorations
» dans les lois et dans les mœurs du monde
» civilisé.

» L'Académie, en proposant ce grand et beau
» sujet, croit rendre un noble hommage à ce-
» lui qui, après avoir passé sa vie à faire du
» bien à ses semblables, a voulu leur léguer

» après sa mort le trésor le plus précieux des
» vertus et de la sagesse [1]. »

Assurément un semblable programme atteste les plus honorables intentions; l'Académie française, ayant à sa disposition une somme considérable, veut obtenir à ce prix *un ouvrage d'une utilité générale et d'un ordre élevé :* rien n'est plus louable; mais a-t-elle été heureuse dans le choix du sujet proposé, et dans cette première convergence à des matières plus graves que ses occupations ordinaires? Si à cette époque elle eût eu dans son sein des publicistes compétents aussi bien que des littérateurs distingués, ces publicistes l'eussent détourné de proposer cette question : *De l'influence des lois sur les mœurs et des mœurs sur les lois;* ils lui eussent démontré que c'était trop ou trop peu : trop peu s'il ne s'agissait, pour se trouver vainqueur, que d'habiller avec les secours de la rhétorique un lieu commun, de pauvres et chétives idées ressemblant aux sépulcres vides et blanchis de l'Écriture; trop si la couronne ne devait échoir qu'à la tête puissante qui aurait tenté et accompli au XIXe siècle la création d'un autre *Esprit des lois*. Or, de pareilles en-

[1] *Moniteur* du 14 septembre 1827.

treprises ne ressortent d'aucune Académie, quelle qu'elle soit; elles ne se décrètent pas au bon plaisir d'une compagnie, elles ne s'achèvent pas avec trois années et dix mille francs. L'Académie française a été parfaitement honnête et innocente dans ses procédés : elle a vertueusement failli, en s'aventurant dans des choses qu'elle ne sait pas assez bien.

Au surplus, on dirait qu'elle a eu le sentiment de son incompétence; car elle tâtonne, elle est timide dans les conseils qu'elle donne aux concurrents : elle veut un ouvrage *surtout utile,* d'accord; *approfondi,* très-bien. Il faudra rechercher comment les institutions politiques, les lois pénales et les lois civiles ont agi sur les mœurs et réciproquement: voilà, ce semble, la carrière ouverte dans tout son espace. Mais viennent les restrictions; il ne faudra pas entrer dans des questions spéciales, recommandation passablement étrange, habitudes littéraires portées dans un sujet scientifique; il ne faudra pas non plus faire l'apologie ou la critique des lois existantes, conseil singulier qui interdit aux écrivains l'appréciation de leur siècle et de leur pays; enfin il faut se garder surtout de provoquer des réformes soudaines : les auteurs sont avertis ; pas de provocations,

pas de provocations à des réformes qui seraient d'autant plus dangereuses qu'elles seraient soudaines ; l'Académie veut un ouvrage qui amène les améliorations à *la longue*, d'une manière indirecte, mais sûre : la ligne droite est proscrite. Enfin le but de l'ouvrage sera de contribuer à rendre vulgaires des vérités généralement admises : cela est clair ; les concurrents devront s'abstenir des vérités qui ne seraient pas admises ; ils doivent se borner aux vérités qui se trouvent dans la circulation, et les rendre plus vulgaires qu'elles n'étaient déjà. L'originalité des vues est mise hors de cour.

Ce programme ne semble-t-il pas dire aux concurrents qui pouvaient se présenter : Ne concourez pas, vous dont la pensée est ferme, la raison directe, la réflexion systématique, l'instruction spéciale, qui croyez qu'on ne doit écrire que pour établir des vérités dans l'ordre de la science, et les importer dans la société ; philosophes ardents, esprits actifs et jeunes, imaginations passionnées, intelligences dogmatiques et entières, ne concourez pas ; mais concourez, vous qui avez le don de rassembler les lieux communs, les maximes vulgaires, sans en prendre dégoût ; vous qui parlez de tout au titre d'une insuffisance universelle, qui n'a-

vez pas l'enthousiasme du vrai, esprits prudents et neutres, qui ne poussez jamais aux réformes soudaines, dont le style est sage, ordinaire; vous tous, talents estimables qui gardez toujours une juste mesure, concourez, c'est pour vous qu'est proposé un prix extraordinaire de la victoire.

J'arrive au livre couronné qui, suivant le programme, est destiné à *être étudié avec fruit par tous les peuples*. Il faut plaindre les peuples, s'ils n'ont pas d'autre nourriture.

C'est une fatigante déception, que le jugement d'un livre où les questions, loin d'être mises en relief, sont effacées; où les idées, loin d'être produites dans leur ordre, leur génération et leur portée, disparaissent dans une pâle confusion : tel est le sentiment que nous a fait éprouver le livre de M. Matter, dont il faut donner au lecteur une analyse rapide.

L'influence des mœurs sur les lois dérive de la nature des unes et des autres : partout les mœurs ont imprimé aux lois leur nature, leur caractère et leur physionomie ; elles influencent leur origine, leur nature et leur esprit; elles agissent sur les institutions politiques et les formes de gouvernement qui ré-

gissent les peuples : ainsi il ne faudra pas d'institutions belliqueuses chez un peuple qui aura les goûts, les habitudes de l'industrie et du commerce. Après l'influence des mœurs sur les lois générales d'une société, l'auteur passe à l'influence sur les lois civiles ou les lois ordinaires : il se demande si cette influence incontestable est un bien ou un mal ; il découvre que les bonnes mœurs inspirent les bonnes lois ; qu'elles ont la puissance de conserver ces dernières et de les maintenir en vigueur ; que là où il n'y aurait point de bonnes mœurs, les lois seraient impuissantes et nulles ; que les bonnes mœurs amènent l'amélioration progressive des lois ; que par cela seul qu'elles sont bonnes, elles portent en elles-mêmes un élément de progression qui tend sans cesse à se développer ; que le développement des mœurs et celui des lois sont si naturellement parallèles, que toute révolution, toute amélioration sensible dans les premières amène une révolution, une amélioration analogue dans les secondes. Telle est la puissance des mœurs, que là même où elles sont peu fondées par les lumières de la civilisation, leur action politique est sensible, enfin, sur ce point, l'auteur arrive à cette conclusion neuve, dont nous citerons les termes :

« Sous quelque point de vue que nous exami-
« nions l'influence des bonnes mœurs sur les lois
» présentes, absentes, bonnes, mauvaises, neuves
» ou surannées, cette influence est également ad-
» mirable, également digne des plus sérieuses
» méditations de l'ami des hommes, du citoyen,
» de l'homme d'Etat, du législateur, du mora-
» liste, du prince, de l'écrivain, du prêtre et du
» philosophe. » L'influence des mauvaises mœurs sur les lois devient a son tour l'objet des méditations de M. Mafter. Il professe qu'elles altèrent les facultés morales et intellectuelles des peuples, que les lois sont mauvaises quand les mœurs le sont, que les mauvaises mœurs sapent par leur base les institutions politiques, qu'elles en corrompent les meilleures, qu'elles en font des corps sans vie et sans âme, qu'elles y glissent leur poison, et que toujours la ruine des lois, des empires, suit la ruine des institutions et des mœurs. Après ces rares découvertes, l'auteur arrive à cette conclusion non moins originale : Que les bonnes mœurs inspirent et conservent les bonnes lois, réforment les mauvaises et les épurent, font prospérer les institutions et les empires; que, dans tous les temps aussi, les mauvaises mœurs altèrent les bonnes lois, corrompent les meilleures insti-

tutions, et mènent à leur ruine les peuples les plus célèbres, et que par conséquent la liaison des mœurs et des lois est intime. Mais l'influence des lois sur les mœurs semble à l'auteur plus difficile à déterminer que celle des mœurs sur les lois ; elle doit exister, elle existe, elle est attestée par l'histoire. Les lois générales et les institutions politiques des peuples exercent sur les mœurs leur influence. Un gouvernement démocratique tendra à rendre les mœurs démocratiques : un gouvernement aristocratique tendra à rendre les mœurs aristocratiques. De même pour la monarchie et la théocratie. Il n'est donc point de lois, conclut l'auteur, point d'institutions politiques dont l'influence morale ne soit digne à tous égards de l'attention du législateur et du moraliste; mais il est des circonstances qui déterminent et modifient l'influence des lois sur les mœurs ; d'abord cette action est plus forte en raison du caractère plus ou moins pur, et par conséquent plus ou moins imposant de la loi. L'influence des lois dépend encore du caractère et de la nature de l'autorité qui les rend ; elles dépendent aussi de l'époque où elles sont rendues. Enfin, lorsqu'elles sont mauvaises, elles ne sauraient exercer une grande action, et l'auteur con-

clut hardiment qu'elles ne sont pas bonnes. L'influence des lois est naturellement conforme à leur nature, l'action des bonnes lois est une action bonne en morale et en politique; l'action des mauvaises lois est aussi funeste en politique qu'en morale. Les bonnes lois sont les meilleures gardiennes des bonnes mœurs. Il ne faut pas trop les multiplier, pour qu'elles soient efficaces, il faut les appuyer sur les bonnes mœurs; enfin, nouvelle conclusion originale : l'influence des bonnes mœurs et des bonnes lois les unes sur les autres est toujours heureuse, féconde en glorieux résultats pour les législateurs, pour les peuples et pour l'humanité. Mais rien n'est plus funeste que l'influence des mauvaises lois sur les mœurs. Pour comprendre toute l'étendue du mal produit par les mauvaises lois, il faut voir pourquoi elles sont mauvaises : elles sont mauvaises quand elles sont contraires à la nature de l'homme, quand elles sont contraires à la morale publique, quand elles sont trop sévères; enfin elles sont mauvaises quand elles favorisent des passions mauvaises; elles sont encore mauvaises quand elles sont entièrement contraires au génie du peuple qu'elles doivent gouverner. L'auteur consacre une der-

nière partie à donner des conseils au législateur : il lui recommande de s'attacher au sentiment, à l'idée et à la tendance qui domine chez la nation qu'il veut gouverner. Il lui signale l'éducation morale et politique des peuples comme un excellent moyen d'amélioration. Enfin l'éducation de la jeunesse lui paraît devoir être l'objet des méditations du législateur. Elle est grande la mission du législateur chargé de l'éducation des peuples, de l'interprétation de leurs mœurs et du perfectionnement des lois, s'appuyant toujours davantage les unes sur les autres; se prêtant réciproquement un éclat plus pur et une puissance plus active, elles nous conduiront toujours plus près du terme de gloire et de prospérité auquel elles sont chargées par la Providence de nous conduire.

Je demande pardon au lecteur de cette interminable série de lieux communs et de vulgaires propositions; mais il était nécessaire de lui mettre sous les yeux la confuse et pâle image de cette triste composition, sur laquelle, à contre-cœur, il nous faut bien exercer la sévérité de la critique. Joignez à cette pauvreté du fond un style sans esprit et sans âme, sans couleur, sans caractère, où les sub-

stantifs et les épithètes ont pris la fastidieuse habitude de s'accoupler trois par trois, où l'expression toujours vague manifeste toujours une pensée commune ; joignez un usage de l'histoire qui n'a rien de saillant et de significatif, des citations sans nouveauté et sans portée, et vous pourrez plaindre le pénible ennui qui pesa sur nous, quand nous vîmes disparaître sous l'appareil d'une phraséologie vide et verbeuse la grandeur de la question proposée.

Car elle est grande et belle pour qui la reconnaît dans sa nature et son caractère. Il y avait d'abord à définir les deux termes dont on voulait faire le rapprochement et la comparaison.

I. Qu'est-ce que les mœurs ?

Analyse des instincts spontanés de l'homme et des sociétés.

A quelle époque de l'histoire générale du monde elles ont dû régner sans les lois.

A quelle époque de l'histoire de tout peuple elles règnent sans lois.

A quelle époque elles tiennent lieu de lois révélées et de toute écriture.

A quelle époque elles se concilient avec la présence d'une loi courte et écrite, et tiennent lieu de lois plus nombreuses et plus raisonnées.

Leur caractère traditionnel.

En quoi excellentes.

En quoi originales et innées. — Question des races

En quoi soumises aux influences extérieures de la nature. — Question du climat.

Que livrées à elles-mêmes, elles enchaîneraient l'avenir des sociétés.

Question de la liberté de l'individu.

Question de l'asociation.

Idée de la société.

Transition naturelle pour passer à l'idée de loi.

II. Qu'est-ce que la loi ?

Analyse des caractères de la loi, de ce résultat de la conscience sociale.

Modifications successives par lesquelles passe la conscience de la société.

Disposition exclusivement superstitieuse, de foi, et de religion symbolique. — Institutions théocratiques.

Disposition encore théocratique, inclinant

aux intérêts exclusifs d'une minorité. — Institutions aristocratiques.

Aurore d'un esprit plus général, avénement d'intérêts plus généraux, apparition d'une majorité qui réclame. — Luttes entre la situation théocratico-aristocratique et la situation timo-démocratique.

Avénement d'une liberté plus générale encore, plus humaine.

Plébéianisme : } c'est-à-dire égalité de
Christianisme : } l'âme humaine.

Philosophie : } c'est-à-dire égalité de l'intelligence humaine dans son essence.

Question de la révélation.

Question de l'éducation du genre humain. Empire s'étendant de plus en plus de la loi philosophique.

Du législateur.

Un Dieu parlant par le prêtre.

Le prêtre se confondant avec le noble.

La minorité transigeant avec la majorité.

La majorité dans des conditions imparfaites.

La majorité dans des conditions plus philosophiques.

La majorité se rapprochant le plus possible de l'universalité.

Idée moderne et philosophique du peuple.

III. Rapports des lois et des mœurs.

De leur action réciproque chez quelques peuples, dont l'histoire est marquée de caractères originaux.
Rapports des mœurs avec la législation théocratique.
— Avec la législation aristocratique.
— Avec les différents développements de l'institution démocratique.
Caractères généraux de la civilisation antique. — De l'État.
Origine de la société moderne.
— Des mœurs germaniques.
— De la famille.
De l'action réciproque des lois et des mœurs dans l'histoire générale du monde.
— De la coutume.
— De la raison philosophique.
— De la tradition.
— De l'écriture.
Question de la codification.
Comment la loi participe à la fois de l'axiome et du dogme.
Office social de la science.

Que la science sociale doit travailler à mettre la légalité toujours au niveau de la moralité interne et progressive des sociétés.

Caractère philosophique et réfléchi de la moralité moderne.

Supériorité de la raison sur l'instinct, du général sur le particulier.

Idée philosophique et moderne de l'État.

Subordination morale de l'individualité à l'association.

Donc, dans les rapports des lois avec les mœurs, et des mœurs avec les lois, les lois doivent diriger, modifier, perfectionner constamment les mœurs, et les gouverner rationnellement.

Cette faible esquisse n'a d'autre but que de démontrer combien peu cette vaste question était faite pour devenir l'objet d'une proposition académique : elle peut montrer encore que, même dans le cas où on aurait eu raison de la proposer, le prix ne devait être accordé qu'à un ouvrage où au moins la question et les problèmes auraient été posés et circonscrits. Il est impossible que l'Académie française se soit dissimulé combien était stérile la production qu'elle couronnait : elle a cru devoir une récompense à un travail plus long

que les discours qu'elle rémunère ordinairement, travail qui semblait avoir demandé plus de temps et de peine. Nous estimons qu'elle aurait dû plutôt considérer qu'une grande question et un prix extraordinaire ne pouvaient, en aucun cas, amener le succès triomphal d'une œuvre où l'on ne trouve ni le jurisconsulte, ni le publiciste, ni l'historien, ni le philosophe, ni l'écrivain [1]. Il est d'un mauvais exemple, il est dangereux pour le progrès des sciences et des idées de récompenser magnifiquement les témoignages et les développements de la médiocrité.

Depuis que l'Académie française a proposé la question de l'*Influence des lois sur les mœurs et des mœurs sur les lois*, et depuis qu'elle a couronné l'ouvrage de M. Matter, une nouvelle Académie, consacrée aux sciences morales et politiques, institution primitivement conçue et fondée par la Convention nationale, vient d'être rétablie et associée aux quatre

[1] Dans un sujet où les mœurs tiennent une si grande place, l'auteur n'a rien trouvé à dire de particulier ni sur les mœurs germaniques, ni sur la famille chez les Germains, ni sur le caractère de nos coutumes et du droit coutumier.

autres classes de l'Institut de France. Cette résurrection d'un de nos établissements d'origine nouvelle et révolutionnaire honore le gouvernement. Maintenant c'est à l'Académie qui s'est constituée récemment à justifier par ses travaux l'utilité de son existence ; or, que peut-on demander à une académie ? On ne saurait attendre d'elle des œuvres et des créations de génie : les idées génératrices et les conceptions primordiales, dans quelque ordre que ce soit, sont produites par un seul homme ; une association peut ensuite les développer, les éclaircir et les répandre, mais les enfanter, jamais. L'unité prime ici nécessairement la division du travail. On ne saurait même demander à une académie ce concert, cet accord systématique, ce concours de pensées, de volontés et de passions dans le même but, qu'ont souvent présentés des associations formées sous l'inspiration d'un grand dessein. Telle, pour donner un exemple, fut dans le dernier siècle la phalange des encyclopédistes. Les académies, au contraire, réunissant les opinions et les méthodes les plus divergentes, les recrutements successifs qui s'y font pour fortifier les compagnies et les tenir au complet, amènent la plus grande variété, et même

une sorte d'anarchie et de bigarrure. Cela est inévitable et marque clairement la vocation des académies ; elles sont une sorte de gymnase critique où l'on peut examiner et éprouver les questions fragmentaires de chaque science; mais la conception synthétique ne peut paraître dans cet aréopage dont les membres ont chacun une règle différente de décision. La spécialité est donc pour une académie la règle nécessaire de ses travaux : elle doit ne pas s'égarer dans ces questions générales et infinies où on peut introduire le monde; elle doit abstraire et choisir des problèmes distincts ayant leur portée, mais aussi leurs limites; les poser nettement, opérer avec succession et méthode, proposer une série de travaux analytiques dont le développement et la collection puissent former pour le public, la jeunesse et les artistes à venir, d'utiles matériaux. Or, ces résultats fructueux ne sauraient être obtenus que par la publicité : le premier acte de la nouvelle Académie doit être de rendre publiques ses séances et ses discussions, d'accueillir les mémoires et les essais qui lui seront présentés et exerceront pour ainsi dire *le droit de pétition* de l'intelligence. De cette façon les académiciens, juges des pé-

titionnaires, seront jugés à leur tour par le public; on connaîtra leurs opinions, leurs doctrines; ils deviendront responsables. La spécialité, la publicité et la responsabilité peuvent seules procurer à la nouvelle Académie quelque crédit et quelque influence.

Poser avec clarté devant le public certaines questions de philosophie sociale et de science historique serait déjà un utile service qu'une académie peut rendre convenablement. Ce serait déjà faire justice des fausses méthodes, des logomachies ténébreuses, des abstractions vides, des fictions hypocrites et creuses, lueurs trompeuses présentées aux sociétés dans la tourmente de la vie, et qui ne les mènent que sur des écueils. La clarté des idées est aussi nécessaire à la tête humaine que la lumière à l'œil ; l'esprit n'est fécond que par l'évidence, comme la plante ne grandit qu'au soleil : la vraie science mène à la vraie politique.

Au surplus, le salut des idées, et partant des destinées humaines, est au-dessus de toute atteinte et n'a rien à craindre de l'invalidité ou du mauvais vouloir de quelques-uns. Aujourd'hui l'homme est puissant. Ne vous arrêtez qu'aux superficies et aux premières ap-

parences, tombez sur un événement triste ou sur une face moins développée des choses, vous pourriez douter peut-être de l'influence effective et toujours présente de la vérité. Mais prenez la société humaine au fond et dans toute son étendue, pénétrez jusqu'aux forces vives et réelles, voyez le travail universel et séculaire de l'esprit humain, et vous n'hésitez plus dans votre courage et vos espérances. Pour fortifier ainsi l'âme, l'étude de l'histoire est un admirable secours. Contre l'étude du genre humain les chagrins particuliers ne tiennent pas; on n'a plus d'abattement et de vapeurs, si l'on est aux prises avec l'intelligence des sociétés et des grands hommes. Quand on plonge dans le passé, quand on le voit, quand on le tire vivant du sein des monuments, des textes, des commentaires et des bibliothèques, je ne sais quel enthousiasme vous prend au cœur; les vives clartés de l'esprit se changent en une sensibilité qui vous passionne et vous possède en vous éclairant. Alors ce n'est plus le passé seulement que vous voyez, mais vous entrevoyez l'avenir; la compréhension de ce qui n'est plus est agrandie et récompensée par le pressentiment de ce qui n'est pas encore. L'histoire est l'écriture onumentale des idées hu-

maines. Eh ! qu'importeraient les idées, qu'importeraient les pensées qui traversent la tête de l'homme comme l'aigle traverse le ciel, si ces idées, si ces pensées ne devaient pas retomber sur la terre, si à ces idées, si à ces pensées n'était pas assigné fatalement le gouvernement du monde ?

BENJAMIN CONSTANT.

POLYTHÉISME ROMAIN.

4.

Benjamin Constant.

*

Que la vie de Benjamin Constant fut traversée par des conjonctures contradictoires et puissantes! Quand il eut achevé son éducation, tant en Angleterre qu'en Allemagne, il commença sa carrière politique au sein de la république française ; le consulat le fit tribun ; un instant il crut qu'en défendant la liberté par sa parole et sa plume, il la pourrait sauver : mais l'empire fit du tribun un exilé. Il erra en Allemagne; il revint à Paris en 1814 : un instant il crut que la liberté pouvait grandir à côté de l'ancienne royauté, quand Napoléon reparut. Il se laissa gagner à la cause du

malheur et du génie ; un instant il crut que la liberté ne pouvait plus être étouffée par l'aigle, même au sortir de la victoire, quand Waterloo éclata. Benjamin Constant sentit alors que la vie ne serait pour lui qu'un combat perpétuel ; il accepta sa destinée ; il écrivit, il parla pour défendre le droit et la liberté ; il ne conspira pas : même dans les dernières années de la Restauration, il ne croyait plus au triomphe possible d'une révolution soudaine, quand les trois journées arrivèrent. Alors il rassembla toutes ses forces pour servir les succès d'une cause dont il n'avait pas déserté les disgrâces : un instant il crut à l'avenir ; mais tout à coup il vit clair au fond de certaines choses et de certains hommes ; une immense amertume lui monta au cœur, et il mourut.

Il y a entre le génie et la destinée d'un homme des rapports d'action et de réaction. Les dispositions naturelles influent sur la direction de la vie, mais aussi les événements qui la traversent fortifient et aggravent les pentes de la nature. Il était dans le génie de Benjamin Constant de saisir les idées et les choses, non pas dans leur affirmation même, mais dans leur opposition : cette inclination naturelle en faisait plutôt un observateur critique qu'un

penseur dogmatique, plutôt un tribun qu'un ministre ; mais combien n'a-t-elle pas été encouragée, accrue et fomentée par les circonstances extérieures, par leur rapide et violente intervention ! Ne soyez pas surpris si Benjamin Constant considère la liberté surtout comme une garantie et une défense : Robespierre vient de disparaître, Bonaparte exerce sa dictature, les Bourbons habitent les Tuileries. Constant regardera aussi la religion comme un refuge de plus contre toutes les tyrannies qui oppriment la terre : enfin il prendra tout en flanc, en opposition, et rarement il considérera les choses humaines dans leur base carrée, leur vaste synthèse et leurs générations fécondes.

Pour être tel, Benjamin Constant n'est pas moins grand que se le représentent les hommes qui vénèrent sa mémoire et son illustration ; il avait du génie ; il eut autant d'esprit qu'homme de France ; il comprenait toutes choses ; il écrivait admirablement ; il enfermait dans peu de pages de nombreuses pensées ; il répandait la lumière sur tout. La finesse de ses aperçus n'a jamais été un obstacle à la popularité de ses écrits, tant leurs détails les plus ingénieux étaient toujours revêtus d'une trans-

parente clarté! L'Europe avait confondu son nom avec la cause libérale elle-même, et, dans beaucoup d'esprits, Benjamin Constant avait vraiment succédé à l'autorité de Montesquieu.

Mais je veux arriver directement à l'ouvrage posthume récemment publié, sans revenir sur les productions si connues et si variées de notre auteur. D'ailleurs, l'appréciation complète de ses travaux successifs ne deviendra guère possible que lorsque nous posséderons une édition complète des œuvres de Benjamin Constant : cette édition est un monument qu'attend la France et dont lui est redevable la veuve illustre de ce grand homme.

Benjamin Constant avait conçu une trilogie historique sur la religion ; le premier ouvrage était celui que nous connaissons sous le titre : *De la Religion considérée dans sa source, dans ses formes et ses développements*. Le second est celui dont nous nous occupons en ce moment : *Du Polythéisme romain considéré dans ses rapports avec la philosophie grecque et la religion chrétienne*. Le troisième devait être une histoire du christianisme. Ainsi les conceptions s'enchaînaient et les travaux de l'auteur n'étaient pas des fragments arbitraires : la mort a coupé la trame de sa pensée.

Nous avons donc, dans l'ouvrage du *Polythéisme romain*, comme le testament de Benjamin Constant. C'est l'expression interrompue et dernière d'une pensée qui aurait dû prolonger sa course longtemps encore; c'est le reflet plus complet et plus fidèle qu'aucun autre ouvrage, de l'homme même. Dans ce livre inachevé, l'auteur est sans cesse présent, avec son caractère, sa mélancolie, avec l'amertume des déceptions éprouvées, avec l'ironie d'un découragement qu'on dirait irrévocable : non que l'ingénieux écrivain se jette lui-même sur le devant de la scène, poussé par une grossière préoccupation de lui-même; pour cela, il a trop d'art, de tact et de savoir-vivre; mais involontairement, dans la peinture de la décadence et de la chute du polythéisme romain, dans l'image d'une société qui s'en va, d'une religion qui tombe, de mœurs qui se corrompent, de caractères qui se ternissent, d'esprits qui chancellent, dans le tableau d'une grande civilisation qui s'abîme longuement et perd par degrés ses honneurs, sa dignité et toutes ses chances de salut, la tristesse de Benjamin Constant sème avec une délicatesse désespérante de sensibles allusions. Encore une fois, il n'y a pas chez lui de dessein arrêté; mais les rappro-

chements lui échappent, ce qu'ils ont d'involontaire en redouble même l'âcreté, et ses comparaisons sont d'autant plus cruelles, que leur indication est plus légère. Oui, en écrivant ce livre, Benjamin Constant songeait à son siècle, ou plutôt il en était poursuivi; des allusions instinctives naissaient sous sa plume; il ne pouvait peindre la chute de la liberté, sans avoir l'imagination encore pleine des défaillances successives de la cause qu'il avait défendue. Les bassesses et les sophismes dont il esquissait la peinture lui rappelaient d'autres sophismes et d'autres bassesses; et de même que Fénélon a déroulé dans le *Télémaque* une injurieuse épopée, Benjamin Constant nous a laissé un fragment d'histoire qui souvent est une satire.

Cette personnalité même fera surtout vivre l'ouvrage. Le *Polythéisme romain* sera plutôt considéré comme une dernière révélation d'une belle et noble nature, que comme un monument vaste et achevé. L'homme est plus grand que son œuvre, dont la plus haute valeur est de produire la mélancolique figure de celui qui l'a tracé d'une main affaiblie.

Cependant l'ouvrage même a un prix qui lui appartient: il offre au lecteur des beautés véri-

tables. En voici d'abord le plan. Le polythéisme romain est établi, au commencement du livre, comme le résultat de la combinaison de deux cultes, l'un sacerdotal, l'autre affranchi du pouvoir du sacerdoce, c'est-à-dire d'une part, de l'ancienne religion de l'Italie, et de l'autre, du polythéisme grec. Benjamin Constant distingue quatre époques principales dans la religion romaine. La première comprend l'intervalle qui s'écoule depuis la fondation de Rome jusqu'à l'établissement de la république; la seconde commence à l'expulsion des Tarquins et finit à la prise de Carthage; la troisième s'étend depuis Carthage détruite jusqu'à l'empereur Adrien; la quatrième se prolonge jusqu'à la chute définitive du polythéisme. Ces bases posées, l'auteur entre dans son sujet; il apprécie le caractère des divinités du polythéisme romain, des fêtes, du sacerdoce; il compare sous le rapport moral le polythéisme romain et le polythéisme grec, et il reconnaît de sensibles progrès dans la religion romaine. Il appuie particulièrement sur les rapports du polythéisme avec la morale. Après avoir traité de la magie, et montré que les religions vaincues sont toujours traitées de magie par les religions triomphantes, Benjamin Constant entre dans

l'examen des causes de la décadence du polythéisme : il les trouve dans la multiplication infinie des dieux, dans la disproportion qui s'établit entre les dogmes et les lumières, dans la tendance de l'allégorie à détruire la religion, dans la substitution des causes naturelles aux causes surnaturelles. Cependant la philosophie grecque contribua surtout à dénaturer le polythéisme populaire de la Grèce, et quand elle fut persécutée par le culte officiel, elle rendit guerre pour guerre. Dans cette lutte paraissent devant le lecteur Xénophane, Anaxagore, Socrate, Platon, Aristote, Épicure, les Sceptiques et les Stoïciens. La philosophie grecque vint à Rome. Les Romains se partagèrent plutôt entre les systèmes qui se présentèrent à eux, qu'ils ne les analysèrent ; et la philosophie, depuis son apparition à Rome jusqu'à la chute du polythéisme, eut quatre époques bien distinctes dans ses destinées. Les mystères exercèrent aussi une influence sensible sur la décadence de la vieille religion. Arrivé à ce point, Benjamin Constant jette un regard profond et sévère sur l'espèce humaine, son esclavage, son incrédulité, ses superstitions et son désespoir, il apprécie ingénieusement les efforts que fait l'homme pour se rattacher à la religion tombée, et la tendance qui le

pousse à recomposer une unité. Ici le nouveau platonisme, dont Plotin est le représentant, est considéré dans ses tentatives enthousiastes et son inévitable impuissance. Le théisme, au contraire, marche d'un pas rapide à la conquête des intelligences et des cœurs. La lutte du polythéisme et du théisme amène la ruine définitive de la vieille religion, et le théisme s'établit comme religion positive et triomphante.

Ce plan est bien ordonné. Les déductions successives du développement historique s'enchaînent avec méthode, et l'auteur qui s'était tracé cette carrière, sans avoir pu la fournir entièrement, connaissait bien toute l'étendue de son sujet. Nous avons néanmoins à relever plusieurs faiblesses et plusieurs ellipses dans cette composition : nous nous attacherons seulement à quelques points capitaux.

Il nous semble que Benjamin Constant n'a pas assez vivement marqué le caractère politique de la religion chez les Romains. Il a observé avec raison que le polythéisme, dans la ville de Camille et de Caton, avait, sous le rapport moral, plus de pureté que le polythéisme grec; mais si la religion romaine est plus sévère et plus raisonnable, cette gravité a surtout sa cause dans la solidarité du culte

avec la politique et le droit. La religion à Rome était surtout un instrument de domination : *inter instrumenta regni habita.* Aussi les patriciens et les plébéiens s'en disputaient la gestion comme ils se disputaient le pouvoir. Il est curieux de voir Cicéron, dans le temps d'incrédulité où il vivait, divulguer les antiques secrets de la république et les ruses religieuses qui avaient fait la force de l'État. *Fulmen sinistrum auspicium optimum habemus ad omnes res, præterquam ad comitia : quod quidem institutum reipublicæ causa est ut comitiorum, vel in judiciis populi, vel in jure legum, vel in creandis magistratibus, principes civitatis essent interpretes* [1]. Ainsi voilà la religion employée à mettre les assemblées à la merci des magistrats et des patriciens. Mais le culte à Rome ne se confondait pas seulement avec la politique; il se retrouvait encore dans les formes et les mœurs du droit civil. On sait que Cicéron, dans les Lois, présente les mœurs et les usages des Romains comme les meilleures règles à suivre dans un État bien ordonné. Or, il s'exprime ainsi sur les sacrifices : « Les sacrifices doivent se transmettre dans les

[1] De Divinatione, lib. II, cap. 35.

» familles, et doivent être, comme je l'ai mis » dans la loi, fondés à perpétuité. Il faut » déduire de cette maxime, comme règle de » droit, que dans le cas où la mort du père » de famille viendrait interrompre la tradition » des sacrifices, ils doivent être adjugés à » ceux auxquels reviendra la fortune..... De là » d'innombrables questions parmi les juris- » consultes, sur ceux qui sont astreints aux » sacrifices. » Cicéron poursuit l'énumération des personnes auxquelles incombe l'obligation des sacrifices, depuis l'héritier naturel jusqu'au débiteur du défunt. Ce débiteur, à défaut de tout héritier et de tout occupant, n'ayant payé à personne ce qu'il devait au défunt, sera réputé l'acquérir lui-même par prescription [1]. Assurément jamais religion n'a pénétré plus avant dans le droit d'un peuple, ou plutôt la religion était une forme du droit lui-même. Le *fas* et le *jus* étaient les deux faces d'une même unité, *reipublicæ* : la raison des choses divines était tout entière dans la

[1] De legibus, lib. II, § 19. Voyez aussi une excellente dissertation de M. de Savigny sur les *Sacra privata* des Romains. Journal de la Jurisprudence historique, t. II, p. 362-404.

raison de la chose publique. La cité de Romulus ne se réglait pas sur l'image qu'elle se faisait du ciel; mais elle arrangeait le ciel et disposait des dieux, à la convenance de ses intérêts. Il est à regretter que Benjamin Constant n'ait pas embrassé cette vue dans toute son étendue; elle aurait imprimé plus de vérité à la peinture qu'il nous a laissée du polythéisme romain; elle lui aurait suggéré des considérations politiques qui auraient trouvé sous sa plume une expression lucide et démonstrative.

D'un autre côté, dans la représentation du polythéisme, telle que l'a faite notre auteur, on n'aperçoit pas assez le cours envahissant de l'esprit humain, l'imminence de l'unité qui se voilait sous les mystères, mais qui, toujours invisible et présente, accélérait par des efforts continus son triomphe ultérieur. Il est rationnellement impossible que l'idée d'unité n'ait pas lui dans la tête humaine dès l'origine des hommes et des choses; elle a été contemporaine de tout, même des institutions qui la niaient; elle a cherché à s'en ménager d'autres; elle a caché sa lumière dans l'obscurité, et l'a sauvée dans le mystère. C'est donc l'indépendance philosophique de l'esprit humain

qui a pris l'initiative des mystères, et la position prise se trouva si forte, que la religion sacerdotale désespéra d'en chasser la liberté. Le sacerdoce offrit une transaction et un culte aux idées, il leur offrit des temples intérieurs, des sanctuaires plus profonds, des pratiques plus raffinées. La philosophie accepta cette religion aristocratique qui se prêtait à elle, mais qui exigeait, comme retour, de nombreuses complaisances; pour se sauver de tout péril, elle tomba dans la corruption, et ne put se régénérer que par l'immolation de Socrate La décadence des mystères est évidente dans l'histoire; mais leur origine, qui est moins claire, est tout en honneur de l'esprit humain. Benjamin Constant n'a pas rendu assez de justice à cette priorité de la lumière et de la vérité dans le sein des mystères.

J'aurais aussi désiré trouver dans le *Polythéisme romain* des traces plus vives du travail rationnel et critique, qui minait incessamment la théogonie multiple du culte officiel. Varron ne faisait que répéter les philosophes grecs, quand il voyait dans les dieux les divers éléments personnifiés. C'était une théologie factieuse que cette intelligence métaphysique des divinités de l'Olympe. Mais une autre interpré-

tation nous semble avoir porté plus de ravage encore dans les croyances de l'antiquité, c'est celle qu'introduisit Euhemère, sur lequel je regrette que notre auteur n'ait écrit qu'une phrase. Euhemère ou Evehmère, ami de Cassandre de Macédoine, selon quelques-uns, imagina une fiction dans laquelle il raconta qu'après plusieurs jours de navigation sur l'Océan, il aborda dans une île remarquable entre toutes celles qui l'avoisinaient, l'île de Panchée. Les habitants honoraient les dieux par de riches offrandes et d'opulents sacrifices. Sur le sommet d'une haute colline s'élevait le temple de Jupiter Triphilien, que ce Jupiter avait bâti lui-même, pendant qu'il était parmi les hommes et commandait à la terre. Au milieu du temple, on remarquait une colonne où étaient brièvement indiqués dans la langue panchéenne les exploits d'Ouranos, de Kronos et de Jupiter. Ouranos avait régné le premier, homme d'une équité singulière, bienfaisant envers les hommes et connaissant les révolutions des astres; le premier il honora par un culte les divinités du ciel, ce qui lui valut le nom d'Ouranos. Il eut de sa femme Vesta deux fils, Titan et Kronos, et deux filles, Rhéa et Cérès. Kronos lui succéda, et ayant épousé

Rhéa, il eut d'elle Jupiter, Junon et Neptune. Jupiter régna après Kronos, et prit pour femme Junon, Cérès et Thémis : de Junon, il eut les Curètes; de Cérès, Proserpine, et de Thémis, Minerve. Il s'en alla ensuite à Babylone, chez le roi Bélus; de retour à Panchée, il éleva un autel à son aïeul Ouranos; puis il visita de nouveaux pays, la Syrie où régnait Casius, la Cilicie dont il vainquit le roi Cilex. Il parut encore chez d'autres nations, et de toutes il reçut le nom et le culte d'un dieu [1]. Voilà comment Evehmère s'amusait à troubler la religion officielle : Jupiter n'était plus qu'un prince belliqueux, aimant à courir le monde, fils de Kronos, du temps, petit-fils d'un pieux astronome, Ouranos, conquérant, homme honoré par les hommes. La théogonie merveilleuse n'était-elle pas fortement ébranlée par de semblables variations ? Voyez sur ce point l'indignation de Cicéron : *Quid? qui aut fortes, aut claros, aut potentes viros tradunt post mortem ad deos pervenisse, eosque esse ipsos, quos nos colere, precari, venerarique soleamus, nonne expertes sunt religionum omnium? Quæ ratio maxime tractata ab*

[1] Diodore de Sicile, fragm. liv. VI, t. IV. Édition de Deux-Ponts, d'après celle de Wesseling.

Euhemero est, quem noster et interpretatus et secutus est præter cæteros Ennius. Ab Euhemero autem et mortes et sepultura demonstrantur deorum. Utrum igitur confirmasse religionem videtur, an penitus totam sustulisse? « Que dire de ceux » qui prétendent que des hommes courageux, » illustres et puissants, sont devenus les dieux » même que nous adorons par notre culte et » nos prières? N'est-ce pas dépouiller toute » religion? C'est Evehmère qui a produit ce » système; Ennius s'en est fait l'interprète et le » champion. Evehmère vous dira où sont morts » les dieux, où sont leurs sépultures. Est-ce là » prêter appui à la religion? N'est-ce pas plu- » tôt la détruire de fond en comble[1]? » Cicéron s'irritait contre Evehmère dans les intérêts de la politique romaine; il n'aimait pas la publicité d'un pareil commentaire, qui, devenu populaire, avait chassé de toutes les imaginations les mystérieuses croyances. C'était le socinianisme de la mythologie. Qu'importe qu'Evehmère n'ait point été un esprit de première ligne? Il a suffi qu'il fût le rédacteur d'une opinion qui avait droit d'éclater. Fauste Socin n'a-t-il pas eu plus d'influence que de génie?

[1] De Naturâ Deorum, lib. I, cap. 12.

Nous bornerons ici nos observations critiques, et en répétant que cet ouvrage posthume de Benjamin Constant ne contient pas une histoire complète, ne présente pas les idées et les faits dans leur face principale et leur racine profonde, mais plutôt en opposition et en saillie, nous nous serons complétement acquittés du devoir d'être sincères. Maintenant nous avons à remplir une obligation plus douce; nous devons signaler au lecteur quelques-unes des beautés échappées à l'originalité de notre auteur. Il y a des pages, surtout dans le premier volume, dont le style est parfait, où Benjamin Constant semble avoir concentré avec plus de puissance qu'ailleurs les caractères différents de son esprit. Voici comme il parle d'Hégésias, ce sectateur bizarre d'Aristippe : « Adonné, comme Théodore, aux opi-
» nions d'Aristippe, Hégésias plaçait, ainsi que
» lui, le souverain bien dans la volupté, le seul
» principe de la morale dans l'égoïsme; mais
» son âme mélancolique et profonde se fatigua
» bientôt d'un système avilissant et aride. Il
» n'eut pas la force de se dégager de cette doc-
» trine désastreuse; mais toutes ses facultés,
» tous ses sentiments lui faisaient remarquer
» avec douleur le besoin d'un autre ordre de

» pensées. Jetant un long et triste regard sur
» les peines sans nombre qui nous menacent et
» nous assiégent ; sur les maux physiques dont
» la présence nous accable et dont l'absence
» n'est pas un bien ; sur les souffrances mora-
» les, plus diversifiées et plus infatigables
» que les maux physiques ; sur cet avenir in-
» certain qui plane, inconnu, mais terrible,
» sur nos têtes; sur ce passé qui ne nous laisse,
» s'il fut heureux, que d'inutiles regrets, s'il
» fut malheureux, que des souvenirs lugubres;
» enfin sur cette inévitable vieillesse, qui, sem-
» blable aux magiciens dont les fictions de
» l'Orient nous parlent, s'assied dans les ténè-
» bres, à l'extrémité de notre carrière, fixant
» sur nous des yeux immobiles et perçants qui
» nous attirent vers elle, malgré nos efforts, par
» je ne sais quel pouvoir occulte, Hégésias, con-
» tre tant de fléaux et contre l'inquiétude qui
» s'empresse de les remplacer en les poursui-
» vant de leur image, ne vit d'asile que la
» mort. Il consacra toute son éloquence à re-
» commander le suicide, et plusieurs de ses
» disciples furent entraînés par ses ouvrages à
» jeter loin d'eux le fardeau de l'existence [1]. »

[1] Du Polythéisme romain, t. I, p. 202-204.

Désirez-vous mettre en opposition de cette poignante et admirable mélancolie ce que l'observation peut fournir de plus spirituel et de plus fin, regardez le portrait d'Atticus. « Je ne » veux pas parler d'Atticus, caractère équivoque » et double, sans principes et sans opinions; » délicat dans ses relations privées, mais in- » souciant sur les intérêts publics; plaçant » son impartialité dans l'indifférence, sa mo- « dération dans l'égoïsme; production d'un » siècle qui s'affaiblissait, avant-coureur cer- » tain d'une dégradation peu éloignée, et » donnant un exemple d'autant plus funeste » que, sous des formes élégantes, il apprit » à la foule encore indécise et vacillante » comment chacun pouvait s'isoler avec » adresse, et manquer décemment à tous les » devoirs[1]. »

Benjamin Constant a représenté d'une manière fort ingénieuse la multiplication infinie des dieux, et l'embarras que suscitait cette foule. C'était à ne plus s'y reconnaître. Tout voulait entrer dans l'Olympe, jusqu'au petit chien d'Érigone. Cette divertissante peinture, égayée d'ailleurs avec le secours de Lucien,

[1] Du Polythéisme romain, t. II. p. 28, 29.

rappelle ce mot si profondément comique de Sévère, dans notre vieux Corneille :

Nous en avons beaucoup, pour être de vrais dieux.

Les emprunts que les philosophes grecs firent aux sages de l'Orient et du Midi, leurs voyages, leurs initiations, l'exportation et l'amalgame des doctrines, tout cela est lumineusement énoncé. Le portrait de Xénophon nous a semblé nouveau. Les deux Denys sont vivants et bien mis en rapport avec Platon. Le génie exclusivement spéculatif d'Aristote est clair aux yeux du lecteur; c'est l'homme qui place le bonheur dans la spéculation et dans la pensée, pour qui la vie est la pensée, pour qui Dieu est la pensée.

L'exposition du néo-platonisme est incomplète, mais Benjamin Constant a vivement senti et fait toucher au lecteur la tendance universelle qui précipite les esprits vers l'unité, quand la vieille religion croule. L'homme fait des efforts infinis pour s'attacher à cette religion; il se cramponne à cette ruine, il l'ébranle et veut la restaurer. Alors on cherche l'unité, non pas dans les idées nouvelles, mais dans les anciennes, on bouleverse et on dénature l'antiquité pour la maintenir; on fait des hérésies

dans le vieux ; les imaginations s'échauffent, et pour sauver la tradition, la rendent méconnaissable. Ainsi firent les Néo-Platoniciens du paganisme. Ainsi, de nos jours, l'orthodoxie catholique n'a pas de plus cruels contradicteurs que quelques jeunes courages qui s'offrent à la défendre.

Nous en avons dit assez sur l'ouvrage de Benjamin Constant, pour le faire connaître, avec ses qualités, ses imperfections, avec ce cachet d'originalité puissante, et aussi avec ces signes d'affaiblissement et de mort, qui sont venus, avant la fin, séparer l'ouvrage de l'auteur. Eh bien ! ce monument inachevé vous attire par un charme puissant et amer. Il répand sur la mémoire et sur le nom de celui qui n'a pu le terminer, dirai-je plus d'éclat ? je n'en sais rien, mais un intérêt plus affectueux et plus tendre; il le fait aimer davantage, parce qu'il le fait connaître plus avant. Le sujet se perd dans l'homme même, ou plutôt l'homme, ce brillant tribun, ce grand écrivain, ce critique novateur, ce romancier, cet orateur, cet inépuisable publiciste, cette européenne autorité, devient pour vous un ami qui dépose dans votre oreille et dans votre cœur des paroles graves et dernières sur ce

fardeau de l'histoire et de la vie qu'il abandonne aux générations présentes, pour entrer avant elles dans l'infini, cette région qui nous appartient, puisque nous l'espérons toujours.

Au reste, c'était bien à la méditation des choses divines, dans leur passé et dans leur avenir, qu'il appartenait d'occuper les dernières pensées de ce grand homme; et l'époque de l'humanité qu'il avait choisie, pour y arrêter ses regards, méritait bien l'attention de sa curiosité pénétrante. Rien, dans l'histoire, n'est plus instructif à étudier que la situation morale de l'humanité depuis Auguste jusqu'à Constantin.

Communément on estime que la société antique s'abandonnait elle-même, pour ainsi parler; qu'elle avait perdu le souci de son avenir, et toute espérance de voir clair dans sa destinée et dans les plus sérieux problèmes de l'humanité; on se représente, pour ainsi dire, l'intelligence de l'antiquité mourant à Actium avec la liberté romaine, et disant de la science ce qu'à Philippes Brutus avait dit de la vertu. Ces représentations du passé sont fausses. D'abord, depuis Socrate, les croyances antiques étaient travaillées par une révolution interne;

or, les révolutions sont l'exaltation de la vie et non pas des signes de mort. Quand l'ami de Criton eut, en mourant, recommandé de sacrifier un coq à Esculape, l'idéalisme et le rationalisme prirent possession de l'esprit humain par Platon et Aristote. Dès lors, l'esprit humain eut soif d'autres croyances. Il ne faut pas se le représenter comme éteint, mais comme altéré ; non comme dégoûté de l'idéal, du symbolique et du vrai, mais comme aspirant à d'autres symboles et à de nouvelles vérités. D'où vient qu'à Rome Ennius traduit Evehmère ? Cicéron ne s'abreuve-t-il pas de toute la philosophie grecque, en y mêlant une morale plus humaine encore? Mais je veux avancer dans le temps, et au moment même des premiers commencements du christianisme, les plus beaux esprits de l'antiquité font un effort immense pour conquérir un spiritualisme ardent qui les vivifie. Perse, ce poète du stoïcisme, dans des satires qui sont, à bien prendre, des méditations philosophiques, a des élans d'un spiritualisme mystique et abstrait qu'on croirait ne pouvoir jaillir que d'une âme chrétienne. Quand, dans sa seconde satire, il a tonné sur les offrandes et les prières indignes que l'on fait aux dieux,

il s'écrie : Que n'offrons-nous plutôt aux immortels :

> Compositum jus, fasque animo, sanctosque recessus
> Mentis, et incoctum generoso pectus honesto ?
> Hæc cedo ut admoveam templis et farre litabo.

Qu'est-ce que ce *compositum jus*, ces *sanctos recessus mentis*, si ce n'est l'expression de cette morale intime à laquelle le christianisme est venu donner une forme ? Et que dirons-nous de Sénèque ? Le précepteur de Néron jette dans ses écrits mille idées étrangères à l'orthodoxie antique ; il commente, retourne, altère et agrandit le stoïcisme ; il est ouvert à des pressentiments et à des conjectures qui dépassent l'antiquité ; il est inquiet, immense, tourmenté, prophétique : on le dirait penché sur l'abîme des temps nouveaux pour se délecter de sons inconnus qui lui arrivent à l'oreille et à l'âme, et pour en rendre les échos affaiblis à des générations avides de nouveauté, générations qui ont pris en dédain leurs dieux impuissants. Je passe d'autres écrivains, mais je maintiens que la pensée antique se renouvelait elle-même de fond en comble. Quel était donc ce travail ? Un mouvement naturel de l'humanité, un élan vers l'avenir

qui partait du sein de sociétés déjà labourées par le destin et cicatrisées par la foudre, mais encore vivantes, mais qui, pour dernier office dans l'histoire, devaient s'avancer à la rencontre d'une vérité nouvelle éclatant sur un autre point de l'espace, et lui apporter des esprits ouverts, des intelligences préparées. Nous espérons un jour, en écrivant l'histoire, démontrer clairement combien fut naturelle l'adoption du spiritualisme chrétien par le spiritualisme antique. Tout était prêt pour cette pénétration réciproque où l'énergie de l'initiative appartenait au parti de l'hébraïque évangile, mais où la vieille société apportait une docilité salutaire, résultat d'une longue et antérieure élaboration. Le triomphe du christianisme n'a rien que de naturel, et c'est son avortement qui eût été un prodige. Le miracle eût été dans la chute d'une doctrine nouvelle, humaine, vraie, longuement préparée, simple, pratique, tendre, et qui venait tomber dans des âmes fatiguées comme les Romains, dans des âmes vierges comme les Barbares.

L'esprit humain est un, mais son action est multiple : elle se porte sur tous les points; elle ne délaisse rien. La nouveauté spiritualiste

habite Socrate avant d'habiter Jésus; elle pénètre la société antique avant d'instituer la société moderne : il n'y a pas solution de continuité. L'humanité, qu'on me passe la familiarité du terme, a rejoint les deux bouts, et continue sa trame à travers les siècles.

Mais, s'il en est ainsi, comment expliquer ce découragement et ce désespoir qui déchiraient les hommes de l'antique société? Pourquoi dans Rome cette jeunesse lasse avant d'avoir agi, désorientée avant d'avoir regardé autour d'elle? Pourquoi ces imaginations incrédules et superstitieuses? Pourquoi, au milieu d'un scepticisme agité, le plaisir embrassé avec rage et servant quelquefois de suicide? C'est qu'à cette époque du monde, l'humanité n'avait pas conscience d'elle-même; le secret est là tout entier. Le travail des esprits les plus vigoureux préparait la société à des changements ultérieurs, mais ne pouvait seul ni la relever, ni la consoler : on se désespérait, parce qu'on ne savait pas, et l'ignorance de l'avenir faisait la douleur du présent.

Aujourd'hui, l'humanité a conscience d'elle-même; voilà le progrès et la différence : elle se rend compte de ses épreuves et de ses contrariétés; elle en sait la fin; si sa rénovation

est longue, elle est certaine de son aboutissement; elle souffre, mais elle sait pourquoi. Il est vrai que cette conscience universelle n'abolit pas les angoisses particulières, et la science n'absorbe pas la douleur : nous le savons. Peut-être, dans notre temps, y a-t-il plus encore que dans tout autre des âmes froissées, dont la délicatesse saigne sous la rudesse des lois générales, de nobles impatiences cruellement déçues, de jeunes et naïves crédulités qui se sont précipitées, de la hauteur d'un faux dogmatisme, dans le gouffre froid d'un scepticisme plus faux encore. Ces souffrances sont réelles et dignes de la plus charitable compassion : nous ne leur connaissons qu'un remède, l'oubli de soi-même et le dévouement à quelque chose d'extérieur et de grand. S'oublier soi-même, c'est d'abord souvent oublier peu de chose; s'oublier soi-même dans ses petitesses et ses misères, c'est vraiment commencer à vivre; s'oublier soi-même, c'est aborder l'infini, c'est traverser la mer comme l'amant de Sapho. L'humanité, comme un roc immobile, est assise sur sa base : elle a ses lois et ses destinées; elle est douée d'une force invincible; elle a perdu la crainte de ces ruines immenses, de ces cataclysmes universels sous lesquels

certaines traditions veulent qu'elle ait été submergée dans l'enfance du temps; et il faut reléguer dans la vieille rhétorique les redondantes menaces sur des apparitions prochaines du courroux céleste et l'intervention de nouveaux Attila. L'humanité est, se sent être, veut être servie, et pour récompense promet à ses soldats, non la vie sauve à tous, mais une victoire générale.

L'homme est le sujet et la proie de deux grandes excitations, l'excitation de la nature et l'excitation de l'histoire. La nature, dans sa chaste immensité, exalte et purifie l'homme; mais quelquefois l'homme, par sa faiblesse personnelle, change les grandes impressions que la nature lui prodigue en une rêverie vague et molle qui l'affaiblit et le dépravé. Malheur à qui ne sort pas du commerce avec la nature poète comme Virgile, savant comme Haller ou Linné, mais qui en sort incertain et faible comme René, lâche et impuissant comme Obermann! Sauvez-vous dans l'histoire, vous qui pourriez être atteints ou menacés, si légèrement que ce puisse être, de ces maladives anxiétés qui détraquent le caractère et la vie; reprenez de la force en touchant la terre des sociétés; relisez Tacite, Thucydide et Machia-

vel ; appelez à votre secours les grands hommes qui ont vécu ; qu'ils vous soutiennent, vous portent, et mettez-vous à l'abri du désespoir sous le patronage de ces illustres morts.

BUCHEZ.

INTRODUCTION A LA SCIENCE DE L'HISTOIRE,

OU

SCIENCE DU DÉVELOPPEMENT DE L'HUMANITÉ.

Buchez.

*

Plusieurs personnes, tant en France qu'en Allemagne, ont manifesté de l'étonnement, lorsqu'il nous est arrivé de dire, il y aura bientôt deux ans, que le moment était venu en France de travailler à une philosophie nationale : elles nous ont demandé si la science n'avait pas la généralité pour principal caractère, et si nous concevions une algèbre ou des mathématiques nationales. Déjà nous avons eu l'occasion quelque part de distinguer les procédés de l'esprit, quand il s'applique aux faits de l'ordre physique, des conditions auxquelles

il est soumis, quand il s'applique aux notions de l'ordre moral. Mais, comme le moment nous semble opportun d'éclaircir cette affaire, nous nous y arrêterons quelque peu.

Quand vous lisez un dialogue de Platon, votre attention n'a-t-elle pas besoin de force et de souplesse, pour se transporter et se maintenir dans l'intelligence de cette logique grecque? La logique est éternelle et générale, de tous les temps et de tous les lieux, comme l'esprit même; mais dans le *Théétète*, dans le *Protagoras*, dans la *République*, elle a des formes particulières, un costume, des habitudes, des subtilités, d'interminables déductions, qui tiennent, non pas à la racine même de l'humanité, mais à la variété de l'esprit grec. Aristote est Grec autrement que Platon, dans sa manière de penser, mais il est encore Grec par la forme. La scolastique, au moyen-âge, n'a pas été autre chose que l'industrieuse résurrection des procédés extérieurs de la spéculation grecque; cette exhumation eut son labeur et son utilité: mais dès que la pensée moderne eut acquis par cet apprentissage la conscience d'elle-même, elle voulut se développer à sa façon. Descartes a la prétention de penser comme un moderne et non pas comme un ancien; il ne voulut pas

avoir sur les épaules la tête d'Aristote, mais la sienne, et il se préféra au passé.

Qu'y a-t-il de général dans la philosophie grecque ? le point de départ et ses résultats. Penser est un acte humain, trouver des axiomes et des principes est la plus noble conquête de l'humanité, mais les procédés de la recherche sont particuliers et spéciaux ; ils appartiennent à l'homme, ils appartiennent à la nature ; ils sont individuels, passagers et changeants. La philosophie sous une face est une méthode ; il y a une méthode grecque, donc une philosophie grecque.

Kant a changé la manière de spéculer des Allemands ; mais lui-même a pensé comme un Allemand. Il a laissé des résultats généraux en métaphysique et en morale, mais il a parcouru des routes qu'il s'était faites lui-même ; sur ses traces l'Allemagne entière s'y est engagée. Les résultats obtenus par Kant, Fichte, Hegel et Schelling appartiennent à tous les esprits intelligents, mais la méthode est germanique ; il y a donc une philosophie allemande.

N'y aurait-il pas aussi une philosophie française ? Après avoir produit Descartes, la France n'a plus eu de métaphysiciens de premier ordre, je parle de ces métaphysiciens initiateurs,

hommes aussi rares que les fondateurs de religions. L'Europe moderne n'en compte que trois, Descartes, Spinosa et Kant. Sans Descartes, Leibnitz ne serait pas; Spinosa constitue à lui seul le panthéisme; les philosophes modernes de l'Allemagne sont des enfants de Kant, qui n'ont pas surpassé leur père. Or, le génie français, dès qu'il eut constitué métaphysiquement la raison, se hâta de l'appliquer. Il l'appliqua aux affaires de la religion et de la société. Dans l'âge de Louis XIV, Bossuet, Jurieu, Pascal et Fénélon travaillent différemment à une théologie et à une politique rationnelle. Donc, au XVIIe siècle, le génie français eut une évolution directe. Au XVIIIe, la suite de nos développements est peut-être encore plus sensible. La religion et la sociabilité occupent Diderot et Voltaire; la politique et l'histoire sont cultivées par Montesquieu, Rousseau, Boulanger, Turgot et Condorcet. Est-ce assez clair ? La révolution continua la théorie, et la péripétie de 1830 rétablit la souveraineté de cette raison, que Descartes avait proclamée en 1637. Jamais la pensée d'une nation n'eut une évolution plus directe, et c'est en ce sens que nous déclarons l'originalité de la philosophie française.

La philosophie française ne se distingue pas tant des autres philosophies par la forme que par le fond, non pas tant par la méthode que par les objets auxquels elle s'applique et par les résultats qu'elle obtient. Elle n'a pas une dialectique particulière comme dans Aristote et dans Platon, des formules indigènes comme dans Kant et dans Hegel; et pour la forme, elle a l'avantage de se confondre avec la langue commune du bon sens. Son caractère principal n'est pas non plus métaphysique; après l'initiative de Descartes, elle passe immédiatement à la politique, où elle triomphe. Même ses prémisses métaphysiques influent si peu sur la pratique, qu'ils se trouvent avec elle en contradiction logique. Ainsi, la philosophie du XVIIIe siècle, qui, avec Locke et Condillac, expliquait la vie par la sensation et la sensibilité, a produit les hommes généreux et dévoués qui ont supporté, en le sauvant, le fardeau de notre première révolution; et le *sensualisme*, comme disent les éclectiques, a fait des martyrs. Nous avons sous les yeux les glorieux résultats du spiritualisme de la Restauration.

Il y a donc une philosophie française pour le fond des choses et les résultats obtenus; il y a en Europe une philosophie sociale, politi-

que, qui surtout a été cultivée en France, et que, par cette raison, il est juste d'appeler française; c'est la philosophie instaurée par Descartes, continuée par Fénélon, Pascal, Bossuet, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Diderot, Boulanger, Turgot, Saint-Simon, Condorcet, Benjamin Constant; c'est la philosophie des peuples, la science sociale, qu'il n'est pas permis d'abandonner pour se jeter dans quelque sentier détourné, ainsi que l'a voulu faire la philosophie de la restauration, *paupertina philosophia,* cet éclectisme qui expire aujourd'hui sous le mépris des jeunes générations.

Il y a donc une philosophie française, qu'il faut poursuivre et agrandir; avec la faculté et le génie qui appartiennent à la France; il faut cultiver le champ de la sociabilité humaine. Nous avions donc raison d'appeler de nos vœux *une philosophie nouvelle et nationale, qui parte du sein de la société française et qui, à la fois métaphysique, sociale et pratique, nous conduise vers l'avenir.* Nous persistons dans cette route, et c'est avec une ineffable joie que, de jour en jour, nous y rencontrons un plus grand nombre de jeunes hommes de cœur et de talent.

Le livre de M. Buchez nous a causé une sé-

rieuse et profonde émotion, que nous voudrions, par degrés, communiquer à nos lecteurs. Il faut d'abord apprécier la situation de l'écrivain. Au milieu du XVIIIe siècle, deux directions parallèles, dans la science de la sociabilité, se développèrent en Allemagne et en France; l'Allemagne eut Kant, Fichte, Herder; la France eut Rousseau, Boulanger, Turgot et Condorcet. Le but des penseurs des deux pays fut le même, mais leur situation était différente et leur méthode contraire. Aujourd'hui, l'Allemagne et la France ont profité l'une de l'autre; elles en profiteront encore, et d'autant mieux que chacune gardera plus l'indépendance de son propre caractère; aussi n'avons-nous jamais hésité à considérer attentivement l'érudition et la philosophie d'outre-Rhin, car nous étions certains de ne jamais laisser abolir dans notre âme la conscience de la patrie. L'auteur du livre que nous examinons est resté complétement étranger aux travaux de l'Allemagne; il appartient exclusivement à l'école de Turgot, de Boulanger, de Condorcet et de Saint-Simon : rien n'a traversé cette descendance directe. Cette position simple comporte des avantages et des inconvénients. Si d'un côté l'auteur est plus ferme et

plus résolu dans les déductions de ses pensées, de l'autre il s'est privé de notions, tant métaphysiques qu'historiques, qui eussent accru ses forces sans nuire à leur développement.

La composition de M. Buchez est originale, avec ses qualités et ses défauts ; la lecture en est laborieuse, mais attachante, dure parfois, mais pas ingrate ; seulement elle ne convient pas à ces attentions légères qui se rebutent facilement, et qui délaissent les choses profondes, quand elles les rencontrent, pour aller se poser sur des superficies agréables. Mais le lecteur courageux et persévérant recevra nécessairement une impression durable et vivifiante. La conviction qui anime l'écrivain, les croyances qui le constituent et le possèdent, sont marquées d'un caractère de sincérité qui commande l'intérêt et l'estime. M. Buchez est un ardent soldat de la cause de l'humanité ; il a la passion du vrai, la haine de l'erreur ; il poursuit partout l'égoïsme, sous toutes ses formes et dans toutes ses hypocrisies ; il prêche le dévouement, il gourmande son siècle avec âpreté ; il a pour lui des paroles amères, de sanglantes remontrances, même des colères injustes ; mais, dans les plaintes et les invectives qu'exhale l'écrivain, respire une indigna-

tion si sincèrement accentuée, qu'elle se fait respecter même de ceux qui ne la partageraient pas tout entière. Après tout, il est bon aujourd'hui que chacun dise franchement ce qu'il a dans la tête et sur le cœur : ce qui est anguleux est plus facile à saisir, à combattre ou à défendre. M. Buchez se recommande moins par l'éclat du style et de la forme, que par un fonds sérieux et substantiel ; l'économie de son livre n'est pas saillante et lucide; l'expression de l'écrivain n'est ni pittoresque ni sonore, son allure n'est pas impérieusement entraînante ; et cependant l'ouvrage émeut avec une lenteur puissante ; sa substance, un peu indigeste, alimente l'esprit et finit par l'échauffer; l'écrivain devient lui-même parfois éloquent et poète, non tant par la force et l'énergie de son verbe, qu'à force de cœur et de probité. Pour conclure, le livre et les doctrines de M. Buchez méritent un examen approfondi : le lecteur sait maintenant que ce philosophe se présente à lui comme élève de l'école française de Turgot, de Condorcet et de Saint-Simon, ajoutant aux travaux de ses maîtres ses propres études. Nous pouvons entamer l'analyse de son *Introduction à la science de l'histoire*.

Prolégomènes. — La société est malade, elle doute et elle est égoïste. Le bien social est le dévouement, le sacrifice; le mal, c'est l'égoïsme, l'égoïsme défiant, disputeur et sans pitié. Il n'y a que deux systèmes de politique et de gouvernement possibles : celui qui se meut dans les intérêts de tous, et celui qui n'a de mobiles que des intérêts individuels. La société européenne offre à l'œil de l'observateur deux classes distinctes : l'une est en possession de tous les instruments de travail, terres, usines, maisons, capitaux; l'autre n'a rien, elle travaille pour la première. Ici tableau de la société; critique de l'état actuel de l'industrie et de la lutte organisée par la concurrence. La condition des femmes est déplorée; les femmes se divisent en deux classes, celles qui ont une dot et celles qui n'en ont pas. Quant à la femme mariée, elle est posédée comme une chose, elle ne peut ni contracter ni vouloir sans l'autorisation de son maître; et encore ces femmes à qui leur dot a fait trouver un mari, sont les heureuses, les privilégiées de leur sexe. En voici d'autres dont la condition est plus triste encore : le plus grand nombre des femmes se compose de salariées, journalières ou ouvrières; celles-ci sont en concurrence

avec les hommes pour les travaux qui donnent à vivre ; car, comme eux, elles n'ont de garanties contre la faim que dans un emploi. Peinture de la misère et de la détresse de ces femmes. Après cette exposition du sort des travailleurs, l'auteur passe aux contradictions morales et rationnelles qui blessent les besoins logiques et sentimentaux des hommes. La société manque de croyances; elle n'a pas non plus de sympathies générales ; elle est la proie d'un individualisme égoïste.

Livre I. Chap. I, II, III, IV. — Il est un fait hors duquel on ne peut concevoir un homme, une condition d'existence dont on ne pourrait l'isoler sans l'anéantir ; c'est la société. Or, il n'y a de société que là où il existe un but commun d'activité, qui rallie tous les hommes dans un même désir, un même système, un même acte. Donc la durée de la société et sa force sont proportionnées à la fécondité et à l'énergie du principe d'activité qui la réunit. Dès qu'il y a but commun, il y a possibilité et nécessité logique de coordonner la série des actes à accomplir pour atteindre la fin proposée dans un certain temps : donc il y a nécessité d'un gouvernement qui prévoie par quels points il faut passer pour arriver au résultat,

et qui arrange et classe les différents mouvements et leurs divers modes dans l'ordre exigé par la fin même qu'il s'agit d'atteindre. Une démolition peut s'opérer d'une manière anarchique ; toute fondation ressort d'un pouvoir.

Dans la société il n'y a en réalité rien de semblable à ce que l'on appelle jeunesse et décrépitude chez l'individu ; les générations ne se succèdent pas une à une ; tout est mêlé, de telle sorte que la naissance, la mort, l'adolescence, la maturité et la vieillesse, sont toujours présentes en même temps et dans les mêmes rapports numériques. Pour déterminer le but d'activité d'une nation, il faut le trouver par définition du but d'activité de l'humanité. Pour reconnaître le but final de l'humanité, il faut le chercher dans quelque chose qui soit plus qu'elle, dans la formule de la fonction du globe terrestre et du système planétaire auquel il appartient ; car il n'y a que le monde qui soit plus grand que l'humanité.

L'humanité, qui est fonction de l'univers et un des rouages du mécanisme universel, a déjà beaucoup vécu, beaucoup agi ; elle a engendré bien des sociétés différentes ; et toutes ces cho-

ses ont été faites incontestablement dans la ligne de ses fonctions universelles. La loi humanitaire est écrite dans ces faits. Donc il faut chercher dans l'histoire, et il est possible d'y trouver la loi de génération des phénomènes sociaux, qui ne peut être autre chose que la manifestation même de la loi fonctionnelle. Il y a donc lieu à une science de l'histoire.

La science de l'histoire est assise sur deux idées : celle de progrès et celle d'analogie des facultés de l'humanité avec celles de l'homme individuel. Nous devons la première à Bacon, et la seconde à Condorcet. Le sentiment progressif, le désir et l'espérance d'un avenir meilleur est toujours vivant et actif dans le cœur de l'humanité; c'est son état normal. L'antiquité pensait, avec Ocellus de Lucanie, que tout ce qui appartient à ce monde est mobile et changeant. Les sociétés naissent, croissent et meurent comme des hommes pour être remplacées par d'autres générations de sociétés, comme nous serons, nous autres, remplacés par d'autres générations d'hommes. L'antiquité ne dépassa pas cette conception. Son histoire fut trop courte pour que l'idée de progrès eût l'occasion d'y naître, bien que le sentiment y existât; même dans la société chré-

tienne, cette idée ne se trouva pas. Cependant le Nouveau Testament renfermait plusieurs passages qui indiquaient que la révélation n'était pas complète ; mais on ne fit pas attention à ces passages par lesquels le révélateur voulait lier le livre du progrès chrétien aux livres du progrès futur. Au XVIe siècle, les premiers germes de cette idée furent jetés dans le monde philosophique : c'est l'époque où vint éclore l'œuvre du moyen-âge, Machiavel, dont les travaux ferment le XVe siècle et ouvrent le XVIe, ne connaît encore qu'un cercle fatal que toutes les sociétés doivent parcourir. Bacon vint ensuite, qui traça dans le *De augmentis scientiarum* le plan d'une histoire littéraire des idées et des travaux de l'humanité, et l'histoire devenait, sous sa plume, un enseignement pour l'avenir. Il est vrai que l'idée de progrès n'était pas expressément déposée dans la théorie de Bacon, mais elle était préparée par elle. Vico, avec son plan circulaire, est un disciple du chancelier d'Angleterre. Au XVIIIe siècle, en France, Boulanger, Turgot, Condorcet, développèrent l'idée d'un progrès social continu. Saint-Simon fut l'héritier et le représentant de cette école, au commencement du XIXe siécle. Cette exposition historique a été faite par M. Buchez avec

une probité ferme, et lui prête une force immense au moment d'arriver à l'énonciation de ses propres idées.

Pour s'élever à la conception de la liaison des faits et de l'harmonie universelle dont notre monde, l'humanité, les nations ne sont que des parties, l'écrivain philosophe dont nous nous occupons a deux points de vue, celui des hommes et celui de l'univers. Toutes les parties de l'humanité tiennent les unes aux autres, et pas un mouvement ne peut s'opérer dans une d'elles, sans que la masse entière ne soit ébranlée, pas un son s'élever, qu'il ne se propage. Le concours de plusieurs nations vers un même but hâte le progrès. Une nation isolée, réduite à ses propres forces, se traînerait sur la voie de perfectionnement et avec plus de peine. Examinez la position de l'humanité vis-à-vis l'ensemble phénoménal dans lequel elle existe, et vous concevrez qu'elle est fonction de l'univers, dans la rigueur mathématique de ce mot. L'état phénoménal actuel a commencé. Antérieurement, il a existé plusieurs états différents les uns des autres; les recherches et les discussions géologiques modernes ne laissent pas de doute à cet égard. D'un autre côté, examinez l'embryon humain,

le fœtus encore enfermé dans le ventre de la mère, vous le verrez passer par des états d'animalités différents s'élevant par des évolutions successives du rang animal où l'organisation est la moins riche et la plus simple, jusqu'à celui où elle est la plus compliquée et la plus puissante, jusqu'à l'homme. Ainsi le progrès est un fait universel, un fait plus qu'humain. Ainsi l'humanité se meut suivant une loi plus haute qu'elle, bienfaisante, mais rigoureuse, une loi devant laquelle elle n'existe que comme fonction.

Chapitre v. — *Physiologie sociale. Prolégomènes.* — Une doctrine nouvelle n'est reconnue vraie pour l'humanité qu'aux trois conditions suivantes : 1° Se faire aimer pour elle-même ; 2° être démontrée supérieure, rationnellement supérieure à toute autre; 3° inspirer la confiance de sa réalisation inévitable et complète. La doctrine nouvelle doit être reconnue n'être autre chose qu'une prévision de l'avenir : aimer ce qui n'est encore qu'une doctrine, c'est aimer une espérance ou désirer. La foi, en un mot, n'est autre chose que l'assentiment, dans une seule pensée, du sentiment, du raisonnement, joint à la conviction de sa force. Le christianisme n'a triomphé que par la foi.

Généralités. — Le but immédiat de l'investigation scientifique est de trouver l'ordre de succession de phénomènes, et de connaître leurs relations réciproques de dépendances, de manière que, un état phénoménal étant donné, on puisse, par un calcul plus ou moins compliqué, découvrir quel état phénoménal l'a précédé et quel sera celui qui lui succédera. Il est évident qu'on n'est déterminé à entreprendre des recherches, en vue d'une telle découverte, qu'autant qu'on admet l'existence d'une *constante* ou d'un principe invariable dans l'ordre de production phénoménale. L'origine des *constantes,* dans l'histoire de l'humanité, est la spontanéité humaine elle-même, et tous les éléments actifs qui lui sont subordonnés; les *variations* sont l'expression de toutes les difficultés qu'offre la réalisation, c'est-à-dire des luttes de diverses natures que l'homme est obligé de soutenir, soit contre le monde extérieur, brut et humain, soit contre le monde même de ses propres passions; elles sont l'occasion et la preuve de son libre arbitre. Or, il faut prendre les diverses *constantes sociales* que l'histoire nous fournit, faire de chacune d'elles une spécialité; et sous chaque titre spécial, ranger dans leur ordre de succession his-

torique, c'est-à-dire par ordre de dates, les variations qui leur appartiennent, et dont elles sont, en quelque sorte, le siége. Ces classifications linéaires de faits par ordre de dates et d'après leur homogénéité, ou l'identité de la *constante* originaire, constituent ce que l'on appelle des *séries*, c'est-à-dire, par définition, une suite de grandeurs croissantes ou décroissantes. Les séries du genre de celles dont nous nous occupons sont très-comparables aux *progressions* dites *arithmétiques*. Considérée d'une manière abstraite, l'histoire est propre aux mêmes usages scientifiques qué toute autre collection de faits. Cependant cette méthode empruntée aux sciences mathématiques a, dans l'application à l'histoire, des lacunes, et laisse des doutes dans l'esprit. La formation des séries ne peut être opérée sans altérer, sous quelques rapports, la raison des choses sociales, ou le caractère unitaire de l'humanité; cette opération laisse des *hiatus* qu'elle ne peut effacer. Il faut commencer par les séries les plus générales, mais on peut se tromper sur cette généralité même. Il n'est pas non plus facile de trouver les bases ou *constantes* qui doivent servir à la fondation d'une série. Il faut donc contre-balancer cette espèce de ma-

thématique historique par l'intervention d'une autre science, de la physiologie individuelle. On ne peut nier que les facultés abstraites de l'humanité ne soient identiques à celles de l'individu. Si l'on se porte d'ailleurs à l'origine des premières sociétés, on trouve la manifestation des aptitudes, des besoins et des facultés de l'homme à leur état le plus simple, à l'état individuel. C'est un individu qui a inauguré la société; c'est à la physiologie individuelle que nous demanderons l'indication des bases des séries sociales.

Considérations générales sur la physiologie individuelle. — L'homme est une unité. Il est celui de tous les animaux où l'unité est le plus fortement organisée. Chez lui, toutes les fonctions partielles sont unies à un centre nerveux dont elles dépendent, et la vie de chacune d'elles est absolument attachée à l'intégrité de celui-ci. Cette centralité unitaire de l'organisme nerveux doit être considérée comme la traduction corporelle de notre unité spirituelle. Les physiologistes reconnaissent dans l'homme deux vies, l'une qu'ils nomment particulièrement animale ou de relation, l'autre qu'ils appellent organique et végétative. Les besoins sont les points d'union de la

vie végétative et de la vie animale. Les facultés de la vie animale doivent de toute nécessité intervenir et agir, pour que les besoins obtiennent satisfaction. La vie animale procède tout autrement que la vie végétative. Tout résultat dans la vie animale est une combinaison à laquelle plusieurs facultés ont pris part : tout y est intermittent, mobile est successif : aussi, faut-il dire qu'après l'unité qui est le fait dominant de cette vie animale, la successivité est le plus général. Le système d'action dont nous nous occupons a pour siége l'appareil nerveux, sans lequel nulle opération animale ne saurait avoir lieu ; nous sommes donc obligés de croire que l'organisme que nous y trouvons est la représentation exacte, si ce n'est la limitation du système idéologique lui-même, car il serait absurde de penser que l'organe d'une fonction soit indifférent ou contraire à l'accomplissement de son rôle. Il résulte, en outre, de l'existence d'un mécanisme nerveux de ce genre, la conséquence capitale qu'il y a une logique humaine invariable. Par le mot logique nous entendons ce fait de la nécessité imposée à toute idée, à toute sensation et à toute action de subir cette sorte de circulation à travers les diverses por-

tions de l'organisme nerveux dont le nombre et les aptitudes spéciales sont appropriées à sa nature; en sorte que tout principe et toute sensation engendre invariablement ses conclusions. Théories de la névrosité dont voici les conclusions : les diverses conceptions logiques sur l'ordre aussi bien que sur la connaissance des parties sont la mise en jeu ou la représentation d'un ordre et d'un ensemble qui est en nous organisé comme appareil. L'esprit qui est en nous est appelé à une fonction terrestre, et il est pourvu de toute l'instrumentation nécessaire à l'accomplissement de ce but. La certitude, au point de vue absolu, est la conscience de notre existence comme fonction; au point de vue relatif, c'est la conscience de notre organisme. C'est le problème idéal de Platon expliqué physiologiquement. Dans le système nerveux, toute activité ne peut avoir que l'une de ces directions, du centre aux extrémités, ou des extrémités au centre. Du centre aux extrémités, voilà la synthèse; des extrémités au centre, voilà l'analyse, La synthèse est l'opération la plus humaine de toutes; l'acte analytique est ce qui l'est le moins : la synthèse et l'analyse combinées sont des moyens de certitude; isolées, elles conduisent à des

erreurs. L'état de création de la synthèse exige le plus haut degré d'exaltation ou d'activité de l'organisme nerveux. A considérer toutes les synthèses qui ont jusqu'à ce jour commandé les peuples, et elles s'élèvent à un bien petit nombre, on reconnaît que leurs auteurs ont eu seulement le temps de commencer ; ils n'ont fait que poser les premiers principes, mais ils les ont posés purs. La vie chez l'individu consiste dans une activité alternative qui va du centre à la circonférence, ou de la circonférence au centre, en passant par les trois états successifs de sentiment, de raisonnement et de réalisation.

Physiologie sociale. — De même que l'individu est un, parce qu'il a un centre d'existence, l'humanité est une, soit qu'on l'envisage dans un temps limité, soit qu'on la considère dans sa continuité. Une unité, une centralité humaine ne peut être qu'une pensée centrale. La pensée existe par le signe ; le signe est le fait de la force spontanée qui est en nous. Le pouvoir de nommer, la création du signe est le fait humain par excellence, celui qui nous constitue ce que nous sommes ; c'est dans les propriétés qui se voient en nous, la seule qui nous soit spéciale. L'humanité

nous présente, comme l'individu, le fait du mouvement actif du centre à la circonférence ou l'état de synthèse, le fait du mouvement de la circonférence au centre ou l'état d'analyse, et un espace intermédiaire ou de transition entre ces deux états. La synthèse dure des siècles dans l'humanité, au lieu de quelques minutes qu'elle occupe dans l'individu ; c'est un dogme social universel. L'analyse n'est pas une doctrine sociale : elle est constituée par l'absence de tout système. L'état de transition existe par le passage de l'état de synthèse à celui d'analyse; mais il n'y a pas d'intermédiaire entre cette dernière et le système opposé. Nous appelons âge logique le mouvement social qui représente l'acte logique complet, et qui commence avec la révélation d'un but d'activité propre à engendrer une synthèse, et se termine avec l'état d'analyse à l'invention d'une nouvelle doctrine unitaire. Une conception vraiment synthétique est toujours la religion. Il n'y a pas plusieurs religions, mais une seule. Le mot culte veut dire le mode éternel des communications entre Dieu et les hommes, soit de lui à eux, soit d'eux à lui; de lui à eux par l'enseignement et l'inspiration ; d'eux à lui. par la prière et le sacrifice. Et, sous ce rap-

port, il est en même temps sentiment, raison et acte. La transition de l'état de synthèse à l'état opposé s'opère par une succession de synthèses de plus en plus petites, qui sont toutes les déductions de celle qui les précédait. C'est en réalité une analyse qui commence et procède avec ordre, débutant par isoler de l'unité et faire vivre séparément les unes des autres les premières généralités qui se déduisent du système universel antérieur. Sous l'invocation de ce but, des nations se constituent et se nomment. C'est l'époque des grandes individualités et des religions protestantes. Dans l'état analytique pur, le but de la société, celui même de l'humanité, sont déduits de l'individualisme ou des droits des citoyens. Ce n'est plus l'humanité qui meut et dirige les fractions de temps et de nations; mais ce sont des fractions, les circonstances momentanées qui la gouvernent. Cependant, cet état offre un avantage en vertu duquel il est une fonction du développement de l'humanité. Il met au jour tous les intérêts individuels que les organisations précédentes n'ont pas satisfaits : il appelle tous les individus à faire valoir leurs droits, et il achève, dans la condition sociale des hommes, l'amélioration pensée dans les

époques précédentes. Jamais encore aucune synthèse n'a su rallier à elle toutes les particularités; aussi, ces dernières se sont toujours insurgées pour venir critiquer qui n'avait pu les comprendre. On reconnaît une synthèse à son mode d'origine et de procession. Elle est constituée par la définition d'une seule idée; celle de Dieu; par l'application de la définition d'une seule volonté, celle de Dieu. Pour créer la société, elle a deux moyens : comme doctrine, la persuasion; comme réalisation, la force. Le progrès consiste à diminuer et à supprimer enfin le dernier, pour ne laisser subsister que celui qui s'adresse à l'esprit. On reconnaît l'analyse aux caractères opposés, elle naît toujours *à posteriori*, au sein d'une synthèse, dans un peuple tout fait, dont elle vient mettre en saillie quelques spécialités, quelques individualités. Entre la synthèse et le dernier état de la critique, il y a trois points de temps : la protestation, la critique et l'époque des chartes où on érige l'individualisme en principe social, et où on a recours aux arrangements mécaniques. Dans l'époque des chartes, l'humanité reste progressive, elle renverse toutes les institutions créées par l'ancienne synthèse; et, dans cette œuvre, elle ne procède pas

par d'autres principes moraux que ceux qui lui ont été enseignés par cette synthèse elle-même. Ainsi, les révolutions modernes sont chrétiennes dans leur principe moteur et dans leur but, malgré leurs prétentions contraires. Aussi, le moment d'une nouvelle révélation n'est pas encore venu; la fécondité de la morale chrétienne est loin d'être épuisée, car le principe de la souveraineté du peuple, qui est un de ses aspects, commence à peine son rôle. L'humanité, comme un homme, croît d'âge en âge; mais elle n'a pas de décrépitude, parce que ses âges sont spirituels et non charnels, ainsi que ceux de l'individu. Le progrès dans l'espèce humaine est dans le résultat de l'activité constante des tendances et de la succession des âges logiques.

Considérations générales sur le sentiment, la morale et l'art. — L'état sentimental n'est point un phénomène primitif, il est la conséquence de l'intervention de l'esprit, au milieu de plusieurs actes organiques combinés. Le sentiment préside et se mêle à tous les modes d'activité humaine; c'est lui qui donne le but et apparaît le premier dans la succession que suppose toute espèce d'action; c'est lui qui nomme et guide. L'organisme sentimental pré-

sente deux systèmes, l'un excitateur, où la passion n'est qu'une sensation, l'autre expressif, où la passion se traduit en actes. L'homme est placé à l'état sentimental excitatif, soit par l'instinct, soit par la sympathie. Description de l'état sympathique. La sympathie peut être à l'état actif ou passif, c'est-à-dire mue par la volonté, ou abandonnée aux hasards des contacts avec l'extérieur. Description de l'organisme sentimental expressif. Influence du sentiment sur les destinées sociales. La sympathie est impuissante à fonder à elle seule une société. Pour cela, il faut qu'elle existe comme désir émanant d'une doctrine *à priori*. Une synthèse sentimentale ne peut être créée qu'*à priori*, par un acte spontané et pur de l'esprit. La synthèse spirituelle du sentiment constitue ce qu'on appelle parmi les hommes la morale. Le dévouement est le raisonnement de l'amour passé à l'état de réalisation. Le dévouement tient à deux causes : l'une est une haute puissance de spontanéité, où l'esprit domine et entraîne tout; l'autre est une large et vive organisation sympathique.

Des beaux-arts. — Les beaux-arts émanent directement de cette portion de l'organisme

sentimental que nous avons appelée expressive. Nous appelons *art* l'ensemble des moyens par lesquels on fait que le sentiment passe de l'état de conception à celui de réalisation ; en d'autres termes, par lesquels il se propage sympathiquement. L'art doit être envisagé sous deux aspects généraux, savoir : à l'état de synthèse, c'est-à-dire dans son principe de généralisation, et dans ses moyens de détail. Il n'y a œuvre de l'art que là où respire la forme des passions humaines. *Mais le principe de généralisation ou de synthèse est autre : il faut que l'œuvre entière soit faite homme, et l'homme élevé au plus haut degré d'expression qu'on lui connaisse.* Description de l'opération de l'artiste, et de l'œuvre de l'art. Théorie de l'art, d'où il résulte qu'il ne peut y avoir de création d'art, que du point de vue *à priori.* Donc il n'y a d'art véritable que dans les époques synthétiques de l'humanité. Ailleurs il n'y a plus que des imitations. Donc il n'y a pas de création véritablement artiste qui ne soit morale et socialisatrice.

De l'activité logique, ou du raisonnement et des sciences. — L'activité logique et rationnelle est le résultat des rapports de l'âme avec les phénomènes nerveux, et comme les phéno-

mènes nerveux s'engendrent dans une succession organiquement déterminée, la logique a une normalité absolue, dont l'esprit n'est pas le maître. La perfection de l'appareil logique, quant à la rapidité, à la précision, à l'ensemble de ses mouvements, est un résultat de l'éducation, c'est-à-dire de l'action prolongée de la spontanéité pour la mettre en jeu. Quant à l'invention *à priori* elle-même, c'est une véritable sensation spirituelle; l'âme, après avoir cherché, sent une généralité nouvelle de rapports et la nomme, exactement comme dans une minime circonstance elle perçoit et nomme un besoin de l'organisme. L'homme n'exprime jamais, soit en signes, soit en actes, rien au delà des éléments mêmes de son activité. Aussi l'œuvre scientifique tout entière, le meilleur plan encyclopédique est virtuellement organisé en lui, en sorte que la fin de nos travaux sera de représenter exactement, en signes transmissibles, la systématisation que nous portons avec nous. La propriété la plus générale qui se manifeste dans les phénomènes logiques, est le rapport d'activité à passivité, rapport qui n'est autre chose que la relation d'influence qui ne cesse d'exister entre notre spontanéité spirituelle et notre matière

nerveuse. Un phénomène logique présente trois périodes, celle du désir, celle du rationalisme, celle de motricité. Ces trois mouvements composent l'acte scientifique complet. Leur rénnion constitue la vérité de la méthode. Les produits de l'activité logique, lorsqu'ils sont purs de toute expression artiste et de tout caractère sentimental, constituent l'œuvre rationnelle et scientifique. Le but scientifique pur doit être défini : la connaissance des relations de causes à effets qui gouvernent toutes choses; en d'autres termes, la tendance constante dans les sciences a été et sera de posséder la *loi de génération des phénomènes.* Dans la physiologie sociale, les propriétés logiques constituent les formes absolues de l'esprit humain. L'œuvre logique commence du jour où le dogme est révélé; il ressort en effet de celui-ci; la foi est une certaine relation de cause à effet. Le mouvement rationnel entre dans le mouvement logique de l'humanité, en succédant à l'acte sentimental. La première époque rationnelle est l'état théologique, nous appellerons la seconde état ontologique, et nous nommerons la troisième et dernière physicisme ou positivisme. L'époque théologique donne lieu sur-le-champ à une pratique politique

conforme à elle-même, et le système théocratique s'empare de la société, en même temps que l'ontologie envahit les écoles. Le gouvernement dont il s'agit disparaît, au moment même où les écoles s'arrêtent dans le perfectionnement de la métaphysique. En conséquence, à l'époque ontologique, succèdent une pratique sociale et une époque de pratiques spéciales purement ontologiques qui viennent remplacer le théocratisme, et c'est en même temps aussi que commence l'élaboration du physicisme. Cet enchaînement est nécessaire.

De la motricité et de la conservation. — Description de ces deux faits dans l'individu. Dans l'humanité comme dans l'individu, la motricité est l'élément de conservation au point de vue spirituel et au point de vue matériel. La société, comme un homme, n'existe qu'à une condition que l'acte spirituel, déposé dans son sein, soit fait signe ou matérialisé, et rendu transmissible. Une doctrine n'est matérialisée et faite signe que du moment où elle a engendré une organisation sociale, et elle n'est tranmissible que du moment où elle a engendré un enseignement. Un système social n'est autre chose qu'une hiérarchie de fonctions, une organisation du travail. Dans l'histoire du mou-

vement des âges logiques, on voit que c'est la force morale ou spirituelle qui commence les sociétés, et s'organise la première; elle engendre et subordonne à sa direction l'énergie militaire. L'industrie paraît ensuite. Enfin, la transmission des fonctions s'opère par la génération, l'éducation et l'élection. Cette théorie générale doit porter le nom d'*Économie politique*. L'économie politique comprend tout cela, et l'a toujours compris depuis le commencement des sociétés: c'est depuis peu d'années seulement qu'on s'est servi de son nom pour désigner uniquement la théorie spéciale de la production et de la distribution des richesses industrielles. Examen critique de l'économie politique individualiste. Description du mouvement qui constitue la politique d'un âge logique. Ce mouvement a déjà été implicitement décrit dans la théorie de la synthèse et de l'analyse.

Livre II. — *Genèse*. — Ce livre échappe entièrement à l'analyse. M. Buchez y a pris l'audacieux parti d'exposer dans une forme génésiaque et systématique les principes et les faits exposés analytiquement dans le premier livre. Il déclare que partout où il trouvera des lacunes, il les comblera par des hypothèses. Il

expose d'abord l'histoire de la formation de l'écorce du globe et des êtres vivants qui l'ont habité : c'est la géogénie. L'examen de cette partie appartient spécialement à l'Académie des sciences. Nous avons cru y remarquer des grandes témérités, un jet impétueux d'imagination, cette affirmation sur la loi newtonienne, que *la loi d'attraction n'est qu'une loi d'un ordre inférieur et subordonné,* et destinée dans l'avenir à n'être que le corollaire d'une loi plus générale, de la théorie de l'électro-magnétisme. L'auteur avoue la hardiesse de son travail, qu'il a construit sans épargner les hypothèses. Genèse, création, énumération des jours de la création. De la nature, l'écrivain passe à l'histoire, et il trace une Genèse humanitaire; c'est l'androgénie. Ce travail, qui ressort davantage de notre compétence, nous a semblé hardi, renfermant des principes et des aperçus justes, mais trop précipité, trop raccourci, trop mutilé; contenant aussi quelques erreurs et quelques injustices historiques. Nous sommes du même avis que M. Buchez, quand il estime que les grandes traditions du monde sont vraies au fond, si ce n'est dans la forme. L'esquisse historique qu'il trace des temps primitifs, quoiqu'un peu fantastique, nous paraît

cependaut refléter des idées vraies au fond. La nécessité chronologique du christianisme est vivement sentie. Mais l'antiquité grecque et romaine est tout à fait tronquée; le mouvement rationaliste de l'arianisme n'est pas apprécié avec assez de justice; le moyen-âge est indiqué trop rapidement; enfin l'auteur a fini son livre avec une précipitation ou une lassitude qui l'a laissé incomplet.

Tel est, dans son ensemble, l'ouvrage de M. Buchez. Nous nous sommes attachés à l'analyser en nous servant presque toujours des expressions mêmes de l'écrivain. Avant d'entrer dans l'examen de quelques points capitaux, et pour donner au lecteur une idée complète de la manière de l'auteur, nous citerons textuellement un ou deux passages. Le style de M. Buchez est tout ensemble ferme, simple, incorrect et diffus : quand la démonstration n'est pas imminente, ou le sentiment ardent et profond, la négligence et la diffusion règnent outre mesure; mais dès que la pensée est originale et forte, elle communique à l'expression une simplicité mâle qui se fait remarquer. Ainsi, pour donner un exemple, j'aime cet éloge de la mort : « Sans la mort, il n'y aurait » point de progrès, tout eût été immobilisé

» pour toujours; la société humaine aurait été
» une machine où l'habitude eût annulé la
» liberté. Sans la mort, point de mérite, point
» de bonté, point de sacrifice; tout eût été
» égoïsme. Sans la mort, enfin, à quoi bon des
» individus, tant de millions de moi vivants,
» et libres? Quel fait, en effet, quel raisonne-
» ment constate plus hautement l'individualité
» de chacun, que la mort [1]? » Ailleurs M. Bu-
chez décrit ainsi le spiritualisme de l'art chré-
tien : « Examinez une de ces cathédrales qu'on
» appelle si improprement gothiques; c'est
» Christ aimant et bon, qui appelle ses fidèles
» dans ses bras pour s'y fortifier de son amour,
» et joindre leurs prières aux siennes; lorsqu'il
» les a reçus dans son sein, alors il leur raconte
» sa vie, celle de ses saints apôtres, les encou-
» rageant contre le mal par le tableau de ses
» souffrances, les excitant au bien par l'espé-
» rance d'un avenir de récompense; puis, bien-
» tôt, il dit, il chante avec eux; alors ce grand
» monument tout entier, avec ses cloches re-
» tentissantes, ses martyrs peints et sculptés,
» les chants qui l'ébranlent et qui se modulent
» dans ses voûtes, ce grand monument tout

[1] Page 119.

» entier est une prière adressée à l'Éternel ;
» c'est un homme qui implore ; il semble
» Christ sur la croix et qui crie : Pardonnez-
» leur, mon père [1]. » Voilà d'admirables paroles, voilà un cri de simple et profonde éloquence.

Le premier mérite qui nous a frappés dans l'œuvre de M. Buchez, c'est, indépendamment de sa filiation et de sa descendance, le sentiment profond et juste de la situation morale où nous sommes. Nous éprouvons le besoin de croyances nouvelles par la grâce et la vertu de l'esprit humain. Toutes les insurrections nécessaires du dernier siècle sont terminées, car elles ont vaincu. Nous voulons croire à quelque chose de positif et de nouveau. Mais comment? En vertu de dispositions nouvelles de l'esprit humain. Croyance et philosophie, comme l'a fort bien senti M. Buchez, ne se repoussent pas : la foi de l'humanité persiste, mais progressivement elle a d'autres objets et d'autres conditions; c'est la science qui accomplit ces changements. La philosophie, loin de détruire, purifie la religion en l'agrandissant. Incontestablement nous sommes aujourd'hui,

[1] Pages 277, 278.

et pour longtemps encore, à l'état philosophique, et nous sommes en quête d'une philosophie nouvelle et dogmatique. « Est-il nécessaire » de déclarer, dit M. Buchez, que nous n'élevons pas nos prétentions au delà de la production d'une philosophie nouvelle? Est-il » nécessaire de dire qu'une philosophie se distingue d'une révélation, en ce que la première, dans son vol le plus élevé, n'atteint » jamais au delà de ce que le raisonnement » peut actuellement prouver, et par suite est » impropre à fonder un avenir social, tandis » que la seconde engendre dans l'humanité » une spontanéité créatrice [1] ! » Peut-être n'est-il pas exact d'écrire que la philosophie est tout à fait impropre à fonder un avenir social, puisqu'elle le prépare et le conçoit : mais sans incidenter sur le détail de l'expression, reconnaissons notre accord avec M. Buchez dans l'appréciation du temps où nous sommes, et disons que nous préparons philosophiquement une religion nouvelle.

Nous avons aussi profondément ressenti les sympathies dont se nourrit M. Buchez, et dont il alimente ses lecteurs. Il porte au plus haut

[1] Page 377.

degré l'amour de ce qui est social et humain. Il se plonge avec joie et dévouement dans le sentiment de l'universelle solidarité; il reconnaît la valeur de l'homme dans son emploi au service des autres, et c'est par la société qu'il constitue l'homme et Dieu. Aussi blâme-t-il ceux qui ont séparé la notion d'un Dieu naturel de la notion d'un Dieu social.

La noble audace avec laquelle M. Buchez pose ses idées nous a encore singulièrement convenu. Il est intrépidement dogmatique. Il ne décline la manifestation d'aucune idée qui lui est chère, quel que soit le scandale dont elle puisse offusquer l'état actuel des esprits. C'est ainsi qu'il relève le principe de l'astrologie et qu'il établit que les très-grandes révolutions de l'humanité correspondent à de petites révolutions du système planétaire, et il rapproche les fausses applications des astrologues du moyen-âge des calculs des Leibnitz et des Laplace. Il y a dans le livre de M. Buchez une poésie latente, d'obscurs et profonds pressentiments.

Toujours implicite et toujours synthétique, M. Buchez, avant d'écrire et d'affirmer, néglige, dans des occasions importantes, de parcourir, par une analyse préliminaire, l'intégralité des

idées et des faits. Il n'entre pas dans nos intentions de critiquer la théorie si incomplète de l'auteur sur l'art; mais s'il parle de la liberté moderne, il semblera la méconnaître, parce qu'il s'abandonne tout entier à de sincères préoccupations sur le dévouement et la sympathie. Alors il écrira que le dogme de la liberté, unique principe de la société moderne, exclut toute pensée de sympathie et apprend à l'homme l'égoïsme; que le mot liberté a, au moral, les mêmes conséquences que celui de concurrence en industrie, etc. Il a manqué à l'écrivain d'embrasser la nature et l'histoire de la liberté moderne; il n'en a vu que les protestations, et non pas l'essence.

Même disposition dans l'intuition d'autres faits historiques. Ainsi l'arianisme n'est pas autre chose, aux yeux de l'écrivain, qu'une damnable hérésie, et il en parle, peu s'en faut, avec le même emportement qu'un contemporain orthodoxe de Constantin. Il nous paraît injuste d'accuser l'arianisme d'hypocrisie. Loin de là; l'arianisme fut téméraire, car il fut prématuré; protestation rationaliste de l'humanité, il dut être vaincu par l'ardeur immense qui entraînait tous les esprits à la croyance d'une intervention divine; mais il devait rece-

voir du temps des réparations éclatantes. Où incline le monde depuis le xve siècle, au catholicisme ou à l'arianisme ?

Cela nous conduit à une proposition fondamentale que l'auteur n'a pas assez développée et justifiée : l'humanité n'a pas d'âge; selon lui, elle doit être considérée comme un homme sans commencement ni fin, toujours jeune, toujours actif. J'admets très-bien que l'humanité n'a pas d'âges charnels, et n'est pas soumise à la décadence physique qui abolit peu à peu l'individu; mais si l'humanité a des âges spirituels, et l'idée de progrès ordonne de le croire, il y a donc pour elle une loi du temps dont il importe de trouver la théorie. Sur ce point, il y a, dans les doctrines de M. Buchez, omission complète; il importe l'éternité dans les affaires humaines, sans résoudre le problème chronologique.

Nous reprendrons le même défaut de clarté et d'explication pour ce qui concerne le spiritualisme et le panthéisme. C'est un des points les plus vagues et les plus obscurs de l'ouvrage; le panthéisme est assimilé au matérialisme, injurié, accusé d'hypocrisie; tout cela manque de vérité. Le panthéisme n'est pas le matérialisme, car il ne peut exister qu'à la condition d'un

immense effort idéaliste; Spinosa en témoigne. D'un autre côté, le spiritualisme d'une doctrine, qui fait de l'homme une partie hiérarchique de l'univers, n'est-il pas panthéiste? Il nous paraît nécessaire que, soit en retouchant cet ouvrage, soit dans d'autres travaux, M. Buchez traite intégralement ce problème.

L'écrivain a parfaitement compris l'étroite union du physique et du moral dans la logique; il a vu que la logique, avant d'être un art, était une loi, un fait naturel, à la fois physique et moral. Cette vue est un progrès sensible sur la psychologie abstraite. Mais par une préoccupation peut-être inévitable, M. Buchez a trop subordonné les faits intellectuels aux faits physiques; nous espérons que les études ultérieures de l'anthropologie rétabliront l'équilibre et trouveront la loi.

En général et pour terminer nos critiques, M. Buchez voit beaucoup de choses, mais il les voit un peu confusément : il ne maîtrise pas assez les idées qui l'assiégent, et ne s'en montre pas assez le dominateur lumineux. Ainsi l'idée du sacrifice n'est pas nettement posée, et cependant revient souvent sous la plume de l'auteur, qui doit, sur plusieurs points impor-

tants, se procurer à lui-même l'évidence pour nous la communiquer.

Mais ce qui ressort du livre avec une récréante clarté, c'est le dévouement profond de celui qui l'a écrit, à la cause de l'humanité. L'auteur s'est consacré à l'enseignement et à la défense de quelques vérités qui lui ont semblé fondamentales; il a devant les yeux un avenir pacifique promis à l'humanité, l'association qui doit remplacer la guerre et la concurrence en affranchissant le travail de tout privilége, l'égalité naturelle des hommes qui ne reconnaît d'inégalités sociales que celles produites par le mérite, enfin une organisation politique qui reproduise les lois essentielles de l'organisation naturelle de l'homme. A de pareils efforts, à de pareilles idées nous ne saurions répondre que par un cri d'assentiment et de sympathie, et quand même des dissentiments de détail s'élèveraient entre l'auteur et nous, nous en détournerions nos regards pour les fixer uniquement sur les vastes analogies qui nous sont communes. M. Buchez a encore le précieux mérite à nos yeux d'avoir écrit un livre non-seulement substantiel et fort, mais un livre qui en demande un autre, et qui ne peut être que le commencement de travaux

ultérieurs. Nous croyons savoir qu'un des amis avec lesquels il émet en commun ses idées et ses études, M. Boulland, prépare une justification historique des principes métaphysiques contenus dans l'*Introduction*. Nous désirons que le livre de M. Boulland soit suivi lui-même d'autres travaux encore. Cet enchaînement d'études est excellent, et peut seul aujourd'hui accomplir quelque chose. Ainsi nous recommandons aux jeunes esprits la lecture attentive de l'ouvrage de M. Buchez, surtout parce qu'il demande des développements, des justifications et des amendements; il contraindra au travail ceux qui l'étudieront, il les fortifiera en leur imposant la nécessité de le comprendre et de le compléter. Toute production philosophique qui voudrait aujourd'hui s'enfermer en elle-même, et prononcer le *consummatum est* dans le cercle fatal qu'elle aurait éradié autour d'elle, serait fausse par cette prétention.

Faut-il gémir et faire mince état de nous-mêmes, parce que nous sommes éloignés d'une solution complète? Dans les dernières années de la restauration, ne crut-on pas toucher à l'âge d'or de la philosophie? Tout semblait clair; tout était expliqué; d'une part, l'école

anglaise avait résolu les difficultés de la politique; de l'autre, l'éclectisme avait délié le nœud de la métaphysique : tout paraissait lumineux et solide; tout a pâli, tout est tombé. On nous crie que l'époque où nous vivons est anarchique; peut-être: mais vaut mieux cette anarchie sincère que ces menteuses apparences nous promettant ce qu'elles n'ont pu tenir. L'époque est anarchique, parce qu'elle est immense, parce qu'elle est nouvelle, parce qu'elle est de bonne foi. Cependant à l'inspection de l'observateur il ne saurait échapper que, depuis trois ans, il s'est fait quelque chose; les questions ont été posées largement, et dans une perspective d'avenir.

L'avenir! on ne saurait trop avant y plonger son œil; même c'est en le contemplant avec assiduité, qu'on peut seulement acquérir le tact du présent, et le pressentiment du terme éloigné concourt à la conscience du terme immédiat. Le poète n'a pas seul le droit et la mission de se laisser emporter vers l'avenir par de lyriques pétulances, et il est ordonné au philosophe et au politique de projeter le plus loin possible son regard et sa pensée.

DE L'ENCYCLOPÉDIE

A 2 SOUS.

INSTRUCTION ET SOUVERAINETÉ DU PEUPLE.

De l'Encyclopédie à 2 sous.

*

Au milieu des indécisions et des faiblesses dont se compose aujourd'hui notre état politique, il se passe dans la société quelque chose qui doit nous rendre tranquilles et fermes : de plus en plus l'instruction se répand dans les rangs du peuple. Jamais la diffusion des connaissances humaines n'a été plus vaste. La science, qui, dès l'origine des sociétés, passa de la tête de quelques hommes dans l'ombre des temples et des sanctuaires, qui ne se laissait arracher de cette religieuse obscurité que par l'audace de quelques philosophes, qui resta

longtemps la propriété de l'école après avoir été celle du sacerdoce, aujourd'hui répandue par le monde, accessible, n'ayant plus de voiles, et se prêtant à toutes les formes, facile, agréable, on la voit s'insinuer dans tous les esprits, dans les plus tendres comme dans les plus rebelles;

Dono Divûm, gratissima serpit.

C'est un bienfait de la Providence, que cette popularité toujours croissante de la science après une révolution populaire: il y a là un enchaînement de causes et d'effets qu'il importe de saisir et de comprendre.

C'est avec la somme des idées accumulées pendant trois siècles que nous avons acheté et payé notre émancipation politique en 1789. Les travaux législatifs de la Constituante sont proprement la traduction politique des idées acquises jusqu'alors et suffisamment élaborées; quand on voulut les outre-passer, quand, par des élans d'enthousiasme et d'abstraction, on déborda l'état philosophique et politique de 1791, on s'égara: pourquoi? Parce que la provision des idées claires et justes étant épuisée, il fallait en attendre d'autres avant de provo-

quer de nouveaux changements, et faire, non pas de nouvelles constitutions, mais de nouvelles études. Mais les choses se passèrent autrement. Non-seulement les représentants de la démocratie improvisèrent des théories extrêmes sans préparation suffisante; mais au moment même où la vie politique et républicaine, s'élargissant toujours, rendait de plus en plus urgente l'instruction populaire, car le droit se mesure sur l'intelligence, cette instruction populaire s'arrêta tout à coup. Nous avions l'Europe sur les bras et nous dûmes la secouer violemment. En vain la Convention avait pris des mesures pour que, dans le plus court délai possible, tout Français sût lire; le champ de bataille ravissait la jeunesse, même l'enfance, aux écoles, et nos tambours purent devenir maréchaux sans avoir trouvé le temps d'apprendre la grammaire. L'empire se soucia peu de propager l'instruction; Napoléon estimait que ses grenadiers n'avaient besoin de lire que dans les yeux de leur empereur. La restauration comprimait l'essor des esprits populaires; à son avis, des sujets et des chrétiens [1] en savaient toujours assez: mais aujourd'hui, qui

[1] On comprend dans quel sens est ici le mot *chrétiens*.

mettra des obstacles et des bornes à l'intelligence du citoyen et de l'homme ?

La révolution de 1830, ayant restauré la dignité du peuple, a remis ce peuple à l'école progressive de la science humaine; depuis trois ans nous assistons à un double spectacle : les théories ont repris leurs cours, leurs expériences, et l'instruction acquise veut devenir universelle; d'une part, les théoriciens éprouvent des vérités nouvelles; de l'autre, le peuple acquiert la connaissance des vérités reconnues : deux opérations parallèles, également nécessaires, et qui se soutiennent l'une l'autre. En somme, la dernière révolution n'est qu'une position des problèmes, mais une position invincible. Oui, le peuple en triomphant et en mourant, a posé les questions; quelques-uns se sont entremis pour les embrouiller; mais qui donc oserait les déplacer ouvertement ?

Aussi l'instruction du peuple est considérée par tous comme un devoir, ou du moins comme une nécessité. Tous les partis politiques parlent au peuple et lui apprennent quelque chose. Une loi sur l'instruction primaire commence à réaliser les grandes pensées de la Convention, très-imparfaitement sans doute, mais enfin on est entraîné par le mouvement

révolutionnaire, même en s'efforçant de l'outrager, et l'on est l'imitateur de Condorcet, tout en s'en affichant le contempteur. Cependant toutes les opinions se sont constituées pédagogues du peuple : le catholicisme s'emploie à répandre ce qu'il appelle les *bons livres;* la liberté dissémine ses enseignements. Mais voici venir les spéculateurs avec leurs almanachs. Les *manuels* pleuvent de toutes parts; nous sommes inondés de livres élémentaires; c'est un chorus universel et sans fin de leçons, de méthodes et de théories; tous les esprits sont remués, jusqu'aux plus incultes; partout on lit, on discute, on raisonne; *fiat lux.*

La lumière sortira de ce chaos intelligent : il y a dans les voies de la Providence des méthodes secrètes par lesquelles le bien se trouve séparé du mal, et répand efficacement ses vertus sur la société. Assurément tout ce qu'on offre au peuple n'est pas digne de cette destination sacrée; on lui sert des choses plates, communes et parfois aigries par des irritations; mais ce mal inévitable est inférieur au bien qui s'accomplit. La diffusion des connaissances humaines dans les rangs populaires est un événement dont la bienfaisance compensera largement quelques abus et quelques

excès : il fait croire au bon sens du peuple et au bon vouloir de Dieu.

Parmi les publications qui ont pour but immédiat l'instruction de la foule, les meilleures à notre sens, sont celles qui éveillent les facultés de l'esprit sans prétendre leur imprimer sur-le-champ une direction particulière. Socrate se vantait de posséder, avec sa méthode, l'art de faire accoucher les gens; l'instruction, à quelque degré qu'on la donne, ne saurait avoir ni d'autre mission ni d'autre résultat. Or, pour frapper avec une justesse vigoureuse les esprits du peuple et de l'enfance, il n'y a rien de meilleur que ce qui est imagé, pittoresque : les images provoquent les idées; aimables interprètes de la pensée, elles prêtent des formes et des couleurs à ce qui est abstrait et rationnel; elles animent et représentent la vérité; car l'imagination n'est pas seulement une enchanteresse, mais une personne fort raisonnable. Montaigne, dans un moment d'humeur, a pu la nommer *la folle du logis;* prenez le mot pour une saillie, mais non pas pour une vérité. Sans doute, l'imagination peut devenir folle, mais cette folie même où elle s'égare suppose le bon sens dont elle aura dévié. Qui eut l'esprit plus juste que Bacon ?

Qui l'eut mieux garni de grandes images? L'imagination n'habite pas la terre pour faire schisme avec l'intelligence, mais pour lui dresser des temples. Voyez le peuple dans nos musées, devant les œuvres de nos artistes : l'image et l'imagination le conduisent à la pensée : les impressions de l'art sont pour lui comme un fil précieux qui doit le mener devant une vérité qu'il n'avait pas encore vue; et dans son ingénuité pleine de profondeur, il s'élève sans le savoir au-dessus de ces poétiques étranges qui séparent la cause du beau de celle du vrai. C'est donc chose sagement faite que d'appeler l'imagination à l'enseignement du peuple. Il y a un an parut la première livraison d'un *Magasin pittoresque* (9 février 1833). On le considéra, dès les premiers jours, comme une inutilité presque bizarre; il compte aujourd'hui soixante mille souscripteurs. Le jeune écrivain, plein d'imagination et d'âme, qui le dirige, M. Charton, n'a pas à regretter d'avoir mis pour quelque temps la délicatesse de son talent au service de l'instruction populaire.

Mais voici quelque chose de plus sérieux et de plus considérable, une *Encyclopédie pittoresque*, une *Encyclopédie à deux sous*. Je voudrais que Diderot pût la voir et la lire. Le fils

du coutelier, qu'animait l'amour du peuple, et qui écrivait pour lui, en était séparé cependant par le prix élevé de son Encyclopédie; et ce livre révolutionnaire s'adressait aux rois, aux grands seigneurs et à leurs maîtresses. De quelle joie ne serait pas inondé l'ardent ami de d'Alembert en voyant une encyclopédie à deux sous! L'homme qui a écrit ces lignes: *Hâtons-nous de rendre la philosophie populaire; si nous voulons que les philosophes marchent en avant, approchons le peuple du point où en sont les philosophes*, pousserait un cri d'allégresse en voyant la science armée des moyens d'une infaillible popularité.

Une encyclopédie est le meilleur livre pour propager l'instruction; car, parlant au peuple, il faut lui dire non pas une chose, non pas une autre, il faut lui dire tout. Dans une encyclopédie, rien d'arbitraire et d'incomplet, puisqu'il n'y a d'autre ordre que l'universalité alphabétique des choses. En parcourant les vingt premières livraisons de l'œuvre que nous annonçons, en y puisant des notions saines, simples et savantes, nous n'avons pu songer sans reconnaissance aux fruits salutaires que portera ce livre répandu parmi le peuple. Figurez-vous un jeune artisan, d'un esprit en-

core inculte, mais grand, s'ignorant lui-même dans les obscurités de son génie, naïf, ouvert à tout, intelligent sans rien savoir, cherchant à la fois la science et la conscience de lui-même, et trouvant dans des feuilles, dont l'acquisition est permise à son modique salaire, le mobile de sa pensée, le rayon générateur qui doit la féconder : il pourra devenir mathématicien et astronome comme Tycho-Brahé à la lecture des *Éphémérides* de Stadius, historien comme Thucydide pleurant à côté d'Hérodote, poète comme Milton au spectacle d'un *Mystère* célébré en Italie. Une encyclopédie est une provocation qui s'adresse au génie du peuple, qui descend dans tous les rangs, et tend un vaste réseau autour de la société, afin qu'aucun talent ne lui échappe.

Mais aussi une encyclopodie vraiment digne d'être populaire est une œuvre fort difficile à rédiger. Elle ne saurait être une compilation arrangée avec les lambeaux de l'Encyclopédie française du dernier siècle, et des encyclopédies anglaises et allemandes; un assemblage d'emprunts mal cousus. Pour enseigner un siècle, il faut en être; sa nation, il faut l'aimer. Si vous vous placez au centre du temps et du peuple, si vous avez des connaissances

nombreuses et positives, l'esprit philosophique, une raison indépendante, un cœur ardent, un sens élevé, qui vous éloigne à la fois des choses vulgaires et des propositions paradoxales, un style lumineux et ferme qui puisse éclairer et nourrir tous les esprits, une probité sévère qui s'arme d'un foudroyant mépris contre toutes les allures des spéculateurs et des intrigants, vous pouvez aspirer à l'honneur d'être les rédacteurs d'une encyclopédie populaire. MM. Leroux et Reynaud n'ont fait que se rendre justice avec une noble fierté, en jetant les fondements d'une semblable entreprise, en l'entamant avec vigueur, en appelant à une œuvre immense et commune les savants et les jeunes écrivains, en portant eux-mêmes le poids le plus lourd de cette grande affaire, en imprimant à l'ordonnance de tous les matériaux une unité morale qui n'en mutile jamais ni l'intégrité ni la vérité.

Depuis deux ans ces deux écrivains philosophes ont publié, dans la *Revue encyclopédique*, une série de travaux féconds en notables résultats. Il est impossible de sentir et d'exprimer plus vivement l'originalité philosophique de notre siècle, et de mieux établir la loi progressive et continue qui préside à l'éducation

du genre humain. Ces deux écrivains, liés entre eux par une intime amitié, mettent en commun des facultés puissantes, mais diverses, et sont animés du même sentiment, de l'amour de la science et du peuple. Il y aura dix ans dans quelques mois que M. Leroux a fondé *le Globe*. Il a assisté à tous les mouvements de la politique, de la science et de l'art qui se sont accomplis depuis cette époque; il a causé avec tous les hommes d'État, tous les savants et tous les artistes qui occupent la scène; il a été le témoin et quelquefois le confident de toutes les ardeurs et de toutes les ambitions; que de chutes et d'élévations n'a-t-il pas vues! Le spectacle a varié, le spectateur est resté le même, toujours simple, toujours désintéressé, toujours fier, toujours oublieux de lui-même. Je me trompe néanmoins; quelque chose a changé dans M. Leroux, son esprit, qui s'est singulièrement discipliné et réglé. Ce philosophe, qui est de la famille de Spinosa et de Diderot, n'avait rien à gagner pour les idées en étendue, mais en économie; non pas en puissance, mais en méthode. Il fut un temps où l'émission de sa pensée s'accomplissait par une force latente et désordonnée, où la lumière s'interrompait tout à coup pour faire place à des

ténèbres que venaient bientôt couper d'autres éclairs ; mais enfin la pensée de l'auteur, toujours profonde, n'évitait pas toujours d'être indigeste et diffuse. Aujourd'hui la lumière est également répandue sur toutes les parties du style et des idées ; et la transparence des formes n'est pas inférieure à l'immensité du fond. Le beau fragment philosophique, intitulé : *De la loi de continuité qui unit le* XVIIIe *siècle au* XVIIe, n'a pas moins de lucidité que de grandeur. A côté de cet esprit panthéiste, dont l'étendue est, pour ainsi parler, la forme particulière, figure, par un contraste plein de convenance, le talent aussi fort, mais plus svelte et plus dégagé, de M. Reynaud. Cet écrivain plein d'éclat a quelque chose de mâle et de plébéien dans son style et la conception de ses idées ; il unit à des connaissances spéciales et exactes une imagination nerveuse dont les effets sont pleins de vigueur et de simplicité ; parfois, au milieu de ses pages où il s'échauffe sur les intérêts du peuple et du genre humain, on dirait Spartacus ayant rompu ses fers. Rien de plus éloquemment patriotique que l'espèce d'*oraison funèbre* que lui inspira récemment la mort de Merlin de Thionville ; il n'est pas rare d'y trouver des lignes aussi belles que celles-ci : « La

» politique de Dieu dépasse toutes les nôtres :
» les hommes, sous sa main, ne sont que des
» tranchants qu'il prend ou dépose suivant
» chaque détail de son œuvre éternelle ; mais
» ils se doivent à eux-mêmes, et ils doivent à
» Dieu d'attendre patiemment qu'il les appelle
» et de ne point fausser leur nature pour s'im-
» miscer en des choses où ils n'ont pas qualité. »
L'association de MM. Leroux et Reynaud, si efficace et si heureuse dans la *Revue encyclopédique*, ne nous semble pas promettre de moins bons résultats dans leur nouvelle entreprise.

Les dix-huit premières livraisons de l'*Encyclopédie à deux sous* renferment d'excellents fragments qui doivent nous inspirer de hautes et justes espérances pour ce qui concerne l'ensemble du monument à élever : elles sont occupées par la première partie des mots si nombreux que commence la lettre A. Le philosophe *Abeilard* est bien posé; le mot *Abstraction* est expliqué clairement ; la description de l'*Abyssinie* est pleine d'intérêt; le tableau de l'*Afrique* est tracé avec les nouvelles connaissances de la géographie. *Adonis* témoigne d'une intelligence saine de la mythologie ; *Adrien* est apprécié d'une manière originale ; *Adultère* se

termine par des considérations éloquentes sur un avenir possible dans la législation ; *Age* est un des meilleurs morceaux ; les idées les plus nouvelles de la science géologique et de la science historique s'y trouvent résumées avec une force supérieure.

On ne peut lire la nouvelle Encyclopédie sans être frappé du talent probe et plein d'élévation qui en dirige l'esprit ; rien de futile ; pas de promesses ambitieuses ; les planches et les représentations pittoresques sont employées avec un sage discernement qui ne prodigue pas au début et hors de saison les ressources attrayantes de l'imagination. Les auteurs semblent tout à fait maîtres de leurs idées et de leurs matériaux ; leur marche est calme, parce qu'elle sera persévérante. « L'esprit de notre Encyclopédie, ont-ils dit en commençant, sera, nous l'espérons bien, de notre temps et de notre pays. On ne nous accusera sans doute pas d'indiquer par là des tendances exagérées et excessives ; il semble que jamais notre nation n'ait senti plus qu'aujourd'hui le besoin de se recueillir et de juger sainement sa position, avant de se décider à rien faire de nouveau ; et cette opinion est trop bien la nôtre, pour ne pas nous donner à l'avance notre garantie con-

tre tous les reproches d'imprudence ou de légèreté. Cette publication sera donc une revue élémentaire et concise de la nature et de l'histoire, telles qu'elles doivent toutes deux nous apparaître du point de vue que nous occupons au milieu du XIXe siècle et de la France. Nous ne négligerons ni les changements introduits dans le ciel par les vues nouvelles de l'astronomie, ni les récits de la géologie sur les temps primitifs de notre globe, ni la connaissance de ces anciens êtres dont il ne nous reste plus que la dépouille, ni la descriptien de ceux qui appartiennent à notre époque, ni les théories modernes sur le genre humain, ni surtout les lumières maintenant répandues, grâce à l'étude des langues orientales, sur cette histoire si variée et si peu connue des nations d'Asie. Nous n'oublierons pas que Rome et la Grèce sont, dans la succession des âges et des idées, nos plus proches voisins, mais nous tâcherons de les tenir à leur juste valeur, et d'éviter la redite des anciennes leçons. Voilà, en aussi peu de mots que possible, ce que nous voulons; cela nous paraît d'accord avec ce désir de connaître, si universellement senti dans toutes les classes, et nous nous mettons en marche, soumis en même temps à la pensée du public et à

la nôtre. » Que dire de plus sage ? un langage aussi simple et aussi ferme ne saurait être tenu que par des hommes qui trouveront dans leurs convictions la puissance de l'exécution et de la persévérance. Ils ont su communiquer à d'autres cette foi qui fortifie et attire les hommes : tous les jours des savants célèbres viennent leur offrir leur concours ; des jeunes gens d'un talent plein d'avenir affluent ardemment ; les travailleurs se multiplient ; les rangs s'organisent ; il se forme un bataillon sacré pour l'instruction du peuple.

Mais faudrait-il craindre que cette vaste diffusion des connaissances altérât la grandeur de la science, de l'art, de l'érudition ? que l'étendue fît obstacle à la profondeur, et que les flots toujours grossissans de la foule instruite diminuassent l'élite des grands hommes ? il n'y a pas de danger, car les progrès de l'humanité n'ont jamais compromis que la médiocrité. Il est vrai que les conditions de la grandeur individuelle deviennent plus dures et plus sévères ; mais cette grandeur augmentera au lieu de décroître, puisque, pour être, les grands hommes auront besoin de grandir encore.

Croire à la dégénérescence du génie, c'est dégrader l'esprit même qui n'en est qu'une

diminution; abdiquer volontairement quelques-unes des parties de la grandeur humaine, c'est à la fois faire les honneurs de l'humanité et les siens : c'est trop de la moitié.

Mais la grandeur humaine varie, mais en variant elle augmente; sans doute il est quelques-unes de ses faces qui peuvent pâlir dans un siècle pour reprendre dans un autre plus de couleur et de vie; mais le temps ne fait que mûrir et fortifier les racines même du genre humain; il ne les corrompt pas; il remplace par des récoltes nouvelles les fruits dont l'espèce peut manquer ou s'amoindrir passagèrement.

Quand l'artiste et le savant instruisent le peuple, ils augmentent et exhaussent le public, dont ils relèvent; ils rendent aussi plus nombreux et plus puissants les mobiles de leur génie. Quel poète, quel orateur, quel historien, quel statuaire, vraiment visité par l'enthousiasme, ne voudra pas appeler à la contemplation de son œuvre la plus grande majorité possible du genre humain, et ne voudra pas multiplier les échos sonores qui lui renvoient la gloire, les acclamations et les avertissements? Tournez-vous vers le peuple, artistes de notre âge, comme les orateurs d'Athènes

se tournaient vers la mer ; parlez à tous ; inspirez-vous de l'infini ; dédaignez les choses éphémères ; ne regardez même pas les idoles dorées ; n'ayez d'autre maître que Dieu, et d'autre roi que le peuple.

Si le peuple est souverain, il faut l'instruire ; mais comment est-il souverain ? La souveraineté du peuple est éternelle ; son application est successive.

La souveraineté du peuple est éternelle. Dès l'origine des sociétés, il a été vrai que la souveraineté appartenait aux sociétés mêmes ; la souveraineté du peuple n'est autre chose que la supériorité de ce qui est général sur ce qui est particulier, du dévouement sur l'égoïsme, du droit universel sur le droit individuel ; la souveraineté du peuple est la traduction humaine de l'omnipotence de Dieu ; elle est la plus grande idée qui puisse avoir cours sur la terre ; elle est contemporaine de la vérité et du commencement des âges ; elle ne s'évanouira que dans le sein de Dieu, rappelant à lui les mondes ; elle est si peu, dans son essence, le triomphe brut de la force matérielle, qu'elle est le dogme le plus idéal auquel puisse s'élever l'esprit.

L'application de la souveraineté du peuple

est successive ; parce que l'éternité de la vérité ne se développe sur la terre que par la chronologie. Le prêtre a dit qu'il était peuple, et il ne mentait pas. Le roi, plus populaire que le noble, vint dire qu'il affranchissait le peuple, et il l'affranchit en effet. L'affranchissement donne la liberté ; la liberté mène à la science, et la science au pouvoir.

Instruire le peuple, c'est faciliter et élargir l'application de sa souveraineté ; comprendre cette souveraineté, c'est élever l'esprit humain à sa plus sainte vocation.

Quand on croit, en la comprenant, à la souveraineté du peuple, les choses les plus grandes et les plus dissemblables en apparence se revêtent de clarté. Inspectez-vous les religions, étudiez-vous les langues différentes du Verbe de Dieu, vous les trouvez toutes sacrées, inégalement dans la forme, identiquement au fond. Alors l'homme aime toutes les religions et n'en reconnaît qu'une ; la vaste symbolique de l'humanité lui réjouit l'âme et l'imagination ; sa pensée devient un temple où sont convoquées toutes les images qui ont été faites de Dieu : et derrière ces représentations brille comme une lampe éternelle l'idée, l'inépuisable idée d'où s'échappent d'âge en âge des étincelles que les

hommes appellent des flambeaux. Alors on sent que dans les révélations historiques rien ne saurait être définitivement vrai : on les apprécie d'autant mieux qu'on distingue la convenance de leur avénement et la possibilité de leur fin; on est juste, on a un tendre respect pour celle des religions dont on se trouve le contemporain; on l'étudie dans ses beautés comme dans ses faiblesses; avec un cœur bien placé on n'outrage jamais une religion, pas plus qu'on insulte une femme : que si on croyait voir le présent échapper à cette religion et l'avenir se fermer pour elle, on serait plus enclin que jamais à exagérer les mérites de son passé par une pieuse reconnaissance, et jamais de plus unanimes hommages n'auraient honorés son berceau, ses martyrs et son nom. Mais aussi le désir immortel qui invite l'homme à l'espérance d'un avenir meilleur redoublerait ses aiguillons: croire à la souveraineté du peuple, c'est croire au développement infini du génie humain, aux formes inépuisables d'une verve créatrice. Nous ne sommes pas seulement sur la terre pour écrire des oraisons funèbres; les souvenirs du passé ne nourrissent pas l'âme suffisamment. Quand le christianisme fit une vertu de l'espérance, il crut au pro-

grès, moins la volonté humaine; croire vraiment au progrès, c'est outre-passer l'espérance chrétienne, ou si on le préfère, c'est lui donner l'appui de la volonté. L'homme du XIXe siècle peut poser la question comme le fondateur du christianisme; *non solvere legem, sed adimplere :* il ne saurait être anti-chrétien, mais il a le droit de travailler à devenir plus que chrétien.

Croyez-vous à la souveraineté du peuple et portez-vous cette foi dans l'étude de la philosophie et de l'histoire? Alors la philosophie n'est plus pour vous un divertissement de l'école, une série d'abstractions inanimées, une manière de distraire les esprits en les abusant; on ne sépare plus les vérités métaphysiques des conséquences sociales; on aurait honte de la faiblesse ou de la perfidie d'une schisme semblable. La philosophie devient, pour celui qui croit à la souveraineté du genre humain, la modératrice naturelle des sociétés, la source éternelle où se baptisent et se régénèrent les religions, la somme, la formule et l'application de toutes les sciences. La philosophie n'est plus seulement une méthode, mais une conquête; non-seulement une étude, mais une pratique; non-seulement une spéculation, mais

un gouvernement. On est homme enfin; on n'affuble pas ses épaules du manteau de sophiste, et on apporte au peuple des idées fortes comme des armes destinées à ne pas ployer. L'étude de l'histoire n'a pas moins besoin que la philosophie de la croyance à la souveraineté des sociétés qu'on n'enferme plus dans un cercle fatal, quand on les sent progressives et maîtresses d'elles-mêmes. Vico fut novateur il y a cent ans, en rassemblant toute l'histoire pour la faire aboutir aux vérités formulées par le catholicisme, en enfermant l'humanité dans des cercles qui se multipliaient comme les replis du serpent mystérieux. Mais aujourd'hui le serpent s'est déroulé, et il trace aux yeux des nations une ligne droite. Si donc il y a dans les destinées humaines une direction fatale, comment en être l'historien sans croire à la loi qui les pousse ? Mais faut-il se contenter d'une foi tiède, vague, plus vaporeuse que claire, plus intermittente que continue ? Faut-il repasser sur les traces de la *scienza nuova* qui aujourd'hui n'est plus nouvelle ? Faut-il entrecouper le récit des choses humaines par des gémissements ? Non, mille fois non. C'est dégrader l'histoire que de la faire pleurer, de l'ensevelir dans les catacombes ou dans les cloîtres

du moyen-âge, et de se faire l'écho de vieilles douleurs. Vous lamenterez-vous plus éloquemment que Jérémie ? Éclaterez-vous par de mystiques indignations, plus véhémentes que celles de saint Bernard ? Prenez les sentiments de votre siècle et non pas ceux du XIIe. Sans doute il y a au fond des choses humaines de la tristesse et du mysticisme. Mais ces deux mystères de l'humanité se trouvent à une bien autre profondeur que celle où croient les saisir de superficielles mélancolies. Il y a des hommes qui pleurent quand il voient des ruines, ne soupçonnant pas que ces ruines sont la seule consolation du genre humain : mais pour pleurer plus justement, pleurons sur la difficulté de bâtir, ou plutôt n'amollisons pas par des larmes la trempe de notre volonté, et encourageons le genre humain par des espérances pleines de raison et de gravité.

Quand on croit à la souveraineté du peuple, et qu'on a reçu du ciel la vocation d'artiste; quand, par les vers, la palette ou le ciseau, on a mission d'enchanter les hommes et de leur donner des pressentiments de l'éternelle beauté, on puise dans l'amour du peuple cette moralité instinctive et profonde qui a toujours servi de fondement sacré aux chefs-d'œuvre

reconnus et adorés par le genre humain. Le vrai poète ne peut pas plus renier le peuple, qu'il ne saurait renier Dieu : le grand écrivain, qu'il se serve du mètre ou de la prose, appartient au peuple, il rougirait d'écrire pour une caste et de descendre à une littérature aristocratique; son génie est à lui, son âme à tous; il frappe à son coin les idées du genre humain, métal précieux qu'il importe de faire circuler entre toutes les mains. On ne saurait contempler les débris mutilés de la sculpture antique, sans que ces marbres divins ne vous offrent une grande leçon : par ses vestiges on reconnaît comment les anciens comprenaient l'art; ils s'en servaient pour prêter aux croyances sociales la forme la plus harmonieuse et la plus belle ; la société tout entière passait, pour ainsi dire, dans l'âme de leurs statues, et la pensée devenait claire à tous par des miracles de proportion et de grandeur, de convenance et de beauté. L'idéal et le populaire sont plus voisins qu'on ne pense. L'imagination du peuple offre toujours à ce qui est vraiment sublime une avide et intelligente passivité : elle s'ouvre plus facilement aux grandes splendeurs, qu'à ce qui est médiocre, restreint et terne.

Enfin, si vous croyez à la souveraineté du peuple, et si, poussé dans la vie publique, vous concourez soit au pouvoir législatif, soit au pouvoir exécutif, la foi qui vous anime agrandira vos actions et vos pensées. La politique, cette science et cette application des propriétés de la sociabilité humaine, perce à jour les hommes dans leurs grandeurs et leurs faiblesses : les petites âmes y sont démasquées sur-le-champ, et leurs pauvretés s'y trouvent dénoncées par d'effrayantes lumières. Il faut aimer et comprendre le peuple pour valoir quelque chose dans la gestion des affaires communes : les hommes qui croient à la souveraineté sociale ne se cantonneront pas dans des préoccupations mesquines, ne se réfugieront pas dans les calculs et les négations de l'égoïsme, dans les appréhensions et les déshonneurs de la peur. Mener les choses dans un intérêt particulier, dans l'intérêt bourgeois, par exemple, c'est avoir l'air de se défendre, ce n'est pas gouverner; au lieu d'unir les hommes et de résoudre les problèmes, c'est multipler les difficultés et les dissensions, c'est, pour ainsi dire, organiser la guerre civile. Aux affaires il faut être peuple et non pas bourgeois. Eh! le peuple, c'est tout le

monde; c'est le bourgeois, l'ouvrier, l'artiste, le soldat, le marchand et le savant; c'est une collection d'hommes dont les différences et les inégalités se rallieront toujours à une idée générale, à une passion généreuse; c'est une réunion de parties toujours destinées et toujours dociles à l'unité. Mais si, au lieu de comprendre le peuple, vous vous sauvez dans je ne sais quelle neutralité, qui n'est pas le centre véritable de la véritable unité, vous vous trouvez séparé tant des souvenirs et des derniers prestiges du passé que des forces et des espérances de l'avenir: alors tout vous est dangereux et suspect; le plus petit incident devient péril, le plus faible mouvement terreur; alors on déclare la plus légère réforme aussi coupable que la plus considérable, parce qu'elle peut y conduire; on veut, avec une obstination colère, fermer la vie politique à la pauvreté, au talent, à la vertu; et de petits bras s'emploient à placer le dieu Terme entre le privilége et la privation. Devant l'Europe on n'aura pas plus de grandeur; non-seulement on découragera les peuples; on n'osera même pas regarder en face les rois; la nation de Louis XIV, de la République et de Napoléon, ne sera plus estimée suffisamment; et il sera

douloureux de passer la frontière pour aller entendre sur la patrie les propos des étrangers. Est-ce donc vivre ? Est-ce là diriger une société ? Non, c'est se consenter d'y faire la patrouille, c'est réduire la santé à ne pas mourir aujourd'hui. Si l'amour du peuple inspirait ceux qui gouvernent, si le culte de la souveraineté sociale leur était une religion, ils trouveraient dans cette foi des ressources infaillibles. Mon Dieu ! ce qui est grand et vrai n'est pas si difficile, et toujours on s'est donné plus de peine pour tromper l'humanité que pour la servir.

La souveraineté du peuple est donc un dogme, une religion, une philosophie, une poétique, une politique; elle est le seul système vrai, parce qu'elle est le seul complet. Elle embrasse tout ; nous nous agitons dans son sein ; elle a commencé avec le monde ; le temps, à travers les siècles, n'a pas une minute qui n'ait coulé pour elle; elle avance toujours ; sur son passage elle se nourrit de tout ; les hommes essuient leur front et fatiguent leurs bras en son honneur ; tantôt elle est patiente, tantôt fougueuse, jamais immobile ; elle est la civilisation même élevée à la moralité, elle est l'image de Dieu sur la terre.

Instruisons donc le peuple, puisqu'il est sou-

verain de droit ; car le peuple le mieux et le plus instruit deviendra vraiment le peuple-roi. A Rome il y avait un rhéteur, au rapport de Tite-Live et de Quintilien [1], qui recommandait toujours à ses élèves d'obscurcir les choses : *Obscurcissez, obscurcissez*, leur criait-il, et le plus grand éloge qu'il pouvait leur adresser était celui-ci : *C'est parfait, je n'y ai rien compris moi-même.* Il faut donner le conseil contraire ; éclaircissez, éclaircissez les choses. Ceux qui diminueront l'empire des ténèbres accéléreront le règne de la liberté.

Au surplus, comment ne pas placer dans la propagation de l'instruction populaire d'immenses espérances ? Les têtes humaines ne sont pas plus infidèles que la terre à rendre avec usure ce qu'on y a semé, et l'astre de la France a peut-être encore des ardeurs qui mûrissent vite les idées. Cinq ans d'instruction populaire, répandue avec ferveur, doivent multiplier largement dans la société les chances de génie et de talent ; ces premiers résultats, s'enchaînant à d'autres, augmenteront les germes et les virtualités ; la science s'accroît par la distribution : voilà la traduction démocratique du miracle

[1] Quintilien, livre VIII.

des pains et des poissons. On nous criait, il y a quelque temps : *Prenez garde, voici les Barbares.* Ah! prenez garde à votre tour, peut-être ces Barbares seront plus intelligents que vous; peut-être trouverez-vous dans leurs rangs des talents qui étoufferont les vôtres; peut-être les habiletés de votre rhétorique éprouveront-elles un jour la supériorité de la conviction et du génie. Si notre première révolution n'a pu triompher de l'Europe qu'en amenant sur les champs de bataille le peuple pieds nus et sans pain, et si des villageois sont devenus de grands capitaines, pourquoi donc la science répandue dans les rangs populaires, n'aurait-elle pas les mêmes effets que la contagion de l'héroïsme, et n'amènerait-elle pas aussi des troupes fraîches sur le théâtre de l'action et de la pensée?

L'esprit humain ne se met jamais en jachère, et il offre à l'intelligence éternelle d'inépuisables couches à féconder.

Il y a aussi dans l'esprit de notre nation je ne sais quelle promptitude et quelle vitesse à prendre les choses, les saisir, les tourner, les pénétrer, les retourner, les parcourir dans leur étendue, les mettre à nu, les mener à leur conséquence directe, les peser à leur juste valeur; nous comprenons vite, nous concluons

vite. Aussi je ne doute pas que la diffusion de l'instruction populaire ne produise en France des effets plus prompts, et des effets différents que dans d'autres pays : en Allemagne l'instruction populaire, répandue plus profondément qu'en France, s'est empreinte de ce que le génie national a d'intime, de sentimental et de mystique ; en France, cette instruction populaire, quand elle sera propagée comme elle doit l'être, se teindra également des couleurs de notre génie. Or, les deux plus saillantes facultés, et les deux plus grands besoins du peuple français, sont l'imagination et la logique ; aussi, quand vous aurez suffisamment instruit ce peuple, il vous donnera surtout des poètes, des orateurs et des philosophes.

Oui, l'imagination et la logique se montrent toujours dans notre nation avides de s'accroître et de s'exercer : néanmoins il s'est trouvé des hommes qui nous ont catéchisés pour nous engager à nous modérer sur ce point. L'imagination, nous ont-ils dit, est chose dangereuse, et dans notre siècle, elle doit faire place à la sagesse. En 89, on avait de l'imagination, on en avait encore en 96, à l'armée d'Italie ; mais aujourd'hui ce serait suranné. D'ailleurs nous-mêmes nous n'en avons pas,

imitez-nous. Nous ne concevons rien à vos transports, à vos regrets, à vos désirs; de vous ou de nous, quelqu'un a tort; et comme ce ne peut être nous, soumettez-vous à la raison, à la souveraineté de la raison. La France, forcée de se passer d'imagination, voulut au moins, puisqu'on lui parlait de la raison, se retourner vers la logique; mais aussitôt nos gens accoururent pour lui signaler d'autres périls. — La logique! mais c'est une peste; la logique est la ruine des empires; jamais les États ne sont tombés que par la logique; si vous raisonnez, vous nous perdez. — Mais que faut-il donc faire? reprend la France ébahie. — N'ayez pas d'imagination, n'ayez pas de logique, et vivez bien. — Nos grands hommes d'État ne pourraient-ils pas au plus tôt se pourvoir d'une majorité parlementaire assez sage pour supprimer législativement l'imagination et la logique? Pour nous, qui n'avons rien de commun avec cette inconcevable méconnaissance du génie de la France et de notre siècle, considérons comme un grand événement et une grande espérance les progrès de l'instruction populaire, et puis encore ayons des conjonctures présentes la plus claire conscience. La fortune ne maltraite pas si fort les doctri-

nes du progrès social, puisqu'elle leur donne du temps pour se former, se coordonner et se recueillir, puisqu'elle veut enrichir la liberté des résultats de l'étude et de la réflexion; en vérité nous pourrions dire : *Deus nobis hæc otia fecit.* Réfléchissons : les révolutions victorieuses n'ont-elles pas une soudaineté fatale qui ne vous est révélée qu'au moment de les accomplir ? N'a-t-on pas trop appris que Dieu ne permet pas aux actions humaines de copier heureusement un dénoûment sublime qui a déjà réussi ? La cause démocratique n'a plus besoin de martyrs : hélas! elle n'en compte que trop; elle a besoin de triomphes; qu'elle continue tous les jours à grossir ses représentants dans tous les rangs, à s'enorgueillir des plus vigoureux talents parmi les hommes jeunes, à croire à la puissance et à la vertu des idées. Parce qu'il y a des gens qui se sont servis des idées, comme le héros du beau drame d'*Angèle* se sert des femmes, pour monter aux honneurs, et qui les brisent et les déshonorent quand ils sont arrivés au but de leurs convoitises, faut-il imputer aux idées une faiblesse et un déshonneur irrémédiables ? Faisons notre devoir, unissons-nous par un vaste prosélytisme d'idées et de sentiments; exerçons notre

volonté, appliquons-la à de bonnes et grandes choses par une persévérance qui en aiguise toujours l'efficacité. Dans les affaires humaines, il y a deux parts, celle de la volonté, celle de la destinée. La destinée n'est autre chose que la volonté de Dieu qui s'ajoute à la nôtre, le travail des hommes est de faire que Dieu doive attacher à leurs actions le succès comme récompense.

TACITE.

ÉTUDES DE L'ANTIQUITÉ.

Tacite.

*

Si dans un petit Etat de la Grèce, un homme se proposait d'écrire l'histoire de sa patrie, l'entreprise, quoique laborieuse, avait des limites qui la définissaient clairement et promettaient une exécution simple, sans épuiser trop de temps et trop de forces. La cité de l'écrivain possédant une place reconnue et distincte dans l'économie de la confédération hellénique, il n'avait à s'inquiéter que de conter l'histoire publique de cette cité, les événements heureux ou funestes, déposés dans la mémoire des vieillards, les guerres et les factions : il était faci-

lement artiste. Au contraitre, le plus petit des États modernes a une histoire infinie que s'est compliquée tant par les rapports domestiques que par les rapports généraux avec l'humanité même, et l'historien, au milieu de ce concours d'éléments divers, devient et reste difficilement artiste.

En relisant Tacite, à l'occasion de l'excellent et nouveau travail de M. Burnouf, dont nous allons parler tout à l'heure avec quelques détails, nous avons été frappé combien cet homme vient se placer avec une admirable force entre l'histoire antique et l'histoire moderne, participe de toutes deux, posant sa statue et ses œuvres entres deux mondes, et semblant vouloir donner le temps aux modernes, aux Italiens et aux Gaulois, à Machiavel et à Montesquieu, d'arriver.

Tacite et Plutarque furent contemporains et consommèrent avec génie l'antiquité. L'un s'empara de l'histoire, l'autre de la biographie; Cornélius a sur l'homme de la Béotie la supériorité du genre et du style, non que nous voulions assigner au citoyen de Chéronée un désavantage injuste : Plutarque compense l'infériorité que nous avons révélée par l'étendue des connaissances et des secours qu'il prête à

l'histoire de la philosophie et des religions ; il la compense encore par l'influence indélébile et bonne qu'il exerce sur le genre humain. Les *Biographies* de Plutarque sont peut-être le livre qui a le mieux mérité de l'humanité ; elles sont le bréviaire des enfants qui doivent être un jour des grands hommes, aiguillon éternel, archives de la gloire, médailler toujours pur et toujours resplendissant de ces grandes effigies où l'humanité se plaît à reconnaître son image.

Quand nous songeons à Tacite, il est un préjugé qui semble venir toujours se placer entre nous et l'historien pour nous en obscurcir l'intelligence. Confusément nous voyons dans Tacite, dont la vie est peu connue, un homme sombre, malheureux, aigri, sorte de Némésis vengeresse, s'attachant aux traces de Tibère et de Néron, redresseur fatal des torts faits à la vertu, souffrant et écrivant pour elle. Une lecture nouvelle de Tacite nous a convaincu que cette représentation traditionnelle que nous nous transmettons les uns les autres est mensongère ; et que si Tacite avait une divinité à laquelle il sacrifiait et qui le poussait, cette divinité n'était pas la vertu, mais l'art.

D'abord Tacite ne fut pas malheureux ; depuis longtemps son exil est relégué parmi les

mensonges historiques. Après avoir suivi, comme il est permis de croire, l'enseignement de Quintilien, les leçons de la philosophie stoïque, et peut-être embrassé pour un an ou deux le service militaire, Cornélius se fit avocat quelque temps avant Pline le jeune. Le vigintivirat le conduisit à la questure. Questeur et chevalier, il épousa la fille d'Agricola : Titus accrut ses honneurs; la préture lui échut sous Domitien. Une assez longue absence de Rome, dont mal à propos on a fait un exil, sépare la préture de l'historien de son consulat; c'est dans cet intervalle qu'on peut placer ses voyages dans la Grande-Bretagne et en Germanie. Après son consulat, il soutint avec une éloquence grave l'accusation intentée par les Africains contre un de leurs proconsuls ; il survécut quelque temps à Pline son ami, et mourut assez tard dans la force et l'énergie, de son génie, Il y a peu d'aventures dans cette vie; elles se passèrent toutes dans la tête et l'imagination de Tacite; jamais écrivain, dans des jours plus tranquilles, n'a été mu par des pensées plus grandes et plus véhémentes.

Il était une île peu connue des Romains et dont à toute heure ils recommençaient la conquête sanglante et précaire. Agricola, beau-

père de l'historien, avait fait ses premières armes en Bretagne, et, depuis nommé consul, en avait reçu le gouvernement. Non-seulement il administra bien sa conquête, mais il l'agrandit. Tacite, et ce fut son début dans le métier d'écrivain, conçut d'un coup le parti qu'il pouvait tirer de ce nom de famille mêlé aux destinées d'un peuple inconnu, et il enferma une histoire dans les proportions d'une biographie. Agricola était un héros convenable pour cette œuvre nouvelle qui jusqu'alors n'avait pas d'analogue dans la littérature de l'antiquité : il était passablement grand ; on disait sa vertu certaine, mais son génie semblait problématique. *Bonum virum facile crederes, magnum libenter;* excellent sujet d'une composition où devait figurer un bien autre héros, un peuple, les Bretons. Non, jamais l'art d'un écrivain n'a mieux triomphé. Tacite commence par de douloureux regrets sur la servitude romaine; puis il suit Agricola en Bretagne, raconte ses premiers gestes, enfin amène les Bretons sur la scène ; ils sont le véritable personnage. Leurs mœurs, leur origine, leur culte, la nature de leur climat, les productions de leur île, les premières entreprises de Jules César, les différentes expéditions et vi-

cissitudes des généraux romains jusqu'à la venue d'Agricola, les campagnes de ce dernier, l'histoire de la ligue des peuples de Calédonie, Galgacus, les mœurs des Barbares et des Romains opposées entre elles par un contraste aussi vif que le choc de leurs armées, forme le centre du morceau. Agricola revient à Rome, essuie les outrageantes froideurs de Domitien et meurt. Fut-il empoisonné ? Tacite ensevelit son beau-père avec une éloquence funèbre qui resta sans pareille jusqu'à Bossuet; il montre dans le lointain les calamités de Rome qu'Agricola n'a pas vues, et termine son récit par un immense pressentiment que l'âme des hommes est immortelle. Maintenant, demandez aux Anglais ce qu'ils pensent de la vie d'Agricola; eh ! c'est à leurs yeux la première page de leur histoire; ils ont été installés par cette biographie dans la notabilité historique; et dans les fastes de cette île, Tacite a mis sa plume à côté de l'épée de César.

Quelques publicistes ont reproché à Tacite son imagination; c'est à peu près lui avoir reproché d'être Tacite. Où Cornélius aurait-il trouvé le mobile qui l'excitait à la peinture des choses les plus nouvelles, sinon dans cette imagination rationnelle qui est le premier carac-

tère de son génie ? Oui, Tacite a écrit avec son imagination ; il a été frappé de l'opposition si vive des Romains et des Germains, de la corruption d'un empire qui s'en va, et de la naïveté d'une société qui veut naître. L'opposition était vraie autant que belle; elle existait en réalité ; il ne l'a pas créée, mais il l'a vue; il n'en a pas été le créateur fantastique, mais l'historien profond et l'observateur immortel. Cette fois plus de biographie, les Germains figureront seuls. Tacite commence simplement à la manière des anciens, qui jamais, dans leurs exordes, n'ont embouché la trompette. Quand il a déclaré son projet, les caractères généraux de la Germanie se pressent sous sa plume; il les peint avec cette continuité énergique, cette force rapide qui ne l'abandonne jamais ; tout s'enchaîne, faits, considérations, tableaux. Enfin la physionomie générale du peuple une fois tracée, l'historien prend, les unes après les autres, les populations enfermées entre le Danube et le Rhin, et il trouve encore le moyen d'être spécial et nouveau, alors même qu'il semblait avoir épuisé la matière. Quand il n'a plus rien à dire, il se tait : *Quod ego, ut incompertum, in medium relinquam;* je laisserai dans leur

incertitude les faits mal éclaircis. Tacite n'a pas composé le *De moribus Germanorum* avec le pédantisme d'un dissertateur; il traçait ses tableaux avec les forces mâles et libres que lui prêtait un heureux mélange d'imagination, d'âme et de raison; c'est plus qu'un écrivain, c'est un de nous, c'est un homme. Il n'y a pas à se défier de lui; il écrit trop bien pour ne pas dire la vérité, et c'est trop vivant pour n'être pas réel. Les peintures que Tacite a faites des Germains sont magnifiquement vraies: plus on pénètre dans le sens intime de la vie germanique, plus on estime sincères les représentations que nous en a laissées ce Romain. Par quelle puissance de divination juste un Italien a-t-il donc commencé l'histoire de la patrie des *Niebelungen* ?

Ainsi voilà Tacite ouvrant les annales de l'Angleterre et de l'Allemague, et placé comme le dernier des anciens à la porte de l'histoire moderne. Après la Vie d'Agricola et les Mœurs des Germains, l'écrivain dut avoir l'entière conscience de ses forces, et, reportant ses regards sur Rome, se trouver la vigueur de la peindre pour l'offrir à elle-même. Tacite a presque toujours écrit sur des faits et des hommes dont il était le contemporain. Ainsi firent

généralement les historiens de l'antiquité, Xénophon, Salluste, Thucydide. Le gendre d'Agricola se mit à raconter l'histoire romaine depuis la mort de Néron jusqu'à celle de Domitien. C'est un espace de vingt-huit ans; nous n'avons de cet ouvrage, *les Histoires*, que les quatre premiers livres et le commencement du cinquième, et encore ces précieux restes n'embrassent qu'un an et quelques mois, tant le récit de l'historien était explicite et savant! Il faut nous contenter de la peinture des luttes de Vitellius et d'Othon, de l'avénement de Domitien, de quelques expéditions sur le Rhin, et de l'épisode presque homérique du siége de Jérusalem.

Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tout tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur.

Cependant, après ses *Histoires*, Tacite entama quelque chose de plus grand encore; il entreprit le récit des choses romaines durant un espace de cinquante ans, entre la mort d'Auguste et celle de Néron. Tibère occupe les six premiers livres. Le temps nous a envié la conju-

ration et la mort de Séjan. Caligula nous manque, nous trouvons au onzième livre Claude et Messaline. Le récit continue sans interruption jusqu'à la mort de Thraséas qui se fit ouvrir les veines deux ans avant que Néron, aidé par son secrétaire Epaphrodite, se mît à grand'peine un poignard dans la gorge. Ainsi Tacite rejoignait à la fin de ses *Annales* le commencement de ses *Histoires*. Les *Annales* nous semblent le chef-d'œuvre de Tacite, et dans les *Annales*, les trois premiers livres sont à coup sûr ce que l'historien a composé de plus harmonieux et de plus beau. L'ouverture du règne de Tibère précédée de la mort d'Auguste, les premiers troubles militaires dans la Pannonie et sur le Rhin, l'offre de l'empire faite à Germanicus, l'opiniâtre résolution de Tibère de ne pas quitter Rome, les combats de Germanicus et d'Hermann, le prince romain arraché à ses triomphes germaniques, l'Orient qui, suivant Tibère, avait besoin de la sagesse de Germanicus, *Orientem, nisi Germanici sapientia, componi*, remis entre les mains du jeune stoïque, les piéges de Pison, le voyage en Égypte de l'émule d'Alexandre, sa mort, la douleur et le retour d'Agrippine, la dissimulation de Tibère qui publie un édit pour consoler les citoyens,

car, disait-il, *principes mortales, rempublicam æternam esse;* le procès de Pison, l'abus fait par les délateurs de la loi Julia-Poppea, une excursion admirable sur l'antiquité du droit et des mœurs des Romains, les accusations de lèse-majesté se multipliant, des adulations folles à soulever le dégoût de Tibère, la première faveur de Séjan, et pour clore le tableau, les images de Brutus et de Cassius resplendissant par leur absence aux funérailles de Junie, sœur de Brutus, femme de Cassius, et nièce de Caton; voilà comme une tragédie complète sur la première partie du règne de Tibère. En général, Tacite, dans ses récits, développe une habileté dramatique de l'ordre le plus élevé; il est dramatique comme doit l'être l'historien; sans altérer les faits, sans dénaturer les hommes, il leur demande tout ce qu'ils enferment de poésie réelle, et il les laisse dans leur vérité, tout en les agrandissant dans leurs vices et leurs vertus. De plus, Cornélius avait quelque chose de tragique dans l'imagination et dans le cœur; n'y a-t-il pas chez lui des traits et des scènes qui rappellent l'indomptable énergie de Shakspeare?

Quel est l'auteur du Dialogue sur les orateurs, est-ce Quintilien ou Tacite? Des preuves

matérielles ne permettent guère d'ôter ce dialogue à Tacite. Tous les manuscrits portent le nom de l'historien, et un grammairien du moyen-âge, Pomponius Sabinus, cite comme de Tacite une expression remarquable qui ne se trouve que dans cet ouvrage, *Calamistros Mœcenatis*. Des alliances de mots, des formes de style qui appartiennent particulièrement au peintre de Tibère, ont été également relevées. Nous dirons en outre que la portée infinie de ce dialogue ne laisse pas douter qu'il ne soit la propriété de Tacite. C'est une satire des mœurs, du goût et de l'éducation du siècle; il s'agit beaucoup moins de détails du style oratoire, que du fond des choses; sous un prétexte littéraire, ce morceau est une peinture de la société : et puis des traits qui révèlent Tacite : *Magna eloquentia, sicut flamma, materia alitur, et motibus excitatur et urendo clarescit... Bono sæculi sui quisque, citra obtrectationem alterius, utatur*. Le talent de Cornélius se pliait à tout avec une souplesse extrême. Tous les artifices de la composition littéraire lui étaient familiers. Ainsi il trouve le moyen d'exprimer son humeur sur l'impuissance de la liberté antique, dont il est le triste spectateur, en mettant dans la bouche de Ma-

ternus une amère satire de la démocratie athénienne. Il se sert d'un des interlocuteurs, Aper, qui s'est fait l'avocat du siècle, pour critiquer vivement Cicéron et son style : c'était répondre à ses détracteurs, qui lui reprochaient de n'avoir pas la phrase cicéronienne, et d'écrire suivant les suggestions de son propre génie.

« Les premiers discours de Cicéron, dit Aper, ne sont pas exempts des défauts de l'antiquité : il est lent dans ses exordes, diffus dans ses récits, sans fin dans ses digressions ; il tarde à s'émouvoir, s'échauffe rarement, termine peu de phrases par un trait heureux et lumineux. Rien à détacher de son ouvrage, rien à retenir ; c'est un édifice d'une architecture grossière, dont les parois solides et durables n'ont pas assez de brillant et de poli. Or l'orateur est pour moi comme un père de famille riche et honorable ; il ne suffit pas que son toit le mette à couvert de la pluie et des vents ; j'y veux quelque chose pour la décoration et les regards. C'est peu qu'il soit fourni des meubles indispensables aux usages de la vie ; je veux qu'il y ait, parmi son mobilier, de l'or et des pierreries que l'on puisse prendre dans la main et regarder plus d'une fois ; je veux qu'il recule

des yeux certaines pièces surannées et flétries; qu'il ne paraisse pas chez lui un mot infecté de la rouille du temps, pas une phrase d'une construction lâche et traînante comme celles des vieilles annales; qu'il évite toute basse et insipide bouffonnerie; qu'il varie la composition de ses périodes, et qu'il ne les termine pas toutes par une seule et uniforme cadence [1] » Cette véhémente censure de Cicéron n'était-elle pas pour Tacite d'ingénieuses représailles? Le Dialogue sur les orateurs montre combien l'ami de Pline le jeune était riche en formes, en développements oratoires; il n'y a pas à s'en étonner : tout grand historien tient nécessairement quelque chose de l'orateur.

Juste-Lipse, dans sa Vie de Tacite, dit : *Nominantur et ejus facetiarum libri à Fulgentio.* Si donc nous en croyons le grammairien Fulgentius Planciadès, et rien n'empêche de lui prêter créance, Tacite avait écrit des facéties. Cela ne doit pas plus nous surprendre que le Dialogue sur les orateurs : tout grand historien tient nécessairement quelque chose du poète comique.

[1] Dialogue sur les Orateurs, chap. 22, traduction de M. Burnouf.

Jamais homme ne s'est donné plus librement le spectacle des choses humaines : il se sentait venu au monde pour les voir et les écrire. Rien ne lui en interceptait l'intuition nette et vaste : il se gardait libre au milieu de toutes les opinions et de tous les événements. Il approuvait beaucoup de maximes chez les Stoïciens, mais il ne s'asservit jamais au rigorisme absolu de cette secte ; il croyait à une fatalité continue, menant le monde, mais il accordait à l'humaine liberté un jeu suffisant ; philosophe, il se plaisait parfois à raconter les superstitious populaires ; il n'aimait ni les Juifs ni ceux des Juifs qui s'appelaient chrétiens, mais il n'avait pas le fanatisme de la ferveur païenne. Un instinct secret, qui l'attirait vers la Grande-Bretagne et la Germanie, lui dénonçait la ruine prochaine de la société qu'il peignait ; il accepta sans abattement son siècle et sa place ; il jouit de l'amitié de Pline, de l'estime des bons, de l'admiration publique, d'une vie longue et de son génie.

L'art fut le dieu de Tacite. Satisfaire ses vastes facultés par leur application, trouver des idées et des saillies à toutes les faces de son esprit, des sujets où il pût à la fois se montrer éloquent, comique, poète, savant, tragique, changer le style romain, n'écrire ni comme

Cicéron, ni même comme Sénèque qui mourait pendant son enfance, innover dans l'histoire telle que la connaissait l'antiquité, pénétrer pour la première fois dans l'intimité du cœur et de la vie, revêtir un fonds immense de formes aussi pures que celles de Salluste et de Thucydide, voilà sa passion et sa vie. Tacite est questeur, préteur et consul par accident, mais il ne se propose sérieusement que d'être écrivain immortel; il s'efface devant le genre humain; aussi avec quel goût il parle de lui-même, quand à grand hasard il en parle! Quelle sobriété admirable dans sa personnalité! comme il se perd noblement dans la foule des hommes et des choses qu'il pousse et qu'il accumule dans son récit! Cet homme est aussi convenable que sublime.

Entre les mains de Tacite, l'art fut utile au monde, comme entre les mains d'Homère, comme en celles de Dante; mais cependant ni Dante, ni Homère, ni Tacite n'eurent le dessein prémédité d'être positivement utiles au genre humain. Mais c'est une loi divine que l'art, se développant dans une large droiture, s'élève fatalement à une haute moralité.

Aujourd'hui, il peut y avoir de la volonté

dans la moralité de l'artiste; au moyen-âge, dans l'antiquité, il n'y avait que de l'instinct.

C'est la glorieuse récompense des grands artistes d'être de siècle en siècle appréciés différemment: dans leur immortelle durée, ils éprouvent des vicissitudes; ils demeurent un problème à l'humanité; on les débat; leur place change dans l'esprit des hommes, tantôt plus haut, tantôt plus bas, dans une catégorie, puis dans une autre; mais leurs noms éternels peuvent attendre patiemment la réparation d'injustices passagères; ils vivent, voilà l'essentiel.

Si donc, d'intervalle en intervalle, il se fait un nouveau contrôle des monuments et des gloires historiques, nous devons un gré infini aux savants qui, comme M. Burnouf, nous fournissent les moyens de rendre ce nouvel examen plus complet et plus facile: M. Burnouf a parfaitement senti ce renouvellement séculaire qui se fait pour les modernes des œuvres de l'antiquité, et dans l'avertissement qui précède la traduction des *Histoires*, il s'exprime ainsi: « Une traduction, pour être lue, doit être de son siècle. Et je ne plaide pas ici la cause du néologisme: la nouveauté des mots ne fait pas celle du style,

et la langue française possède depuis longtemps des expressions pour toutes les idées. Mais il est un progrès universel auquel ce genre d'ouvrages doit participer comme le reste. Les mêmes choses sont envisagées, d'un siècle à l'autre, d'un manière différente; on découvre chaque jour, dans les objets déjà et souvent observés, des rapports inaperçus, et pour appliquer à un objet particulier cette remarque générale, on entend mieux les anciens depuis que les grandes scènes de l'histoire se sont en quelque sorte renouvelées sous nos yeux. Cette lumière qui naît des événements et du jeu des passions, nous montre dans leurs écrits ce qu'auparavant on n'y distinguait pas assez. Si donc il est vrai de dire que ce serait manquer à la vérité historique et faire un perpétuel anachronisme que de ne regarder l'antiquité qu'à travers les intérêts contemporains et la politique du jour, il est vrai aussi que le traducteur est entraîné par le mouvement public de son temps, qu'il en reçoit l'impression, et que son travail en réfléchit une image plus ou moins fidèle. » On ne saurait rien dire de plus simple et de plus juste. C'est donc dans cette excellente idée de donner au XIXe siècle

un Tacite qui lui convint, que M. Burnouf a travaillé.

Le savant professeur au Collége de France apportait à cette tâche d'éminentes aptitudes, une connaissance approfondie de l'antiquité, tant grecque que Romaine, une compétence de premier ordre dans les lettres latines, la conscience intime des ressources et des originalités de la langue française, un talent remarquable pour écrire, une raison droite, une intelligence ferme. Avec de tels avantages M. Burnouf pouvait certainement songer à écrire pour son compte un livre original qui nous aurait instruits; il a mieux aimé consacrer ses forces à la traduction d'un des monuments les plus durables de l'antiquité. Nous devons l'en remercier hautement, il faut louer cette abnégation courageuse et active qui s'emploie si laborieusement à être utile; puisse M. Burnouf trouver sa récompense dans ces lignes de d'Alembert: « En accordant aux écrivains créateurs le premier rang qu'ils méritent, il semble qu'un excellent traducteur doit être placé immédiatement après au-dessus des écrivains qui ont aussi bien écrit qu'on peut le faire sans génie [1]. » On ne

[1] D'Alembert, Observations sur l'art de traduire.

saurait traduire convenablement Tacite sans être soi-même un bon écrivain ; et encore une fois nous ne pouvons payer de trop de reconnaissance les hommes éminents qui, comme M. Burnouf, prêtent à l'étude de l'antiquité l'appui désintéressé de leur talent, et forment ainsi un noble contraste avec ces spéculateurs de traduction et de philologie, faisant de l'érudition classique métier et marchandise, fléaux de la vraie science, espèce pullulant en tous pays, aussi bien en Allemagne qu'en France, et que vient de marquer d'une énergique réprobation M. Otfried Müller dans la préface de sa nouvelle édition de Varron.

La traduction de M. Burnouf nous paraît convenir parfaitement aux dispositions de notre siècle. Elle est à la fois libre et fidèle, mâle et correcte; elle reproduit sincèrement l'auteur ancien par une réalité à la fois antique et moderne. Nous ne citerons rien; une citation unique serait tout ensemble insuffisante et inutile : que ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas encore la traduction nouvelle, s'en procurent le plaisir et l'instruction : nous les renvoyons surtout aux premiers livres des *Annales ;* peut-être dans les *Histoires,* M. Burnouf ne s'est-il pas assez permis toutes

les hardiesses légitimes qui naissaient naturellement sous sa plume; peut-être les a-t-il effacées. Quoi qu'il en soit, nous l'engageons à les rétablir dans une nouvelle édition, et à remettre certains endroits des *Histoires* à l'unisson des vigoureuses couleurs qui se font voir dans la traduction des *Annales*.

Les notes qui accompagnent la version nouvelle témoigneraient seules de la science classique du traducteur. On a dit que lorsqu'un Allemand faisait un livre, il y mettait sa bibliothèque; il y a malheureusement parmi nous beaucoup d'écrivains qui seraient embarrasés pour se rendre coupables d'une semblable diffusion. M. Burnouf n'a pas mis dans ses notes toute l'érudition qu'il possède, mais il a choisi avec un goût infini parmi les richesses qu'il tient à sa disposition. Il résume avec la conscience la plus probe tout ce que contiennent d'essentiel les travaux de ses devanciers tant philologues que traducteurs, et il y ajoute ses propres recherches fécondes en rapprochements ingénieux et nouveaux.

Le traducteur de Tacite connaît à fond la structure, les propriétés de notre langue, et tout le parti qu'en ont su tirer nos grands et

bons écrivains : il connaît les rapports intimes entre l'idiome latin et le nôtre, l'espèce d'empire exercé par le génie de l'antique Italie sur notre littérature : nous eussions désiré que, dans son introduction, à laquelle nous n'avons d'autre reproche à faire que sa brièveté, il eût suivi depuis l'origine jusqu'à nos jours, depuis Balzac, qu'il a beaucoup lu, jusqu'à M. de Châteaubriand, l'influence qu'ont reçue de la plume et de la manière de Tacite nos grands écrivains. Nul n'avait plus d'autorité que M. Burnouf pour écrire ce travail à la fois littéraire et historique, où devraient comparaître tour à tour Montaigne, Balzac, ce précurseur de Bossuet, l'évêque de Meaux se faisant une langue avec autant de puissance que Tacite lui-même, l'auteur de *Britannicus*, l'auteur d'*Othon*, Montesquieu, d'Alembert, Rousseau, Camille Desmoulins, Joseph Chénier, M. de Châteaubriand.

Une des choses qui nous paraissent avoir le mieux préparé M. Burnouf à traduire Tacite, c'est le commerce qu'il a longtemps entretenu avec Salluste dont il nous a donné une fort bonne édition. Salluste précédant Tacite d'un siècle nous est une preuve nouvelle de l'espèce d'harmonie préétablie qui

préside à la succession des hommes de génie. Salluste est tout à fait un historien antique ; mais cet émule de Thucydide a déjà quelque chose de plus intime que son modèle : ses statues sont aussi pures que celles du fils d'Olorus, mais leur vue inspire peut-être des réflexions plus profondes. Cependant ce n'est pas encore la profondeur moderne de Tacite. Au surplus, il est fort naturel que dans l'esprit des Romains Salluste ait toujours passé pour le premier de leurs historiens ; le vers de Martial est bien connu :

Crispus romana primus in historia.

Mais peut-être n'a-t-on pas assez remarqué celui qui le précède, et qui montre que Martial n'exprimait pas son opinion particulière, mais le sentiment général de Rome et des connaisseurs :

Hic erit, ut perhibent doctorum corda virorum.

Rien dans les lettres latines ne saurait égaler Salluste pour la pureté du dessin et l'harmonieuse simplicité des formes ; ses physionomies demeurent gravées dans l'imagination

aussitôt qu'aperçues; son récit vous emporte et vous subjugue par un mouvement victorieux que Quintilien a si bien appelé : *Immortalem illam Sallustii velocitatem.* Ces dons admirables servaient d'interprète à une intelligence politique qui n'hésita pas entre César et Pompée, qui se mit au service de la cause démocratique, qui prodiguait à l'égoïsme impuissant de l'aristocratie les plus sanglants mépris. Les deux lettres à César *de republica ordinanda* témoignent que l'historien était un homme d'État. Salluste ne vécut que cinquante-deux ans; il mourut quatre ans avant la bataille d'Actium, allant rejoindre à propos Marius et César.

Thucydide, Salluste, Tacite, sont les trois dieux de l'histoire politique; mais je ne saurais parler de Thucydide en courant; je m'abstiens d'une telle profanation, et je veux seulement, puisque l'occasion s'en rencontre, engager à de nouvelles études sur l'antiquité ceux qui font de la pensée une occupation. D'abord êtes-vous las des jours misérables qui pèsent sur nous, avez-vous satiété de cet égoïsme qui étale ses petitesses triomphantes, et se proclame la dernière vertu du genre humain? L'étude de l'antiquité vous offre un refuge,

des spectacles qui vous consoleront un peu, et vous aideront à mettre de côté un peu d'espoir et de force pour les destinées moins infimes et les dédommagements que nous doit la Providence. Mais c'est peu de ces adoucissements apportés aux douleurs de l'âme par la contemplation de l'antique : notre intelligence a besoin de l'intuition claire de tout ce qui fut dès l'origine des temps. Il ne s'agit pas ici de voir les anciens par les yeux de Rollin, de Crevier, de Le Batteux, mais de les voir nous-mêmes. Nous procédons de l'antiquité, aussi bien que du moyen-âge, aussi bien que des temps modernes les plus immédiats; omettre un des termes de la solidarité humaine, c'est manquer à la fois la connaissance tant de chacun des termes que de l'ensemble.

Il y a quelques années, on se proposait en France la connaissance exclusive du moyen-âge; on formait une espèce de cercle fatal autour de l'objet qu'on voulait étudier; on s'y enfermait comme dans une chapelle bien close; au milieu de cette préoccupation, peu s'en fallut qu'on n'oubliât et les temps qui avaient précédé et les temps qui suivaient le moyen-âge, la nature et l'humanité. Or, cette disposition non-seulement nuisait à une compréhen-

sion générale des choses, mais même elle n'était pas favorable à l'intelligence unique de cette époque dont on se montrait si entêté. Ce ne sont pas les tournois chevaleresques, les tourelles, les reliques et les coquilles de pèlerin qui constituent le moyen-âge; il est tout entier dans le progrès moral dont l'entente suppose la connaissance de l'époque précédente, c'est-à-dire de l'antiquité. Il est encore dans ces indices si frappants d'œuvre incomplète et inachevée qui appellent les progrès ultérieurs de la sociabilité moderne. Plus on a vu de choses contraires, mieux on les sent, mieux on les pénètre : ainsi la vue antérieure du Panthéon d'Agrippa redouble les émotions que vous éprouvez au sein du cloître de Cantorbéry.

L'humanité ne se laisse pas enfermer dans les compartiments où voudraient la tenir les regrets, les préoccupations et les désirs qui n'ont pas leur racine dans la généralité même de l'esprit humain. Autant nous consentons aux sincères doléances, aux nobles tristesses que font naître dans quelques âmes les catastrophes accumulées des institutions qui ont perdu leur puissance sur le monde, autant nous réprouvons avec véhémence ces obstina-

tions étroites qui s'acharnent à lier la fortune de ce qui doit toujours vivre avec ce qui ne peut plus renaître. Que dire, par exemple, de ces tentatives d'éterniser la religion et l'unité sociale dans la papauté romaine, au moment où cette papauté romaine est convaincue d'avoir maudit l'intelligence et la liberté [1], au moment où elle outrage dans ses *Encycliques* le seul grand homme que possède aujourd'hui l'Église [2], et qui devrait siéger au trône de saint Pierre, si le catholicisme, comme autrefois, couronnait le génie ? Que dire de ces tentatives, si ce n'est qu'elles n'auront d'autre effet que de rendre plus éclatant ce qu'il y a d'irréparable dans les ruines humaines?

Les destinées de l'humanité ont deux grands interprètes, l'épopée et l'histoire, qui racontent différemment les vicissitudes de l'homme et du monde.

[1] On peut s'enquérir à fond des rapports actuels de la papauté romaine avec les peuples, dans *Rome souterraine*, que vient de publier M. Charles Didier. Espérons que ce roman, où brille un amour si noble et si poétique de la philosophie et de la liberté, sera suivi d'un tableau historique de l'Italie moderne que l'auteur connaît si bien.

[2] M. de La Mennais.

L'épopée a le droit de se créer un monde idéal. Le poète qui tient à sa disposition la connaissance de la nature, de l'humanité, et le pressentiment du ciel, demande à ces éléments une création qui lui appartienne. Il a besoin d'une nature plus merveilleuse et plus pure que celle dont il est le spectateur mélancolique; l'humanité telle qu'il la voit ne lui suffit pas, il l'exhausse; il la met en commerce avec ce ciel vers lequel il s'élève à force d'amour indomptable et curieux. Alors, dans les chants du poète, la nature est plus belle, l'humanité plus grande, le ciel descend sur la terre. Des aventures inouïes mettent en mouvement et en saillie toutes les puissances doublées et réunies. A ce spectacle nous sommes émerveillés, nous croyons assister à un splendide miracle; nous sommes ravis, ravis hors de la terre, et cependant c'est nous qui sommes en scène, et nous nous regardons nous-mêmes. L'épopée est à la fois le bouclier d'Achille, et le miroir où se reconnut Renaud. C'est l'image du ciel, de la terre, et de l'homme tracée, pour réveiller l'homme, pour l'élever à de plus nobles actions, à de plus glorieux destins. La racine de l'épopée est l'histoire, mais son développement n'est pas

proprement historique ; on n'est pas poète épique en altérant l'histoire, en l'exagérant, mais en sachant créer à côté d'elle un autre monde. Ce monde doit se composer d'analogies harmonieuses et idéales avec ce que l'homme connaît, mais le résultat doit être différent de la réalité ; c'est comme un royaume à part entre le ciel et la terre. Un jeune et grand artiste a récemment conçu toute la portée de cette imagination créatrice du poète épique. L'*Ahasvérus* d'Edgar Quinet est un véritable fragment d'épopée. Le poète vous prend et vous plonge au sein d'un monde idéal. Ahasvérus, c'est l'identité du Juif errant, de Jésus-Christ et de l'humanité, c'est encore la disparition de l'humanité dans l'éternité. Tant que l'humanité subsiste comme telle, elle agit et marche, c'est Ahasvérus ; elle souffre et pardonne, c'est Jésus-Christ : cependant, à travers cette marche et ces douleurs, une immense nature se déroule comme un serpent éternel et semble rugir comme un lion puissant ; puis l'histoire verse ses hordes, ses peuples sur ce théâtre d'une gigantesque nature ; enfin, à la suite de Babylone et de ses sœurs, d'Athènes et de Rome, d'Attila, des Germains et des modernes nations, après la consommation

réitérée de siècles nouveaux qui semblaient inépuisables, tout ce qui est revêtu d'une vie personnelle s'éteint; Christus expire aussi bien qu'Ahasvérus; le Père éternel lui-même voit s'évanouir sa paternité individuelle; l'éternité ne veut rien auprès d'elle, pas même le néant, et l'éternelle substance sur les ruines de toutes les formes et de tous les phénomènes reprend son cours aussi fatalement que la mer qui se referme sur les débris d'hommes et de vaisseaux qu'elle vient d'engloutir. A ceux qu'épouvantera cette inexorable catastrophe, nous leur prétenterons Rachel pour les consoler; Rachel, plus douce et plus intelligente que Marguerite; Rachel, ange précipité d'en haut, qui, auprès d'Ahasvérus, ne se souvient plus des cieux. Rendons grâces au poète pour avoir été si grandement épique, et pour avoir ramené l'art avec tant d'autorité au service et à l'interprétation des destinées humaines.

L'histoire n'a pas d'autre empire que le monde réel, mais elle l'a tout entier : l'historien est maître de toute la nature humaine, qui se manifeste à lui active et positive, et lui livre par ses actions le secret de ses propriétés. L'imagination de l'historien ne crée pas un monde idéal, mais comprend et exprime le

monde réel. *Divines muses*, s'écriait Montesquieu, *je sens que vous m'inspirez, non pas ce qu'on chante à Tempé sur les chalumeaux, ce qu'on répète à Délos sur la lyre; vous voulez que je parle à la raison.....* Il y a pour l'historien une imagination rationnelle qui seule lui fait voir et peindre les choses; ce sont comme les yeux de l'intelligence qui ne s'élèvent pas vers le ciel avec de mystiques douleurs, mais qui dirigent sur la nature des choses leurs regards scrutateurs, et illuminent la réalité de leurs vifs et inépuisables éclairs. Ainsi doué, l'historien embrassera tout : par l'étendue et la valeur de sa pensée, il est l'égal du monde auquel il doit conter sa propre histoire; seul, il parle de tous à tous. Nous lisons au pied des images du Sauveur du genre humain, *pro omnibus mortuus est*. C'est à cette imitation que l'homme doit s'élever, soit qu'il pense ou qu'il agisse, *pro omnibus*. L'histoire est comme un livre public, où celui qui tient la plume n'a pas le droit d'intercaler ce qui lui est purement intime et personnel, ni ses abattements mélancoliques, ni ses joies passagères, ni ses partialités haineuses ou amicales. Qui sommes-nous pour couper par des monologues le récit des destinées humaines ? Le roman est destiné

aux opinions individuelles; mais l'histoire est chose commune et sacrée. Les anciens avaient tout à fait le sentiment de cette généralité grave de l'histoire. Ils ne se mêlaient pas à leurs propres récits; et sans se préoccuper d'eux-mêmes, ils se contentaient de servir d'interprètes à l'humanité. Certes la pensée moderne est plus compliquée. Toutefois cette profondeur ne saurait nous dispenser de la simplicité. Au contraire, plus la science et la réalité humaine semblent s'agrandir, plus il importe d'apporter dans ce champ qui recule ses limites, une vue plus nette et plus juste. Les confusions arbitraires sont aussi funestes que les distinctions frivoles. On ne croira pas sans doute que nous voulions refuser à l'historien une personnalité; cette personnalité doit être si grande et si mâle qu'elle se trouve à l'aise en s'identifiant avec l'humanité, qu'elle ne fléchisse jamais et qu'elle assiste au cours des choses avec une intelligence et une espérance éternelles. Je veux à l'historien des entrailles, mais qui ne s'ouvrent pas à de petites angoisses; il ne saurait y avoir place dans son cœur que pour cette grande charité qui s'applique au genre humain; un sens droit, bon, commun et élevé, doit le préserver constamment des

exagérations convulsives; il pourra souffrir, mais il paraîtra calme, et chargé du soin de parler de tous à tous, il gardera toujours une dignité ferme et simple.

BENTHAM.

DÉONTOLOGIE.

Bentham [1].

*

Lorsque dans Westminster-Hall vous assistez à la manifestation et à la publicité de la justice anglaise, là vous comprenez tout à fait Bentham. Les mœurs originaires se continuant par des transformations peu sensibles, mais perpétuelles, les hasards devenant des habitudes, les traditions s'emparant chaque jour de l'autorité, les coutumes, révérées

[1] *Déontologie ou science de la morale,* ouvrage posthume de Jérémie Bentham, revu, mis en ordre et publié par John Bowring, traduit sur le manuscrit par Benjamin Laroche.

comme la vérité et puissantes comme la loi, constituent un établissement légal qui semble dominer l'Angleterre avec le même orgueil que la tour de Londres domine la Tamise. Une fois entré dans les détours de cette justice, vous ne pouvez plus en sortir : avocat ou plaideur, juge ou membre du souverain, cette égalité vous enveloppe et vous mène. En vain Bacon, dans son ouvrage : *Proposal for amending the laws of England*, veut tenter un nouveau digeste du droit commun et de la loi statutaire ; en vain un de ses successeurs, Henri Brougham, a-t-il signalé les réformes les plus nécessaires (*Present state of the law, the speech in the house of commons, on thursday, february*, 7, 1828) ; en vain en a-t-il lui-même ébauché quelques-unes ; ces corrections partielles n'ont pas de prise sur un corps si vieux et si dur.

Mais un homme a pensé que, pour attaquer cette formidable place d'abus et de préjugés, il ne fallait pas y entrer, mais s'en tenir dehors ; il a pensé encore que, pour combattre cet assemblage de choses irréfléchies qui presque toujours confondaient l'antiquité avec la raison, il n'y avait qu'une arme puissante, la pensée, mais la pensée dans toute sa force et

son audace, infinie dans son étendue, inexorable dans son analyse, subtile, immense, transparente, punissant l'erreur en lui jetant sur la face la lumière et la clarté, seule, se suffisant à elle-même dans les ressources de son abstraction, congédiant les secours de l'histoire, et marchant à la conquête de la vérité avec le cri de Médée : *Moi, dis-je, et c'est assez.*

De l'autre côté du détroit, pour vivre puissant et vraiment honoré, il faut être aux affaires. Le parlement, les communes ou la chambre des lords, les luttes de l'opposition et du ministère, voilà le seul mode d'existence dont un galant homme puisse s'accommoder en Angleterre. On étudie à Oxford ou à Cambridge, suivant les relations de sa maison; on mêle à une éducation forte et classique le maniement des chevaux et des armes, la connaissance des lois et de l'histoire du pays; on fait un tour sur le continent, on revient prendre une carrière et une femme, on choisit entre les whigs et les torys, on s'enrôle, on se donne, on est poussé aux affaires et aux honneurs : des deux côtés, le pacte est fidèlement gardé ; ni l'aristocratie, ni le peuple ne manquent à leurs représentants. Alors l'homme politique peut se déve-

lopper avec ampleur et persévérance; il est regardé, il est soutenu, il est discuté, il peut puiser une force toujours nouvelle aussi bien dans les attaques et les calomnies de ses adversaires, que dans les approbations et les applaudissements de ses amis. Si les affaires et le pouvoir lui conviennent mieux que la défense de la liberté, il sera Pitt; si l'amour de l'humanité, de la démocratie et de l'émancipation populaire vient le disputer à l'aristocratie de son éducation, de ses goûts et de ses souvenirs, il sera Fox. Luttes de la parole, duel de l'éloquence et du génie, vous suffisez à remplir une vie. C'est un bon et noble emploi de ses facultés que de les user dans les communs intérêts, dans les travaux du cabinet, dans les associations publiques, dans les clubs, dans l'ardeur des discussions et des nuits. On ne vieillit pas, c'est vrai, mais on a vécu avec une intense et puissante énergie; on a grandement influé sur les affaires, on a traversé les plaisirs, on a mené une vie large, utile, complète, illustre.

C'est bien : mais cette existence politique et légale n'accorde ses jouissances et ses priviléges qu'en retour d'une adhésion entière à ses préjugés et à ses maximes; pour s'y promener puissant, il faut en être le sujet et l'es-

clave; et le despotisme des mœurs étouffe l'indépendance des idées. La pensée est condamnée à se taire devant la pratique de la religion et de la légalité; elle est toujours dans les universités sous le coup des disgrâces de Locke à Oxford; elle se fait dissimulée, hypocrite; elle n'est pas libre; elle est parlementaire et constitutionnelle. Le joug pèse sur toutes les têtes et ne sera secoué que par ces énergiques natures qui prévalent ou qui meurent; or, l'Angleterre, depuis cinquante ans, a vu deux illustres révoltés s'élever contre sa constitution et ses lois: un poète et un philosophe, Byron et Bentham.

Où va Childe-Harold ? que cherche-t-il sur les mers, dans l'Orient et dans la Grèce? si ce n'est une place plus indépendante que son siége de pair à Westminster, pour y juger son pays. Londres ne doit pas s'applaudir d'avoir fermé ses coteries et ses salons au jeune lord; cette ville a banni plus que Coriolan et plus qu'Alcibiade; l'exilé ne demandera pas sa vengeance à quelque peuple barbare, il la demandera aux idées, plus encore à la poésie, et au rebours du prodige attribué à ce poète de l'antiquité, dont les chants harmonieux soulevaient les pierres pour former des mu-

railles, les accents de Byron feront tomber pièce à pièce, de ruine en ruine, les mœurs, les préjugés et les lois de la vieille Angleterre; le noble lord est plus révolutionnaire que l'ardent prolétaire de Birmingham.

Les premières impressions que reçut Bentham au barreau l'en éloignèrent irrévocablement. Tant de routine, tant d'usages allant à l'encontre de la raison, tant de démentis infligés au bon sens et à la vérité, les habitudes de l'audience, le costume des avocats, leurs perruques, les détours et les subtilités de la pratique, les lenteurs de la forme, apportant de perpétuels ajournements à l'éclaircissement du fond, tout cela provoqua chez Bentham une insurmontable aversion. Ces antipathies étaient venues choquer, pour s'en emparer, un esprit grand, et lui devinrent d'irrécusables indices de son aptitude et de sa vocation. Bentham sentit qu'il avait en lui-même la puissance de critiquer ces lois qui blessaient sa raison. Il se reconnut observateur profond, analyste subtil; il se trouva l'œil assez sûr, l'esprit assez fin, la logique assez aiguë pour entreprendre l'examen et l'attaque de ces préjugés et de ces usages légaux qui l'avaient rebuté. Il se mit à démonter les établissements

qu'il avait sous les yeux ; il décrivit et censura les détails les plus déliés avec la même exactitude que les réalités les plus grossières ; son analyse fut infinie, et miscroscopique aussi bien qu'étendue.

Dans ce travail il fut autant servi par les facultés qui lui manquaient, que par celles qu'il possédait éminemment. La poésie et l'imagination ne le gênaient pas; chez lui, pas d'idéal, pas de ces pressentiments profonds et sonores des choses invisibles. L'histoire ne lui convient pas davantage; elle n'est pour lui que la série des méprises et des malentendus de l'humanité; et le genre humain ne lui semble avoir vécu jusqu'à lui que pour se tromper toujours. Ainsi disposé, débarrassé des sublimes inquiétudes et des révélations de la poésie, aveugle aux grandeurs imparfaites, mutilées, mais vivantes de l'histoire, il est armé d'un seul principe, d'un *criterium* unique dont il se servira pour tout contrôler. Avec quelle infatigable exactitude il fait la revue des idées humaines ! Avec quelle fidélité à son principe il les approuve ou les rejette ! Ni sa vue ne se trouble, ni son cœur ne s'intimide. Il a donné son âme et sa vie à la poursuite de la vérité, telle qu'il la comprend : il est calme,

persévérant, inébranlable; il travaille, observe les hommes et les choses sans interruption; il écrit tous les jours, et immensément : il est toujours prêt à écrire, parce qu'il ne sait pas écrire; le style lui est aussi étranger que la poésie et l'histoire; et si jamais il rencontrait l'éloquence, il croirait tomber dans l'erreur. Il entasse analyse sur analyse, réformes sur réformes; il accumule manuscrits, plans, innovations; il embrasse tout : sa tête, une des plus puissantes qui aient jamais enfermé la pensée, blanchit avec sérénité dans le travail des théories et dans le spectacle des révolutions; et toujours laborieux, toujours tranquille, l'illustre vieillard s'est éteint doucement l'an dernier, n'ayant eu dans sa vie d'autre occupation que l'utilité du genre humain.

La série des travaux de Bentham est longue : depuis 1776, où, dans ses *Fragments sur le gouvernement*, il attaque Blakstone, jusqu'à l'heure de sa mort, le publiciste anglais n'a pas cessé de donner cours à ses idées par d'innombrables manuscrits. Les traités qu'en a extraits Dumont de Genève sont connus de tous ceux qu'occupe la philosophie des lois. Aujourd'hui que la mort nous a ravi Bentham

et Dumont, voici un nouvel interprète du grand théoricien, M. le docteur John Bowring, qui vient offrir à notre curiosité la science de la morale construite par Bentham [1]. M. Bowring, connu en France par l'intelligente activité de ses négociations commerciales, a été l'élève et l'ami de Bentham, qui l'a choisi pour l'un de ses exécuteurs testamentaires, et lui a laissé ses papiers et ses écrits dans leur précieuse confusion. Nous croyons savoir que M. Bowring considère comme un devoir la publication complète des travaux inédits de son illustre maître : jamais hommage funéraire n'aura été plus utile à la science. Nous désirons nous attacher sur-le-champ à l'analyse et à l'appréciation de cette première publication qui a pour objet le fondement même des principes humains, la morale, et doit, par voie de conséquence, nous faire descendre dans l'intimité même de la pensée de Bentham.

Dans toutes les choses de la vie sagement considérées, l'intérêt et le devoir sont étroi-

[1] Déjà, en 1789, Bentham avait écrit une *Introduction aux Principes de la morale et de la législation.* Les principes sont restés les mêmes, mais la forme de l'exposition a dû varier en se perfectionnant.

tement réunis ; et en saine morale le devoir d'un homme ne saurait jamais consister à faire ce qu'il est de son intérêt de ne pas faire. La morale lui enseignera à établir une juste estimation de ses intérêts et de ses devoirs ; et en les examinant, il apercevra leur coïncidence. Il est certain que tout homme agit en vue de son propre intérêt ; ce n'est pas qu'il voie toujours son intérêt là où il est véritablement, car par là il obtiendrait la plus grande somme de bien-être possible. C'est pourquoi la tâche du moraliste éclairé est de démontrer qu'un acte immoral est un faux calcul de l'intérêt personnel, et que l'homme vicieux fait une estimation erronée des plaisirs et des peines. De tous les êtres sensibles, les hommes sont ceux qui nous touchent de plus près et qui doivent nous être les plus chers. Il faut travailler à leur bonheur par l'exercice des vertus, de ces qualités dont la réunion constitue la vertu. La vertu se divise en deux branches; la prudence et la bienveillance effective. La prudence a son siége dans l'intelligence ; la bienveillance effective se manifeste principalement dans les affections; affections qui, fortes et intenses, constituent les passions. Qu'est-ce que le bonheur ? C'est la possession du plaisir avec

exemption de peine. Il est proportionné à la somme des plaisirs goûtés et des peines évitées. Et qu'est-ce que la vertu ? C'est ce qui contribue le plus au bonheur, ce qui maximise les plaisirs et minimise les peines. Le vice, au contraire, c'est ce qui diminue le bonheur et contribue au malheur.

Le mot *déontologie* est dérivé de deux mots grecs, τὸ δέον, ce qui est convenable; et λόγος, connaissance, discours, c'est-à-dire la connaissance de ce qui est juste ou convenable. Ce terme est ici appliqué à la morale, c'est-à-dire à cette partie du domaine des actions qui ne tombe pas dans l'empire de la législation publique. Comme art, c'est ce qu'il est convenable de faire; comme science, c'est connaître ce qu'il convient de faire en toute occasion. La tâche du déontologiste est de retirer de l'obscurité où on les a enfouis, ces points de devoirs dans lesquels la nature a associé les intérêts de l'individu à ses jouissances, dans lesquels son propre bien-être a été lié, combiné, identifié avec le bien-être d'autrui; sa tâche, en un mot, *est de donner au moteur social toute l'influence du moteur personnel.* La base de la déontologie, c'est donc le principe de l'utilité, c'est-à-dire, en d'autres termes,

qu'une action est bonne ou mauvaise, digne ou indigne, qu'elle mérite l'approbation ou le blâme en proportion de sa tendance à accroître ou à diminuer la somme du bonheur public. Ici trois questions :

1° Qu'exige le bonheur ?

2° L'opinion publique est-elle d'accord avec l'intérêt et le bonheur public ?

3° En ce qui concerne l'application pratique, quelle ligne de conduite faut-il suivre dans chacun des cas qui se présentent à notre considération ?

Il s'agit donc de savoir si ce que le monde appelle du nom de morale est réellement un instrument véritable de bonheur.

La morale, la religion, la politique, le moraliste, l'homme d'état et le prêtre ne peuvent avoir qu'un seul et même objet, le bonheur.

Bentham critique la manière dont la morale a été traitée jusqu'à présent : il représente les moralistes s'élevant en monarques absolus et infaillibles, imposant des lois à l'univers qu'ils s'imaginaient voir à leurs pieds, et demandant, pour leurs commandements et leurs prohibitions, une prompte et complète obéissance. Le monde s'est fréquemment indigné de l'impudence de ses gouvernants politiques. *Celui qui*

de son chef se constitue arbitre souverain de la morale, qui, comme un fou dans sa loge, agite un sceptre imaginaire, celui-là, dans son imprudence, dépasse toute mesure.

Le talisman employé par les moralistes se réduit à un mot qui sert à donner à l'imposture un air d'assurance et d'autorité : ce mot sacramentel, c'est le mot *devoir*. Il faut que ce mot soit banni du vocabulaire de la morale. Le mot *déontologie*, ou la science de ce qui est bien et convenable, a été choisi comme plus propre que tout autre à représenter, dans le domaine de la morale, le principe de l'*utilitairianisme*, ou de l'utilité.

Les philosophes de l'antiquité ne sont pas moins vivement tancés que les moralistes en général. Tandis que Xénophon écrivait l'histoire, dit Bentham, et qu'Euclide créait la géométrie, *Socrate et Platon débitaient des absurdités, sous prétexte d'enseigner la sagesse et la morale*. Bentham est impitoyable contre les philosophes, les académiciens et les platoniciens. Il passe ensuite à la réfutation de quelques propositions contenues dans le *compendium* de philosophie morale d'Oxford ; et je laisse à penser s'il est moins vif contre le péripatéticien anglais que contre Socrate et Platon. Cette ré-

futation est pleine de mouvement et d'une exagération injuste, qui produit des effets assez comiques.

Tout plaisir est, *prima facie,* un bien et doit être recherché ; de même toute peine est un mal et doit être évitée. Tout acte qui procure du plaisir sans aucun résultat pénible, est un bénéfice net pour le bonheur ; tout acte dont les résultats de peine sont moindres que ses résultats de plaisir, est bon jusqu'à concurrence de l'excédant en faveur du bonheur. Chacun est non-seulement le meilleur, mais encore le seul juge compétent de ce qui lui est peine ou plaisir. Bentham reproduit un catalogue des plaisirs et des peines qu'il avait déjà tracé dans le cinquième chapitre de l'*Introduction aux principes de la morale et de la législation.*

Plaisirs et peines des sens, comprenant ceux du goût, de l'odorat, du toucher, de l'ouïe, de la vue, ceux provenant de l'organisation sexuelle, de l'état de santé ou de maladie, les plaisirs de la nouveauté et les peines de l'ennui ;

2° Les plaisirs de la richesse, plaisirs soit d'acquisition, soit de possession, dont les peines correspondantes constituent des peines de privation et se réfèrent à une autre classe ;

3° Les plaisirs de la capacité et les peines de l'incapacité;

4° Les plaisirs de l'amitié [1] et les peines de l'inimitié;

5° Les plaisirs qui naissent d'une bonne réputation, et les peines résultant d'une mauvaise renommée;

6° Les plaisirs que procure l'exercice du pouvoir;

7° Les plaisirs de la piété, ou les plaisirs religieux, avec leurs peines correspondantes; plaisirs provenant de la conviction où nous sommes de posséder la faveur de la Divinité; peines résultant de la crainte où nous sommes de la réprobation;

8° Les plaisirs et les peines de la sympathie et de la bienveillance;

9° Ceux de la malveillance;

10° Ceux de la mémoire;

11° Ceux de l'imagination;

12° Ceux de l'attente;

Et enfin, ceux de l'association des idées.

La tâche du moraliste est d'amener dans les régions de la peine et du plaisir toutes les ac-

[1] Le plaisir de l'amour est un plaisir mixte, composé des plaisirs de l'amitié, auxquels sont ajoutés ceux des sens.

tions humaines, afin de prononcer sur leur caractère de propriété et d'impropriété, de vice ou de vertu ; et souvent les hommes ont à leur insu appliqué ce critérium utilitaire à leurs actions, au moment même où ils le décriaient avec le plus d'acharnement. L'ascétisme n'est qu'une fausse application du principe de l'utilité. Quant aux principes de quelques philosophes, comme le *sens moral*, de lord Shaftesbury, le *sens commun*, du docteur Beattie, l'*intelligence*, du docteur Price, ils ne sont, aux yeux de Bentham, que choses vides et creuses, comme ces mots : *la raison, la raison véritable, la nature, la loi naturelle, la justice naturelle, le droit naturel, l'équité naturelle, le bon ordre, la vérité.*

Il est désirable, nécessaire même, de trouver un mot qui représente la balance des plaisirs et des peines, en tant que répartis sur une partie considérable de l'existence de l'homme. Le mot *bien-être* désignera la balance en faveur des plaisirs; *mal-être*, la balance en faveur des peines. Le mot *bonheur* n'est pas toujours le mot propre; il représente le plaisir à un degré trop élevé; il paraît se confondre avec l'idée de jouissance au plus haut degré. En prenant l'espèce humaine en général, la balance in-

cline du côté du bien-être. Des hommes, au nom de la religion, ont proclamé le malheur final, le malheur sans espoir, sans limite et sans terme, comme la consommation des dispensations terribles de Dieu. Ce dogme redoutable ne se trouve pas dans le christianisme, c'est une pernicieuse imposture que rien ne justifie.

Le but des actions humaines étant le bien-être, il faut examiner les sanctions que reçoivent ces actions humaines. Il y a plusieurs espèces de sanctions : la sanction physique, la sanction sociale ou sympathique, celle qui résulte des relations domestiques ou personnelles de l'individu; la sanction morale ou populaire, qu'on appelle communément opinion publique; la sanction politique ou légale, qui a deux branches, la judiciaire et l'administrative; la sanction religieuse ou surhumaine. L'analyse de ces différentes sanctions est pleine d'observations justes et fines.

Les causes d'immoralité sont presque toujours celles-ci : de faux principes en morale, une application erronée de la religion, une préférence accordée à l'intérêt personnel sur l'intérêt social, et, enfin, préférence donnée à un plaisir moindre, mais présent, sur un plaisir plus grand, mais éloigné.

Rien de plus fatal, selon Bentham, que l'emploi erroné, ou plutôt l'abus du langage. Les mots *principe*, *droit*, *conscience*, ont presque toujours donné le change sur la vérité des choses. La *vertu* est un être de raison, une entité fictive, née de l'imperfection du langage, du langage créé longtemps avant que les phénomènes de l'âme fussent étudiés et compris. Le mot *vertu* échappe à la définition. Un acte ne peut être qualifié de vertueux ou de vicieux qu'en tant qu'il produit du bonheur ou du malheur. L'application du principe déontologique peut seule nous mettre à même de découvrir si des impressions trompeuses sont communiquées par l'emploi de ces locutions *vertu* et *vice*; et, après un examen approfondi, on trouvera que la *vertu* et le *vice* ne sont que la représentation de deux qualités, la prudence et la bienveillance effective, et leurs contraires, avec les différentes modifications qui en découlent, et qui se rapportent d'abord à nous, puis à tout ce qui n'est pas nous.

La prudence personnelle est une vertu première, et d'elle découlent, comme vertus secondaires, la tempérance et la continence. La prudence extra-personnelle, ou la pudence relative à autrui, bien qu'elle appartienne plus

au législateur, doit cependant attirer l'attention des déontologistes.

La bienveillance effective se divise en deux branches, l'une *positive*, qui confère des plaisirs à autrui, et l'autre *négative*, qui s'abstient de leur infliger des peines.

Ces préliminaires posés, Bentham procède à l'analyse des vertus et des vices. Les vertus et les vices sont des habitudes volontaires. Aux deux branches de la vertu, la patience et la bienveillance, correspondent deux branches du vice, l'imprudence, par laquelle un homme se nuit principalement à lui-même, et l'improbité qui nuit principalement à autrui. De ce point de vue, Bentham critique le courage ou plutôt les appréciations qu'on en a faites; il montre fort spirituellement la société et les moralistes niant le courage dans des actions qui ne pouvaient s'accomplir sans une grande force, parce que ces actions étaient désapprouvées par la société et les moralistes. Un homme qui met fin à ses jours ne peut être un homme courageux. Savez-vous pourquoi? Parce que le suicide n'est pas permis. Un homme qui meurt dans la défense de sa liberté doit être un lâche, il n'avait pas la justice de son côté. Si la logique était de rigueur, dit Bentham,

si dans les croyances orthodoxes et reçues l'absurdité pouvait être un empêchement à la foi, on demanderait à ces gens de vouloir bien faire l'application de leur principe. La justice, dans le système de l'utilité, est une modification de la bienveillance; elle rentre dans l'objet particulier de la morale toutes les fois que la sanction politique ou la loi n'est pas applicable, dans tous les cas où la sanction de l'obligation morale n'est pas appuyée de dispositions pénales. Après avoir examiné la vanité et l'orgueil, Bentham conclut que la vanité tient de plus près à la bienveillance, l'orgueil au sentiment personnel et à la malveillance. Le jugement qu'il porte sur l'envie et la jalousie nous a paru fort élevé : *L'envie et la jalousie ne sont ni des vertus ni des vices; ce sont des peines.* Notre moraliste se livre à une ingénieuse discussion du catalogue des vertus qu'avait dressé Hume, et il démontre que dans la plupart des exemples donnés, Hume assume de sa propre autorité un droit de décision absolue sur tous les cas qui se présentent à lui, qu'il n'établit aucune distinction intelligible entre le plaisir, la passion et la peine, qu'il distingue là où il n'y a rien à distinguer, et qu'il essaie de résoudre des points

de morale par des formules telles que celle-ci : *il convient, il est convenable*, ce qui est le *sic volo, sic jubeo*, du despotisme pédagogique.

Contre les fausses vertus, Bentham dirige ses vives réfutations ; il ne consent à appeler vertus, ni le mépris des richesses, ni l'activité sans objet, ni l'attention quand son but n'est pas excellent, ni la faculté entreprenante, ni la célérité.

Selon la définition du moraliste, la passion est l'émotion intense, l'émotion est la passion passagère. Or, la nature des passions ne peut être comprise que par leur division en plaisirs et en peines, et quant aux principes qui doivent les gouverner, il faut se référer à la liste des vertus et des vices. Si l'on examine le jeu des passions, on trouvera que les causes qui font que les influences de la passion dominent les influences de la raison, sont : 1° le manque d'intensité apparente dans le plaisir éloigné que promet la raison, le manque de vivacité dans l'idée de ce plaisir ; 2° le manque de certitude apparente, le manque de discernement immédiat pour remonter sur-le-champ l'échelle des effets et des causes qui favorisent ou empêchent la production des plaisirs lointains.

Entre les facultés intellectuelles et la vertu et le vice, il existe une relation intime. C'est à l'intelligence que tout s'adresse, et à moins qu'elle ne soit associée aux prescriptions de la morale, l'enseignement déontologique a peu de chances de succès. Bentham donne une classification des facultés intellectuelles qui n'a rien de neuf et de fécond.

Cet exposé dogmatique de la morale est suivi dans la publication nouvelle que nous examinons d'un *coup d'œil sur le principe de la maximisation du bonheur, son origine et ses développements*. Ce travail appartient à l'éditeur, M. le docteur Bowring, qui l'a rédigé sur les papiers de Bentham, et expose le développement du principe de l'utilité depuis Horace :

Atque ipsa utilitas justi propè mater et æqui,

depuis Phèdre : *nisi utile est quod feceris, stulta est gloria*, jusqu'à David Hume, qui reconnut l'utilité comme principe, jusqu'à Hartley, jusqu'à Helvétius, jusqu'au docteur Priestley, qui publia en 1768 *son Essai sur le gouvernement*. Dans cet ouvrage, Priestley désigne *le plus grand bonheur du plus grand*

nombre comme le seul but juste et raisonnable d'un bon gouvernement.

« Il arriva, » et ici nous croyons devoir citer les paroles mêmes de Bentham telles que nous les avons recueillies de sa bouche lorsqu'il nous racontait ce qu'il appelait plaisamment les aventures du principe de la maximisation du bonheur, à savoir, son origine, sa naissance, son éducation, ses voyages et son histoire; « il arriva, je ne sais comment, que peu de temps après sa publication un exemplaire de cet ouvrage parvint à la bibliothèque circulante d'un petit café, appelé *café Harper*, lequel était en quelque sorte annexé au Collége de la Reine (*Queen's College*), à Oxford, dont l'achalandage le faisait subsister. La maison faisait le coin, donnant, d'un côté, sur la rue Haute (*Hingh-Street*), de l'autre, sur une ruelle qui de ce côté longe le Collége de la Reine, et aboutit à une rue qui mène à la porte du Nouveau-Collége (*New-College*). On s'abonnait a cette bibliothèque à raison d'un schelling par trimestre, ou, pour parler le langage universitaire, un schelling par terme. Le produit de cette souscription se composait de deux ou trois journaux, d'un ou deux *magazines*, et, par-ci par-là, d'une brochure nouvelle. Il

était rare, pour ne pas dire sans exemple, d'y voir un in-octavo de moyenne grosseur. Quelques douzaines de volumes, formés partie de pamphlets, partie de *magazines* réunis ensemble par un cartonnage, composaient donc toute la richesse de cette bibliothèque, qui contrastait étrangement avec la bibliothèque Bodléienne et celles des Colléges du Christ et de Tous-les-Saints (*Christ's Church and All Souls*).

» L'année 1768 est la dernière dans laquelle il me soit jamais arrivé de faire à Oxford un séjour de plus d'un jour ou deux. J'étais venu pour voter, en ma qualité de maître ès-arts, pour l'université d'Oxford, à l'occasion d'une élection parlementaire. Je n'avais pas alors complété ma vingt-et-unième année, et cette circonstance aurait pu élever dans la Chambre des communes une discussion électorale, si un nombre suffisant de votes non sujets à contestation n'avait mis la majorité hors de doute. Cette année était la dernière dans laquelle cet ouvrage de Priestley pût me tomber sons la main. Quoi qu'il en soit, ce fut la lecture de ce livre et de la phrase en question qui décida de mes principes en matière de morale publique et privée; c'est là que je pris la formule et le principe qui depuis ont fait le tour du

monde civilisé. A cette vue je m'écriai, transporté de joie comme Archimède lorsqu'il découvrit le principe fondamental de l'hydrostatique : *je l'ai trouvé !* J'étais loin de penser alors au correctif que plus tard, après un mûr examen, je me verrais forcé d'appliquer à ce principe. » Ce correctif était le mot et le principe *utilité*. Mais en 1822, dans son projet de *codification*, Bentham fit usage pour la première fois de cette formule : *le plus grand bonheur du plus grand nombre*. Dans ce livre, le bonheur, l'utilité, les peines, les plaisirs, s'expriment l'un par l'autre, et l'augmentation de la félicité de tous par l'accroissement des plaisirs et l'exemption des peines est l'objet constamment présenté à la pensée.

Le second volume de cette publication nouvelle est consacré à l'application des principes exposés dans le premier ; chaque point principal est repris pour être développé sous toutes ses faces. M. le docteur Bowring déclare que les matériaux qui ont servi à composer ce volume consistaient pour la plupart en fragments éparpillés sur de petits morceaux de papier, écrits sous l'inspiration du moment, souvent à de longs intervalles, et remis par l'auteur entre ses mains, sans ordre et sans aucune espèce

de plan. La mise en œuvre de ces matériaux et de ces fragments fait honneur à M. Bowring, qui a su rendre attrayants l'enchaînement et le détail de tous ces développements moraux. On trouve dans cette partie des conseils pleins de délicatesse sur la pratique du bonheur, entre autres la recommandation de bannir de l'esprit les pensées pénibles qui font effort pour y pénétrer, des souvenirs désagréables qui travaillent à y reparaître sans cesse, et puis encore d'évoquer par la puissance de l'imagination les grandeurs du passé, de la poésie, de la science et de l'histoire. Mais on y rencontre aussi des assertions fausses, comme cette proposition : que nous n'avons rien à démêler avec les motifs ; que si de mauvais motifs produisent de bonnes actions, tant mieux pour la société ; que si de bons motifs produisent des actes mauvais, tant pis ; que c'est à l'action, non au motif, que nous avons affaire ; et que lorsque l'action est devant nous, et le motif caché, c'est la chose du monde la plus oiseuse que de s'enquérir de ce qui n'influe en rien sur notre condition, et d'oublier ce qui exerce sur nous la seule influence réelle et véritable. Le moraliste est précisément tenu plus que tout autre d'étudier et de mettre en ligne de compte

les motifs qui déterminent les actions : Bentham a donc oublié ce qu'il a dit touchant les rapports des facultés intellectuelles avec la morale ; or à quoi servent les facultés intellectuelles, si ce n'est à déterminer les mobiles de nos actions? et la discussion de ces mobiles n'est-elle pas une des principales obligations du philosophe et du penseur? que l'historien et le politique ne pèsent quelquefois les choses humaines qu'à la valeur de leurs résultats, cette pente est parfois irrésistible, mais le moraliste doit relever la différence du mobile et la différence du résultat, et travailler à leur équation future.

Cependant les détails ingénieux de ce second volume et les analyses spirituelles qui s'y font voir sont quelquefois déparés par de puérils conseils et des recommandations fort vulgaires. Il nous semble que l'éditeur distingué de Bentham eût pu se montrer plus sévère dans l'exhibition de l'héritage de son maître : quelques sacrifices coûtent peu à de grandes richesses, et même en font ressortir l'éclat et l'opulence.

Bentham moraliste nous fait comprendre entièrement Bentham législateur : sans doute la lecture des *Traités de législation civile et pé-*

nale nous avait offert dans sa réalité la pensée de Bentham ; nous l'avions vue étendue sans être complète, profonde sans aller toujours au fond ; nous l'avions admirée dans la poursuite des préjugés et des abus ; et nous lui désirions plus de conscience de l'histoire et plus d'intelligence de toutes les propriétés de la nature humaine. La *Théorie des peines et des récompenses* témoignait d'une rare sagacité dans l'assignation des châtiments aux délits : le *Traité des preuves judiciaires* nous semblait surtout le triomphe des plus fortes qualités de Bentham, de son excellence dans ce qu'il appelle la logique judiciaire, dans la critique de tout ce qui constitue l'appareil externe du droit et de la législation ; la *Tactique des assemblées législatives* et le *Traité des sophismes politiques* prouvaient à la fois son habileté à débrouiller le faisceau des malentendus et des méprises dans la manutention des affaires et des lois, et la difficulté qu'il éprouvait à entrer dans l'entente des hommes et de l'histoire ; le *Traité d'organisation judiciaire* complétait les *Preuves*, et la belle théorie du juge unique qui, par une singulière fortune, peut s'appuyer de l'exemple de Rome et de l'Angleterre, se faisait accepter de nous comme un

grand et nécessaire corollaire de la procédure de ce novateur. Nous sentions à la fois les grandeurs et les imperfections de Bentham ; mais cependant, dans le partage de ses qualités, il y avait encore pour nous quelque chose de perplexe et de douteux. Aujourd'hui tout est clair ; et le moraliste a trahi tout à fait le législateur.

Comment, en effet, ne pas comprendre un homme qui dit ouvertement : « Il n'y a pas de droit, il n'y a pas de justice, il n'y a pas de devoir. Jusqu'ici une langue fausse a traduit des idées fausses ; il n'y a qu'une idée fondamentalement vraie dont toutes les autres découlent, l'utilité ; il n'y a qu'un but, qui est lui-même le *criterium* de toutes les actions humaines, le bonheur ; l'action la plus vertueuse est l'action qui produit la plus forte somme de bonheur. » Et non-seulement ces principes sont posés, mais leur application est poursuivie avec une rigoureuse délicatesse dans toutes les ramifications de l'humaine activité.

Dans son insurrection contre la légalité civile, la procédure et la pénalité qui sont en vigueur en Europe, Bentham a été provoqué par le spectacle que l'Angleterre déroulait sous ses yeux, et sur ce point sa patrie a été sa cause immédiate.

Dans sa négation du droit même, du devoir et de la justice morale, Bentham a été suscité par la philosophie du XVIIIe siècle; il a eu pour cause Helvétius, dont les écrits l'ont surtout frappé; il s'est proposé de faire rentrer toutes les questions humaines dans celle de l'intérêt, du bonheur et de l'utilité; et, comme Brutus, il a dit à la vertu : *Tu n'es qu'un mot.*

La critique philosophique n'accomplit qu'une moitié de sa tâche quand elle se borne à signaler les défauts et les ellipses d'un système; elle doit montrer encore l'opportunité de ce système dans sa venue, la convenance de son originalité, la nécessité de ses affirmations dogmatiques, et la fonction qu'il était appelé à remplir dans le système du monde moral. Mainte fois les soutiens du spiritualisme ont démontré à Bentham et à ses partisans les oublis et les erreurs de la psychologie utilitaire; il est inutile de recommencer cette démonstration effectuée; nous aimons mieux assigner à Bentham son rôle et sa valeur dans l'économie générale de la philosophie moderne.

Quand le christianisme parut sur la terre, il s'adressa surtout à la crédibilité de l'humanité, il demanda aux hommes de croire à sa

parole, et, sans nier l'intelligence, il lui préféra la foi. Il serait inique de dire que le christianisme ait voulu opprimer la raison, mais ses docteurs, saint Paul à leur tête, travaillèrent à la soumettre aux croyances enseignées; ils lui donnèrent pour office le soin de commenter les objets de la foi, et ne lui permirent que des développements soumis et dociles. Mais l'indépendance est dans la nature même de la raison, et pour vivre, elle a besoin d'être sa loi à elle-même : elle s'insurgea pour ne pas mourir, et elle se fit une destinée par une philosophie rationaliste et idéaliste dont Descartes est le premier auteur, dont Spinosa, Kant, Rousseau, Fichte, Hégel et Schelling sont les glorieux promoteurs. La philosophie rationaliste et idéaliste de l'Europe moderne consiste surtout dans la préoccupation du droit absolu de la raison.

Cependant le christianisme, en apostrophant avec véhémence la crédibilité humaine lui avait promis le bonheur après la mort, et avait mis sa sanction dans une immortalité heureuse ou tourmentée. Il serait peu exact de dire que le christianisme est l'intraitable ennemi du bonheur terrestre, et qu'il considère les prospérités d'une civilisation brillante

comme l'occasion d'une damnation future; gardons-nous de juger une doctrine sur les exagérations qui la dénaturent. Néanmoins il est certain que le christianisme s'occupait plus des cieux que de la terre, et que l'immortalité promise par sa parole lui semblait une suffisante indemnité des misères et des détresses d'ici-bas. Mais quand l'Europe eut joui pendant quelque temps de l'indépendance de la raison, elle se mit aussi à songer au bonheur; et l'humanité se prit à spéculer sur cet objet important, trop oublié par le christianisme. C'est surtout au XVIIIe siècle que le soin du bonheur s'établit dans les esprits avec autorité, parce que depuis cent ans la raison s'était développée avec indépendance. Alors, au rebours du christianisme, qui oubliait la terre pour le ciel, la philosophie oublia le ciel pour la terre; et le bonheur ici-bas, le bonheur immédiat et positif fut son unique souci. Ainsi Hume, Hartley, le marquis de Mirabeau, Helvétius, Priestley, Condorcet, Bentham, cherchèrent les conditions du bien-être et de la félicité humaine. C'était obéir à une irrésistible loi de notre nature, qui voulait se faire reconnaître enfin. Depuis un siècle il s'élève de la terre un immense cri pour demander du

bonheur; quand ce cri redouble et se fait écouter, on l'appelle une révolution. L'homme veut être heureux; il pense que ses facultés doivent aboutir à une destinée prospère, et il reconnaît dans la félicité terrestre la récompense naturelle de la force et du génie. Cette soif du bonheur est aussi ardente que l'était, au commencement du christianisme, la soif de l'immortalité; elle dévore tous les hommes, elle inspire plusieurs.

Bentham se fit le régulateur de tous ces instincts de bonheur qui se déclaraient autour de lui; sa cause historique fut l'Angleterre; sa cause métaphysique fut Locke; sa cause morale fut Helvétius; l'époque de son avénement fut la révolution française. Alors, législateur exclusif de l'utile et du bonheur, il proscrit également tous les autres mots. L'idée du droit lui semble une erreur funeste et l'irréconciliable adversaire de l'idée de l'utilité; il en confond la nature avec les traductions incomplètes et mensongères qui en ont été faites, et la rejette comme une première illusion. Les mots *justice, principes moraux, équité naturelle*, sont aussi répudiés, tant Bentham a peur de prendre encore le change, tant il s'attache à la poursuite du bonheur matériel! Il embrasse

la cause du bonheur avec la même ardeur que les chrétiens la pensée de l'immortalité : saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, ne maudit pas les joies de la terre, cette impure Babylone, avec plus de passion que Bentham n'excommunie impitoyablement toutes les pensées étrangères à l'utile; il les damne sans rémission.

Cette apparition si éclatante et si impérieuse de l'idée de l'utile et du bonheur était nécessaire dans la science de la législation. Elle intervenait avec opportunité, tant au milieu des traditions historiques et coutumières de la jurisprudence européenne, que du spiritualisme démocratique de Rousseau et de notre révolution; elle montrait au passé ce qu'il avait trop méconnu, à l'avenir révolutionnaire, s'appuyant sur l'idée sacrée du droit, ce qu'il devait accomplir.

Bentham a été un des hommes les plus utiles au genre humain : enfant du XVIIIe siècle, généreusement préoccupé des misères de l'humanité, s'élevant à la conception du bonheur de tous et de chacun [1], il est venu à

[1] Le bonheur du pire de tous les hommes fait tout aussi bien partie intégrante de la masse totale de la félicité humaine, que celui du meilleur des hommes. *Déontologie*, t. II, p. 304.

propos, a fait puissamment une œuvre salutaire, et, par l'infatigable exercice d'une rare fécondité, il a remué tous les sillons de la science sociale avec l'instrument du principe utilitaire.

Novateur, Bentham ignore et dédaigne l'histoire; un profond mépris de l'antiquité et une immense attente des destinées futures de l'humanité le caractérisent; la conscience de l'humanité n'est pour lui qu'un livre erroné : aussi l'a-t-il rarement ouvert, et toujours mal compris et mal lu.

Utilitaire, Bentham ignore les facultés idéales de l'homme et de l'humanité; il rétrécit le bonheur qu'il cherche, parce qu'il mutile la nature; il ne soupçonne pas que l'homme et l'humanité trouvent du bonheur dans l'idée de l'immortalité, dans l'idée du droit politique, dans la provocation que l'éloquence adresse aux passions, dans l'essor que la poésie imprime aux imaginations et aux âmes : les ambitions et les facultés de l'humanité dépassent l'espèce de bonheur dont s'est contenté Bentham.

Au point où le célèbre Anglais a laissé la science de la législation, cette science, pour parcourir de nouvelles phases, réclame au-

jourd'hui une histoire et un système. Il faut faire l'histoire avant le système, mais il ne faudra pas composer le système des lambeaux de l'histoire.

Écrire l'histoire des législations, c'est renouveler la conscience de l'humanité, reconstruire ses souvenirs et ses convictions, rendre plus vraies et plus vives les impressions que lui a laissées le passé, et faire du genre humain, par la connaissance de lui-même, un homme mûr pour toutes les grandeurs et tous les progrès.

Composer un système de législation, c'est donner à la puissance de l'humanité une forme qui concorde avec ses souvenirs du passé, avec le développement actuel de toutes ses facultés, avec toutes les virtualités progressives qui doivent éclater dans l'avenir; c'est tirer de la science qui revêt toutes les formes, qui est philosophie, art, histoire, médecine, phrénologie, physique, théologie, morale, physiologie; c'est, dis-je, tirer de la science la vie normale de l'humanité.

L'architecte qui bâtira l'histoire et le système s'appelle le XIXe siècle; il n'aura jamais assez d'ouvriers; tous doivent venir, car tous sont appelés.

Les sociétés humaines sont placées aujourd'hui dans cette conjoncture, qu'il leur faut, ou aboutir par la science et les idées à de grandes destinées, ou mourir. Puisque la raison européenne, prenant pour appui les affirmations mêmes de la foi chrétienne, s'est mise à vouloir comprendre toutes les choses humaines et à les vouloir mener, elle n'a plus d'autre issue que la poursuite de ce dessein ; depuis le XIIe siècle elle a tort, ou elle doit finalement triompher. Puisque le bonheur social s'est présenté à la raison comme un but légitime, ce bonheur doit être élaboré par des efforts progressifs qui lui cherchent à la fois des satisfactions nécessaires et des conditions plus hautes. Or, pour saisir le bonheur, la raison européenne ne saurait abandonner l'immortalité, pas plus que le principe du droit. Elle gravite au contraire vers une solution immense et complète qui exprimera l'identité de la religion et du droit, la réconciliation du droit et du bonheur, la concordance ternaire du droit, du bonheur et de l'immortalité, trouvant sa racine et sa vie dans une nouvelle unité. Pour ce vaste travail ne dirait-on pas que les nations ont décrété entre elles une division instinctive ? Le bonheur

matériel et positif semble jusqu'à présent avoir été le principal souci de l'illustre et confortable Angleterre ; plus que tout autre peuple, elle a les grands procédés de l'industrie et les savantes théories de l'économie politique. L'Allemagne [1], patrie du rationalisme et de l'idéalisme, a prêté au désir ardent de l'immortalité l'impulsion de son intelligence et les sublimes élans d'une pensée mélancolique que la terre ne satisfait pas. La France se remue, agit et souffre pour la cause du droit; il est dans son génie de vouloir appliquer aux choses humaines le droit et la raison par la logique et le dévoûment. Cependant les instincts et les conquêtes des nations se mêlent et s'échangent; Londres et Paris s'envoient des indications précieuses; Édimbourg lit et

[1] Rien n'est plus important pour la France que de connaître avec exactitude et netteté les traits caractéristiques de la civilisation allemande, et il faut que de tous côtés les renseignements les plus divers lui arrivent ; plus aujourd'hui on écrira sur l'Allemagne, plus on facilitera les rapports intelligents et pacifiques des deux peuples. C'est dans cette pensée que nous avons publié un ouvrage qui a pour objet la civilisation morale et politique de l'Allemagne, et qui a pour titre : *Au delà du Rhin*.

critique les œuvres sorties de Weimar et de Berlin ; Strasbourg et Paris apprécient de plus en plus l'Allemagne, toujours attentive aux idées et aux sentiments de la France. Ainsi se prépare lentement le système nouveau des analogies européennes qui doit triompher des vieilles différences. Ce travail sera long, parce qu'il doit être universel, parce qu'il doit embrasser tous les éléments de la nature humaine, parce qu'il doit transformer à des heures différentes du temps tous les peuples du monde historique. Faut-il donc se refuser à l'immensité d'une tâche nécessaire ? Non, chaque homme et chaque peuple doivent en accomplir quelque chose ; il n'y a plus d'autre manière d'aimer l'humanité que de servir la cause des idées et de la science. Si depuis quatre ans l'image de la liberté française semble s'être obscurie, ne craignons pas d'imputer ces ténèbres qui peuvent se dissiper, à l'abandon dans lequel les gouvernants et les opposants ont laissé les idées. On a voulu, d'une part, rester immobile dans une position révolutionnaire ; on a voulu, de l'autre, entasser brusquement une autre révolution sur la révolution récente ; ces deux erreurs ont enfanté la guerre civile. La guerre civile dans

les rues est une calamnité détestable ; l'immobilité dans les lois et les institutions est un outrage à la raison qui apporte toujours à l'humanité des douleurs et des funérailles. Espérons que les communes angoisses de la patrie réveilleront chez tous le désir de demander aux idées et aux principes la réparation de tant d'erreurs et de tant de maux ; nous ne concevons pas de gouvernement qui puisse se mouvoir utilement, s'il n'est animé par un système intelligent et complet ; pas davantage nous ne pouvons croire quelque force et quelque avenir à une opposition, si elle ne peut opposer au système régnant et combattu par elle un autre système plus progressif et destiné à se montrer plus heureux. Ne désespérons pas : il est impossible que la nation qui passe *pour la plus spirituelle du monde*, cherche de gaieté de cœur sa ruine dans le mépris des idées.

THUCYDIDE.

ÉTUDES DE L'ANTIQUITÉ.

20.

Thucydide.

*

Un sculpteur d'Égine avait rempli le fronton d'un temple consacré à Minerve par l'image du combat que les héros de la Grèce et de Pergame se livrèrent les uns contre les autres autour du corps de Patrocle. L'ami d'Achille est tombé; un des siens se précipite pour le relever; puis s'avance Ajax, fils de Télamon, qui brandit sa lance, et derrière lequel deux guerriers s'apprêtent à combattre avec l'arc et le javelot. Cependant Hector presse l'attaque et la victoire; il est également soutenu par deux guerriers armés aussi de l'arc et du javelot, quand,

au milieu des Troyens et des Hellènes, intervient Minerve, spectatrice compatissante et calme de la chute de Patrocle, et communiquant, par sa présence divine à cette horrible lutte, une sorte de tranquillité religieuse et sévère [1].

Ce caractère, imprimé par la déesse au fronton de son temple, se retrouve toujours dans les grands travaux des anciens, temples ou poèmes, histoires ou statues; l'art y garde toujours une majesté paisible, même quand il exprime de vives douleurs ou de tragiques déportements; la force vient mettre un frein au désespoir et empêcher l'âme comme le visage de se contracter trop violemment. Cette inaltérable harmonie est à la fin le principe et le résultat de la véritable puissance; car la mesure n'est autre chose que la forme de la force qui s'affirme en se limitant elle-même et ne se développe bien qu'en formant autour d'elle le cercle où elle doit rayonner.

Il est une expression mesurée de l'esprit et de l'âme qui ne peut sortir que d'une âme forte et d'un esprit grand, c'est la gravité. Quand les anciens recommandaient à l'homme

[1] Cela se voit à Munich.

d'être grave, c'était lui dire : Tu supporteras convenablement le poids des choses humaines ; tu n'assisteras pas à ta propre destinée et à celle des autres avec indifférence, avec une légèreté futile, ou un abattement indigne ; tu opposeras à la vie l'intelligence et la force ; cette intelligence et cette force auront leur mesure qui te procurera l'harmonie et la beauté ; le bonheur pourra venir à la suite comme une condition et une récompense de l'art que tu auras mis à composer ton caractère et ta vie.

La gravité dompte la douleur en la comprenant ; la gravité n'est pas la tristesse, mais en s'élevant au-dessus d'elle, elle peut y compatir ; elle répugne à ce que la mélancolie a d'efféminé et de mou, mais elle peut en retenir, en les fortifiant, les inspirations idéales ; elle écarte les joies grossières et ne garde que la sérénité ; elle n'aime pas à saluer les choses humaines d'un rire brutal et pervers ; mais elle se réserve de les traduire de temps à autre au tribunal d'une grande et secrète ironie ; elle prête à ce que l'intelligence peut avoir de plus étendu la contenance la plus ferme et la plus digne.

Puisque la vie et l'histoire sont la même

chose, les anciens donnaient à l'historien le même conseil qu'à l'homme, d'être grave. Pour eux, la gravité de l'historien consistait à comprendre tout ce que les affaires humaines ont de sérieux et de profond, à en peser le positif à sa juste valeur, à en peindre les catastrophes et les péripéties avec une large simplicité, de telle façon que l'histoire fût aussi grande et aussi naturelle que la vie. L'art était alors l'expression de l'âme et du caractère ; il ne se détachait pas de l'homme même comme une fantaisie ou un luxe frivole ; celui qui le possédait l'avait reçu du destin, et le fortifiait par le vouloir : l'art se confondait avec la vie. Quel homme de l'antiquité aurait imaginé d'écrire et de se faire historien au caprice d'une velléité arbitraire ? On ne se mêlait d'écrire les vicissitudes humaines qu'avec du génie et avec des circonstances qui venaient provoquer ce génie.

Or, dans la huitième année de la guerre du Péloponèse, Amphipolis, colonie d'Athènes sur le fleuve Strymon, vit tout à coup à ses portes Brasidas le Lacédémonien. Ceux d'Amphipolis qui étaient restés fidèles à Athènes renvoyèrent sur-le-champ auprès du général athénien commandant en Thrace, Thucydide,

fils d'Olorus, qui se trouvait à l'île de Thasos, colonie des Pariens, éloignée d'Amphipolis d'une demi-journée de navigation. Sur cet avis, Thucydide se mit à l'instant en mer avec sept vaisseaux. Mais Brasidas, informé de l'arrivée prochaine de l'Athénien, se hâta d'offrir aux habitants d'Amphipolis des conditions modérées ; la crainte les fit trouver raisonnables, et Thucydide, spectateur impuissant de la reddition de la ville, ne put que protéger le port d'Eion contre les attaques du Spartiate. Les Athéniens irrités bannirent Thucydide. Alors l'exilé résolut définitivement d'écrire l'histoire de cette guerre à laquelle il ne pouvait plus se mêler ; il augmenta le nombre des documents et des notes qu'il avait commencé de recueillir dès l'origine de la guerre ; il employa les richesses que lui fournissaient ses mines de Thrace à acheter des récits fidèles tant des Athéniens que des Lacédémoniens ; d'abord à Égine, ensuite à Skapté Hylé, il regarde, il écoute, il écrit, et il se trouve que le général malheureux et médiocre est un grand historien. Athènes et Sparte peuvent lutter corps à corps et se déchirer ; elles se débattent sous les yeux d'un artiste qui a mission de vouer cette guerre à l'immortalité : Thucydide est

présent, qui peint les actions et les hommes sur place, à mesure que les actions s'accomplissent, à mesure que les hommes se montrent. Jamais les faits et les héros n'ont été mieux surpris en flagrant délit, et n'ont été plus vite saisis par l'histoire pour être livrés à la postérité.

Thucydide l'historien eut pour père Olorus et pour mère Hégésypile. Marcellin veut qu'il ait eu pour ancêtres Miltiade et Cimon, par lesquels il serait descendu d'Æacus, fils de Jupiter. Cette magnifique généalogie pourrait, selon ce biographe, s'autoriser du témoignage de Didyme et d'Hellanicus. Si sa naissance n'a pas été si divine, du moins elle a toujours passé pour illustre. Notre historien instruisit sa jeunesse à l'école d'Anaxagore. Ce philosophe exerça sur ses contemporains une vive et profonde influence : il eut pour disciples les plus grands et les plus beaux esprits d'Athènes, Périclès, Thucydide, Archélaüs dit le physicien, et peut-être Euripide, qui du moins reçut ses doctrines par l'entremise de ce même Archélaüs. L'homme qui expliquait la nature par une succession de causes nécessaires, et par nne cohésion de parties similaires que dominait, après les avoir créées, le principe intelligent, dut communiquer à l'historien futur

quelque chose de sa raison et de sa pensée froide. Thucydide s'accoutumait à envisager les choses avec une liberté tranquille ; il se préparait à étudier les hommes aussi hardiment qu'Anaxagore les phénomènes, à faire entrer dans l'histoire cette vérité que son maître avait introduite dans la nature, et que Socrate devait, au prix de sa vie, introniser dans la religion. Il ne déplaisait pas aux anciens de passer de la philosophie à l'éloquence, et le jeune fils d'Olorus variait les enseignements d'Anaxagore par les leçons de l'orateur Antiphon, qui le premier, selon Plutarque, a rédigé les préceptes de la rhétorique. Antiphon était dans tous ses discours exact, exquis, plein de persuasion, d'artifice dans les choses difficiles, de subtilité dans l'invention ; il déployait à l'improviste des ressources infinies, s'accommodait avec un art heureux aux convenances parfois gênantes des lois et aux affections de ses auditeurs, toujours jaloux de ce qui était bienséant et beau[1]. Dans la crise des factions qui déchiraient Athènes, il dirigea le parti oligarchique, et quand les quatre cents

1 Plutarque, Vies des dix orateurs. Antiphon. édit. Reiske, t. 9 pag. 309.

furent châtiés par la vindicte populaire, il fut accusé et condamné à mort. Thucydide, son élève, rapporte que sa défense fut admirable et le mit au moment de mourir au-dessus de tous ses contemporains [1]. A l'école d'Anaxagore, Thucydide et Périclès s'étaient rencontrés. Thucydide, dit un scoliaste, était, comme nous le savons, condisciple de Périclès: *aussi l'aimait-il beaucoup*. Amitié virile et douce, confusion de deux grandes âmes, fraternité du cœur et du génie. Les deux jeunes Athéniens, celui qui devait faire de grandes choses et celui qui devait les écrire, passaient ensemble de longues heures. La nature que leur expliquait Anaxagore, la liberté grecque dont Thémistocle leur avait légué la défense et les prospérités, l'art qui leur donnait Eschyle et leur promettait Phidias, occupaient leurs entretiens. Jours heureux de la jeunesse des grands hommes! délicieuses prémices d'une illustre vie! pressentiments délectables d'une gloire qui n'est pas encore éprouvée! combien vos charmes devaient être plus vifs dans la cité de Minerve, sur les bords de l'Ilyssus, durant une des plus fortunées époques dont ait jamais pu

[1] Trucydide, liv. 8, 55-68.

s'enorgueillir une société, entre la bataille de Salamine et celle d'Ægos-Potamos! Cependant Thucydide prit une femme qui lui apporta pour dot des mines de la Thrace. Il fut riche. Pendant la guerre du Péloponèse on le fit général; on lui donna un commendement en Thrace, où se trouvaient les possessions qu'il tenait de sa femme: c'est au milieu de ces circonstances que le message des habitants d'Amphipolis vint le chercher dans l'île de Thasos pour lui demander de secourir la ville; mais Brasidas le prévint, et les Athéniens punirent de l'exil sa déconvenue. Alors se réveilla chez lui l'impérieux instinct qui, dès sa première jeunesse et depuis, d'intervalle en intervalle, l'avait sollicité d'écrire l'histoire. Effectivement, aux jeux olympiques, ayant quinze ans ou dix-neuf ans, il avait pleuré aux côtés d'Hérodote qui lisait ses *Neuf Muses*, et qui prédit à son père que tant de passion dans un si jeune cœur ne serait pas stérile. L'homme de quarante ans se ressouvint des pleurs de son adolescence; il se soumit irrévocablement à son destin et à son génie. Désormais il est détaché de tout, hormis de l'art et de l'histoire. Cette magnifique indifférence sur ce qui le touche est sensible par la manière dont il parle de lui-même. La dés-

agréable affaire d'Amphipolis est contée avec une brève simplicité ; en un endroit, il parle de sa fortune et des soins qu'il met à écrire son histoire; quand il décrit la peste d'Athènes, il dit pouvoir en parler pertinemment, *ayant été malade lui-même*, αὐτός τε νοσησας, et *ayant vu souffrir les autres.* Il y a tel écrivain moderne qui, dans une semblable conjoncture, si par exemple il eût eu le choléra, aurait fait de sa propre maladie cinq à six pages. Thucydide passa vingt ans dans l'exil; a-t-il fini ses jours en Thrace ou dans Athènes? Sa mort fut-elle naturelle et paisible, ou tragique et violente? Il est difficile, au milieu des témoignages discordants de Plutarque, de Pausanias, de Marcellin et du biographe anonyme, d'élever ces points à la certitude historique. Mais il nous paraît vraisemblable qu'il a terminé ses jours dans Athènes; quel qu'en ait été le dénoûment, la mort le surprit au moment où il terminait le huitième livre de son histoire; ses héritiers confièrent le précieux manuscrit à Xénophon, qui dut honorer la vieillesse de Thucydide par une respectueuse amitié, se fit son éditeur [1] et le continua. Les *Hellé-*

[1] Voyez l'excellent article de M. Letronne sur Xénophon dans la *Biographie universelle.*

niques du disciple de Socrate commencent où finit l'histoire de Thucydide, et par ces mots : μετὰ δὲ ταῦτα. Les anciens aimaient à s'enchaîner les uns aux autres, à se continuer : ils sentaient combien il y a de grandeur et de puissance à ourdir dans les affaires humaines, par l'action ou la pensée, une trame commune. Il ne paraît pas que Thucydide ait joui de sa gloire dans l'esprit de ses contemporains; mais il en a joui dans sa propre conscience : le Κτῆμα εἰς ἀεὶ est fameux; l'historien sent qu'il écrit pour l'éternité : pourquoi ne le dirait-il pas ?

L'histoire de la guerre du Péloponèse s'ouvre par une exposition préliminaire des origines et des commencements de la Grèce : les émigrations fréquentes dont toutes les régions de l'Hellade, sauf l'Attique, furent le théâtre, la condition des Grecs avant leur coalition contre les Troyens, la vraisemblance de leurs forces d'après la nature et la durée de l'expédition, la Grèce revenue dans ses foyers et assise sur ses fondements, envoyant hors de son sein des colonies, l'établissement des tyrannies concourant avec l'accroissement des prospérités matérielles, ces mêmes tyrannies dissipées par des progrès ultérieurs de la civilisa-

tion, la puissance de Lacédémone fondée par les Doriens, l'émulation d'Athènes, qui bat les Mèdes à Marathon, la rivalité naissante des deux républiques, leur courte union, l'égalité de leurs forces et de leur gloire qui les met en présence et devient la vraie cause de la guerre forment comme une espèce de prologue. L'action commence par les dissensions de Corcyre et de Corinthe : Épidamne, ville située à droite en entrant dans le golfe Ionique, et colonie de Corcyréens, était désolée tant par des divisions intestines que par les expéditions que faisaient contre elle un grand nombre de citoyens bannis qui avaient été chercher l'appui des barbares; la colonie s'était adressée à la métropole afin qu'on la réconciliât avec les exilés, et qu'on mît fin à la guerre; mais Corcyre avait rejeté ses prières. Les Épidamniens embarrassés envoyèrent à Delphes consulter le dieu, qui leur répondit de donner leur ville aux Corinthiens, et de se soumettre à leur commandement. Ils obéirent, et remirent la colonie aux Corinthiens, en représentant qu'elle avait eu pour fondateur un citoyen de Corinthe, et en faisant connaître l'oracle auquel ils se conformaient. Corinthe, qui prétendait depuis longtemps que cette colonie

ne lui appartenait pas moins qu'à Corcyre, et depuis longtemps aussi aigrie contre Corcyre, qui la négligeait et ne lui rendait plus les honneurs auxquels elle avait droit comme métropole, reçut Épidamne sous sa protection. Les Corcyréens, apprenant que des troupes et de nouveaux habitants partis de Corynthe se dirigeaient vers Épidamne, s'irritèrent, et la guerre éclata entre Corcyre et Corinthe. Corcyre remporta d'abord quelques avantages, qui provoquèrent chez les Corinthiens de puissants préparatifs : Corcyre effrayée, et ne se trouvant comprise ni dans les traités des Athéniens ni dans ceux des Lacédémoniens, envoya des députés à Athènes pour en solliciter l'alliance et l'appui. Les Corinthiens, instruits de l'ambassade, en députèrent une autre, et le débat s'ouvrit entre Corcyre et Corynthe devant le peuple d'Athènes. La harangue des Corcyréens fut habile ; ils s'excusèrent adroitement de n'avoir pas jusqu'alors recherché l'alliance d'Athènes ; ils montrèrent que la république pouvait les accepter pour amis et alliés sans rompre ses traités avec les Lacédémoniens, puisque Corcyre n'était l'alliée ni de Corynthe ni de Lacédémone. En terminant, ils posèrent ainsi la question :

Il est en Grèce trois puissances maritimes, la vôtre, la nôtre, celle des Corinthiens; votre intérêt est de confondre les forces de Corcyre avec les vôtres contre Corinthe et le Péloponèse. Les Corinthiens, dans leur discours, traitèrent Corcyre avec indignation et mépris: ils rappelèrent ses injustices et ses impiétés envers la métropole; ils revendiquèrent le droit qui leur appartenait de châtier des sujets rebelles. Ne vous laissez pas entraîner, dirent-ils encore aux Athéniens, par l'offre d'une marine considérable: mieux vaut la justice pour assurer la puissance que des avantages éphémères qu'il faut acheter au prix de mille dangers. Les Athéniens se décidèrent en faveur de Corcyre, et contractèrent avec elle une alliance défensive contre ceux qui attaqueraient Corcyre, Athènes ou quelques-uns de leurs alliés. C'était au fond accepter la guerre avec le Péloponèse, mais ils ne purent résister à l'appât d'une flotte puissante qui venait s'offrir à eux. D'ailleurs l'île de Corcyre leur paraissait commodément située, sur la route de l'Italie et de la Sicile.

Désormais Sparte et Athènes seront irréconciliables; et la guerre de Corcyre et de Co-

rinthe ne sera que le prélude de celles qu'elles se réserveront. Les mécontentements s'aigrissent et se multiplient : on se plaignait à Corinthe de ce que les Athéniens assiégeaient Potidée, colonie corinthienne, où se trouvaient des Corinthiens et des Péloponésiens ; on se plaignait à Athènes des peuples du Péloponèse qui avaient excité à la révolte une ville tributaire de la république. Les Corinthiens convoquèrent à Lacédémone les alliés ; les Lacédémoniens tinrent leur conseil ordinaire, et invitèrent à s'expliquer devant eux tous ceux qui avaient à se plaindre des Athéniens. Les députés de Corinthe parlèrent les derniers.

Pourquoi Thucydide a-t-il mis de si nombreuses harangues dans la bouche des acteurs de son histoire? Il a profité des mœurs et des habitudes de ses contemporains pour atteindre la vérité au prix de toutes les ressources et de toutes les industries de l'art. Les anciens parlaient beaucoup dans la gestion de leurs affaires ; ils délibéraient sur tout : ils mêlaient les discours aux guerres, aux expéditions et aux lois décrétées. Ainsi les Corinthiens durent parler contre les Athéniens dans l'assemblée de Lacédémone. Voilà pour l'historien le texte nécessaire : il ajoutera son génie à la

situation et à la réalité : il se servira de la harangue des Corinthiens pour apprécier l'esprit des deux peuples qui vont s'étreindre et se combattre ; sous la forme d'un reproche direct, il fera le portrait des Lacédémoniens : « Seuls d'entre tous les Grecs, ô Lacédémoniens, vous aimez à temporiser, vous défendant plus par la lenteur que par la force ; seuls, vous vous opposez à l'agrandissement de vos ennemis, non lorsqu'il commence, mais lorsqu'il est double ! Cependant on disait votre politique ferme et sûre, mais les faits démentent cette renommée. Le Mède, parti des extrémités du monde, était arrivé jusqu'au Péloponèse avant que vous lui eussiez opposé des efforts dignes de vous : et maintenant vous voyez avec indifférence les Athéniens, qui ne sont pas éloignés comme le Mède, mais qui sont près de vous. » Mais l'historien retrempe ses couleurs pour opposer l'un à l'autre le caractère de l'Athénien et du Spartiate : « Les Athéniens sont novateurs, prompts à inventer et à exécuter ce qu'ils ont résolu. Vous, au contraire, vous voulez conserver ce que vous possédez sans inventer rien, sans atteindre en réalité même au nécessaire. De plus, les Athéniens sont entreprenants au delà de leurs forces,

audacieux au delà de toute attente, pleins d'espérance dans les revers; votre partage est d'agir au-dessous de vos forces, de ne pas même vous fier aux choses les plus sûres, et de croire que vous ne serez jamais délivrés des malheurs. Ils sont aussi infatigables que vous êtes tardifs; ils quittent aussi volontiers leurs foyers que vous y êtes attachés. Ils croient, en sortant de leurs murs, acquérir quelque chose; en faisant une excursion, vous croyez nuire à ce que vous possédez. Vainqueurs, les Athéniens s'avancent très-loin; vaincus, ils se découragent peu. Bien plus, ils dévouent à leur patrie leurs corps, devenus étrangers à eux-mêmes, et leur âme jusqu'à ses ressorts les plus secrets. S'ils ne réussissent pas dans ce qu'ils ont conçu, ils se croient déchus de ce qui leur appartenait; s'ils saisissent l'objet de leur ambition, ils croient avoir peu fait en comparaison de ce qui leur reste à faire. S'ils échouent dans quelque projet, ils le remplacent par d'autres espérances, et complètent ainsi ce qui leur manque. Seuls, les Athéniens obtiennent et espèrent obtenir ce qu'ils ont conçu, parce qu'ils exécutent rapidement ce qu'ils ont résolu; et c'est au milieu des peines, des dangers, durant toute la vie, qu'ils

poursuivent ces travaux pénibles. Ils jouissent très-peu de leurs biens par l'envie d'acquérir toujours, croyant qu'il ne peut y avoir d'autre fête que d'accomplir leurs devoirs, et qu'un repos inoccupé n'est pas un moindre malheur qu'une activité laborieuse. Enfin, si l'on disait en peu de mots qu'ils sont nés, et pour n'avoir pas eux-mêmes de repos, et pour n'en pas laisser aux autres, ce serait la vérité. » Les voilà jetés sur la scène, les acteurs du drame : sont-ils assez vivants?

Il y avait à Sparte des députés d'Athènes qui étaient venus pour d'autres affaires : instruits de ce qui s'agitait dans l'assemblée, ils crurent devoir s'y présenter, non pour répondre aux accusations portées contre Athènes, mais pour démontrer généralement qu'il ne fallait pas se hâter de prendre un parti en de si graves conjonctures, et qu'il importait d'y réfléchir avec maturité. Nouvelle harangue où sont développés les mérites et les qualités d'Athènes. Les Lacédémoniens, après avoir entendu tous les discours, firent retirer les étrangers et délibérèrent ensemble. Comme le plus grand nombre opinait à une guerre immédiate contre Athènes, on vit se lever le roi Archidamus qui conseilla la lenteur et la ré-

flexion : son discours ajoute à la peinture du caractère des Lacédémoniens. Mais Stenelaïdas, un des éphores, déclara ne rien entendre aux longs discours des Athéniens; ils se vantent beaucoup, dit-il, et ne se justifient pas : votez la guerre, Lacédémoniens, d'une manière digne de Sparte. L'issue de la délibération fut de déclarer que l'assemblée jugeait les Athéniens coupables, mais qu'elle voulait appeler tous les alliés à donner leurs suffrages sur la paix ou la guerre. Si les Lacédémoniens décrétaient ainsi la rupture des traités, ils cédaient moins aux instances des alliés qu'à la terreur inspirée par les progrès toujours croissants de la puissance athénienne. Or voici comment s'étaient élevées les prospérités d'Athènes.

Par cette transition simple, Thucydide se rejette dans le passé : il fait remonter les choses au moment où la Grèce, victorieuse des Mèdes sur terre et sur mer, se rassit sur ses fondements comme déjà dans des temps antérieurs elle était rentrée au sein de ses foyers après la guerre de Troie. Nous assistons alors à l'histoire des murailles d'Athènes et à l'administration de Thémistocle : nous voyons comment il se fit envoyer à Lacédémone pour

le tromper, et comment les murs d'Athènes et du Pirée s'élevèrent par le concours de l'audace et de la ruse, en dépit du Péloponèse.

Cependant Pausanias, fils de Cléombrote, commençait à rendre insupportable aux Grecs la domination des Lacédémoniens, et les alliés invitèrent les Athéniens à prendre le commandement. Les progrès de la puissance d'Athènes, les victoires de Cimon, les premières défiances de Lacédémone, les premières injures, les premières inimitiés, les guerres d'Athènes contre les Corinthiens, les Épidauriens, contre les Éginètes et les Lacédémoniens, contre l'Égypte, l'Eubée, contre Mégare, l'expédition de Samos sous la conduite de Périclès, tous ces événements rejoignent l'époque où commence la guerre du Péloponèse, et les conjonctures qui l'on précédée, telles que l'affaire de Corcyre et celle de Polydée. Alors Thucydide reprend l'histoire du présent au point où il l'a laissée, c'est-à-dire au moment où les alliés s'assemblent une seconde fois à Lacédémone pour délibérer de la paix et de la guerre. Nouveau discours des Corinthiens où les choses sont exaspérées, où les hommes du Péloponèse sont adjurés de secourir les habitants de

Potidée : *car ils sont Doriens, et sont assiégés par les Ioniens; c'est le contraire de ce qu'on voyait autrefois.* Les suffrages de l'assemblée furent presque unanimes pour la guerre; mais comme rien n'était encore prêt, on envoya des députés à Athènes pour gagner du temps et acquérir de nouveaux griefs par des plaintes qui ne seraient pas écoutées : on demanda aux Athéniens de se purger d'un sacrilége commis contre Minerve, dont Thucydide conte les détails, et dans lequel Périclès était impliqué du côté de sa mère. Les Athéniens répliquèrent en demandant aux Lacédémoniens d'expier un sacrilége commis au Ténare, d'expier encore un autre sacrilége qui avait souillé le temple de Minerve quand les éphores voulurent mettre la main sur Pausanias. Thucydide raconte l'histoire et la fin de Pausanias qui vient se mêler à la destinée de Thémistocle; le héros athénien reparaît; nous lisons sa fuite du Pélonopèse, son refuge chez Admète, roi des Molosses; son apparition auprès d'Artaxercès, l'audace qui subjugue ce barbare, dont l'âme n'était pas sans grandeur; enfin le portrait même de Thémistocle grandement esquissé, dont le trait le plus saillant est un génie naturel, une intelligence

innée qui se passa, pour ainsi dire, de la science et de l'expérience, une divination inouïe des obscurités de l'avenir, une improvisation admirable des ressources nécessaires au présent.

Enfin Lacédémone envoya ses derniers députés avec ces dernières paroles : Les Lacédémoniens veulent la paix; la paix subsistera si vous laissez les Grecs libres. Les Athéniens se formèrent en assemblée pour délibérer; et quand plusieurs eurent parlé, Périclès, fils de Xantippe, qui était alors le premier parmi les Athéniens, et le plus puissant par l'action et la parole, ouvrit la bouche. Dans ce discours, Périclès opine ouvertement à la guerre; il énumère les avantages d'Athènes sur les Péloponésiens dans la lutte qui doit s'engager: comparaison des forces des deux parties. Périclès recommande aux Athéniens de se confier surtout à leur puissance sur mer, d'être insensibles au ravage momentané de leurs campagnes et de leurs biens, car *ce ne sont pas les choses qui possèdent les hommes, mais les hommes qui les possèdent.* Il leur recommande encore de ne pas songer, pendant la guerre, à étendre leur empire, et de ne pas ajouter à des épreuves nécessaires des périls

et des aventures volontaires. Après l'avoir entendu, les Athéniens répondirent aux Lacédémoniens qu'on n'obtiendrait rien d'eux par la crainte, mais qu'ils étaient prêts à traiter comme des égaux avec leurs égaux. Les députés se retirèrent, et il n'en revint pas d'autres. Voilà le préambule de la guerre et de son histoire.

Nous avons insisté sur cette première partie de l'œuvre de Thucydide, parce qu'elle nous semble le triomphe de l'art historique tant chez les anciens que chez les modernes. Se présenter comme l'historien d'un seul événement et d'une catastrophe unique, se proposer un but direct et simple, mais y graviter en entraînant avec soi tout ce qui a précédé l'objet du récit, semer sur son passage les origines de la Grèce, traverser la guerre de Troie, celle des Mèdes, assister à l'élévation des murs d'Athènes, aller reprendre dans le passé Thémistocle qui échappait par la date de sa vie au sujet et à la plume de l'historien ; ne pas oublier Pausanias, ouvrir au lecteur la place publique de Lacédémone, d'Athènes, le secret de leur haine et de leur originalité; rassembler toute la Grèce autour de deux rivales, et préluder à l'action

par une évocation synthétique de toutes les causes, de tous les éléments, et de toutes les puissances que le temps, la nature et l'histoire avaient accumulées pour y aboutir, n'est-ce pas là un miracle de l'art, n'est-ce pas là un de ces développements du génie qui rapproche la conception humaine de la conception divine? Peut-être quand Xénophon fit connaître aux Grecs le livre du fils d'Olorus, quelques critiques, que sais-je? quelques Béotiens blâmèrent cette introduction: l'infini, la profondeur et la majesté de l'œuvre furent appelés peut-être chaos, confusion et pesanteur; mais Thucydide a déclaré laisser aux hommes un monument éternel et non pas un divertissement éphémère: par la pensée, il s'est enfui de son siècle pour mettre au service de sa gloire tout le temps dont les hommes auront à disposer sur la terre.

Dans cette histoire, telle que l'artiste l'avait conçue, le plus difficile était de commencer: l'action même devait être plus simple que les préambules. Quand Thucydide a exposé les préparatifs de Lacédémone et d'Athènes, et quand il a énuméré les peuples qui embrassaient la cause, les uns des Athéniens, les autres des Lacédémoniens, Athènes elle-même paraît sur

le premier plan de la scène. Nous voyons les Athéniens obligés de rentrer dans leurs murs pour se préserver de la première invasion. A ce propos, l'historien remonte à la manière dont l'Attique était habitée dans la plus haute antiquité. Durant l'hiver qui suivit cette première invasion et les premières hostilités, Athènes célébra les funérailles des citoyens qui avaient succombé dans les commencements de la guerre. Périclès fit le panégyrique solennel des morts, où il décernait à Athènes cette incontestable louange d'être l'école de la Grèce. Quelques jours après la seconde invasion de l'Attique, la peste se déclara dans la ville. On en sait la description. Cependant il se fit un grand changement dans l'esprit des Athéniens quand ils se virent la proie de la peste et de la guerre : ils accusaient Périclès, ils lui reprochaient leurs malheurs ; Périclès, par sa parole, releva leur courage s'il n'apaisa pas tout à fait leur colère : le peuple le mit à l'amende, et peu de jours après l'élut général. Mais atteint lui-même du fléau qui désolait Athènes, il mourut au milieu de la troisième année de la guerre. Jamais homme d'État n'est sorti plus grand des mains d'un historien que Périclès, de

celles de Thucydide : il est clair que les destinées d'Athènes reposent sur la tête du fils de Xantippe; il vit, Athènes prospère; il meurt, elle tombe; il emporte avec lui la sagesse de la cité de Minerve; le plus aimable et le plus grand des Athéniens, il jouit de cette gloire éclatante et triste d'avoir pour oraison funèbre la ruine de sa patrie.

Nous ne saurions apporter ici le dessein de conter la guerre du Péloponèse. Les événements se déroulent dans les troisième, quatrième et cinquième livres [1], jusqu'à l'expédition de Sicile. La révolte de Mytilène contre Athènes, sa reddition, les délibérations des Athéniens sur son sort, le discours de Cléon, les murailles de Mytilène rasées, et le partage de son territoire sont l'objet du récit le plus attachant et le plus dramatique. L'histoire de Platée n'est pas moins tragique. La Grèce est vivement représentée déchirée par les factions, et partagée entre Athènes et Lacédémone. Nous trouvons aussi les témérités de Cléon,

[1] Il est probable que la division de l'histoire de Thucydide en huit livres fut faite par ceux qui la publièrent après sa mort : mais comme elle est généralement adoptée, nous nous en servons ici.

les caprices de la fortune qui couronne quelques-unes de ses folies, enfin sa mort dans la même action où succomba le Spartiate Brasidas. Le cinquième livre se termine par une sorte de conférence diplomatique entre les Athéniens et les Méliens. Ce dialogue est une des pièces les plus curieuses de l'antiquité. L'île de Mélos, colonie des Lacédémoniens, avait d'abord gardé la neutralité; ensuite elle avait repoussé, par la force, les ravages des Athéniens. Ceux-ci firent contre l'île une expédition avec trente de leurs vaisseaux, six de Chio et deux de Lesbos; mais, avant de commencer les hostilités, ils envoyèrent des députés à Mélos : les Méliens ne les présentèrent pas à l'assemblée du peuple; ils les invitèrent à conférer avec les chefs et les oligarques. Dans cette conversation qui doit aboutir à la ruine ou au salut d'un peuple, les Athéniens sont subtils et insolents, les Méliens sont subtils et suppliants; les maximes politiques développées dans cette argumentation grecque rappelent les négociations italiennes du XVIe siècle.

Mais la manière de l'écrivain grandit encore avec les événements, et les sixième et septième livres, où est racontée l'expédition

de Sicile, surpassent en éclat les trois livres qui les précèdent. D'abord les commencements de la Sicile sont exposés : il paraît que les plus anciens habitants de la partie occidentale de l'île s'appelaient les Cyclopes et les Lestrigons. Après avoir rappelé l'origine dorienne de Syracuse, alléguée par les Égestains auprès d'Athènes pour appuyer leur demande d'un puissant secours, Thucydide ouvre la délibération au sein de l'assemblée populaire et produit Nicias. Le vieillard fait entendre encore une fois le bon génie de la république : il rappelle que, faiblement rétablis depuis peu d'une terrible peste et de la guerre, les Athéniens ne doivent pas jeter leurs forces à peine restaurées dans une inutile aventure ; il attaque Alcibiade et dit qu'il ne faut pas permettre à un jeune homme qui veut se faire admirer par le luxe de ses chevaux d'étaler sa magnificence au péril de la république. Le fils de Clinias se lève pour répondre et ne se gêne pas d'avouer qu'aux jeux olympiques il a lancé dans la carrière sept chars, ce que personne n'avait fait avant lui, qu'il a remporté quatre prix, et qu'il a encore rehaussé ses victoires par ses magnificences ; il fait vanité de cette jeunesse qu'on accuse ; il

ne refuge pas de l'associer à l'expérience de son antagoniste pour la plus grande gloire de la patrie. Cependant Nicias reprend la parole, et veut épouvanter les Athéniens par l'énumération des dépenses et des préparatifs ; on lui ferme la bouche en lui accordant tout ; on l'élit général avec Alcibiade ; Athènes, dans l'ivresse et le délire, semble se soulever tout entière pour se jeter sur Syracuse. Cette capitale de la Sicile a aussi ses assemblées et ses orateurs ; on s'y encourage, on y exaspère la haine et la résistance contre les Athéniens ; enfin commence le combat de la Sicile et de l'Attique. Quelque chose semble annoncer le dénoûment ; il y a dans l'armée des Athéniens un homme de moins, Alcibiade, que la folie du peuple vient de proscrire, après l'avoir élu général ; du côté des Siciliens, il y a un homme de plus, Gylippe le Lacédémonien. Le succès sera décidé par l'absence et la trahison du premier, par la présence et les talents militaires du second. Mais à quoi bon ce récit ? Qui n'a pas lu le septième livre de Thucydide ? Qui n'a pas été saisi douloureusement par la peinture lamentable de la déroute des Athéniens, catastrophe sans limites et sans mesures, et qui semble n'avoir été égalée que

par nos désastres au milieu des feux et des neiges de Moscou ?

Après tant de pathétique, il n'y a de contraste puissant que la simplicité. Thucydide, dans le huitième livre, continue le récit des événements avec une gravité plus austère encore, gravité qui convient aux malheurs d'Athènes, aux révolutions intérieures de sa démocratie. Ce huitième livre a été l'objet des plus singuliers jugements : on a dit qu'il était indigne des précédents, que l'esprit de l'historien s'était affaibli, que cette décadence était prouvée par un style moins puissant et moins haut, et surtout par l'absence complète de harangues ; enfin quelques-uns ont avancé que ce huitième livre n'était pas de Thucydide. Pour démontrer la faiblesse de ces témérités erronées, je reprendrai les choses dans leur ensemble. Dès les principe de la guerre, Thucydide put avoir l'envie et même concevoir le projet d'en écrire l'histoire, mais il est vraisemblable qu'il ne se mit sérieusement à l'œuvre que lorsqu'il se vit exilé : neuf années avaient déjà coulé quand il commençait, avec la conscience et la possession de toutes ses ressources et de toutes ses pensées : alors il composa cette vaste introduction que nous avons

si fort admirée; il lui donna pour suite la peste d'Athènes, l'éloquence et la mort de Périclès : cependant il était occupé à raconter les événements qui remplissent les troisième, quatrième et cinquième livres, quand éclata l'expédition ou plutôt la catastrophe de Sicile; l'historien vit son drame se compliquer par cet épisode si soudain et si douloureux; il dut redoubler de soins, de patience et de génie; les enquêtes et les informations devenaient plus difficiles et plus longues; quelque chose de si nouveau, de si fatal et de si désespéré demandait à l'historien ses forces les plus énergiques et les plus concentrées, et l'art devait au moins, par sa puissance, égaler la grandeur de la catastrophe et de la matière. Thucydide écrivait cette expédition de Sicile, quand Athènes fut prise par Lysandre : dénoûment apporté à l'historien par l'inexorable destinée qui poursuit sa patrie. Quelles patriotiques douleurs durent s'élever dans l'âme de l'artiste ! L'œuvre qu'il élève grandit à toute heure sous sa main par les malheurs de son pays; et c'est par des coups de génie qu'il devra répondre aux coups de la fatalité. Thucydide sentit le besoin de séparer dans son histoire les désastres de Sicile d'avec la prise d'Athènes par quelque chose

de fort simple; il écrivit donc simplement, mais avec un redoublement de tristesse austère, le huitième livre que nous connaissons; il n'en écrivit pas plus parce qu'il mourut, mais en mourant, il eut devant les yeux l'œuvre qu'il méditait, les suprêmes moments d'Athènes, Alcibiade qu'il aurait peint et jugé, le Spartiate Lysandre, cette inexplicable déroute d'Ægos-Potamos, qui coulait bas les vainqueurs de Salamine, la prise et la honte du Pirée, ses murailles démolies au son des flûtes [1]; car enfin la Grèce se réjouissait, et la ruine d'Athènes était pour elle un jour de fête. Pourquoi le destin fut-il donc si âpre envers la cité de Minerve, jusqu'à lui envier son Thucydide et le lui enlever trop tôt? Il est constant pour nous que Thucydide, en écrivant ce qui forme le huitième livre, avait dans la tête tous les éléments du dénoûment et de la péroraison; il était simple parce qu'il venait d'être pathétique, et bientôt devait l'être plus encore; il suspendait l'effet des harangues parce que déjà il l'avait porté loin, et bientôt devait le porter à son comble; par le modération, il se préparait au sublime. Il est clair, quand on a étudié Thucydide, que

[1] Xénophon, *Helléniques*, liv. 2.

ce grand homme composait son œuvre d'une façon synthétique, avec une intelligence prévoyante, qui tenait toujours en réserve des forces inconnues ; et que la Grèce tout entière, depuis ses origines jusqu'à la chute d'Athènes, fut contenue dans son génie.

Thucydide parut après Hérodote, qui eut pour précurseurs Denys de Milet, Acusilaüs d'Argos, Hécatée de Milet, Charon de Lampsaque, Hellanicus et Phérécide [1]; Thucydide, successeur d'Hérodote, eut pour continuateurs Théopompe et Xénophon ; il est le point central de l'art historique chez les Grecs. Hérodote exprime le passage de la chronique à l'histoire, Thucydide constitue l'histoire elle-même; il lui donne son caractère et sa gravité : disciple d'Anaxagore, ami de Périclès, il connaît la philosophie et le gouvernement : il est autrement grand homme qu'eux, mais avec eux, associant l'histoire à l'étude de la nature et à la grande gestion des affaires.

Entre Anaxagore et Socrate, Thucydide vient dans le développement de la pensée grecque établir la politique : il est dénué de tout pressentiment de la révolution morale que doit

[1] Creuzer, *Historische Kunst der Griechen.*

accomplir le maître et l'ami d'Alcibiade; il peint et représente la société grecque comme Machiavel a peint et représenté l'Italie du xve siècle; et il n'a pas plus d'intelligence pour Socrate que Machiavel n'en a eu pour Luther.

Il est artiste consommé, et pour l'industrie de l'art, ni l'histoire antique, ni la moderne, n'ont à lui opposer, je ne dis pas un vainqueur, mais un égal. Denys d'Halicarnasse accuse Thucydide d'avoir mal choisi son sujet: « Il ne fait, dit-il, que l'histoire d'une seule » guerre qui ne fut ni belle ni heureuse; guerre » qu'il serait à souhaiter qui ne fût jamais ar- » rivée, et qu'il aurait fallu condamner du » moins au silence et à l'oubli. » Que répondre à un pareil homme et à une pareille objection? L'antiquité a donc eu ses prodiges de bêtise comme de grandeur [1].

Thucydide conte admirablement les choses, et la complication du récit n'en altère jamais l'unité. Mais peut-être est-il encore plus grand dans ses harangues. L'imagination a besoin d'un véritable effort pour concevoir la puissance dont était doué Thucydide de faire ainsi parler

[1] Lévesque a fait, dans sa *cinquième excursion*, une réfutation détaillée des critiques de Denys d'Halicarnasse.

les hommes : trois fois il ne craint pas de donner aux Grecs l'équivalent de la parole de Périclès ; Mytilène et Platée lui inspirent les plus touchants discours : Alcibiade a la brillante éloquence d'un jeune homme et d'un favori du peuple d'Athènes ; Hermocrate à Syracuse trouve contre les Athéniens des explosions de haine et de colère qui font trembler pour eux ; tout dans les harangues de Thucydide a sa raison et son effet. Quel est donc cet homme qui redouble, par l'éloquence, la puissance de l'histoire, qui augmente la vérité par l'idéal, qui laisse aux orateurs de tous les temps des exemples pour les enflammer en les désespérant ?

Le style de Thucydide a été fabriqué pour durer toujours ; il a toutes les propriétés de l'homme qui l'a forgé ; il est profond comme lui, grave, majestueux, austèrement pathétique, positif et idéal comme lui ; il ressemble à l'homme qui l'a tiré hors de lui ; nous conseillons aux rhéteurs anciens et modernes de s'y résigner, ou plutôt qui les oblige à s'occuper de Thucydide ?

Il n'y a qu'un sentiment sincère et profond des beautés de l'histoire qui a pu engager M. Ambroise-Firmin Didot à essayer de le tra-

duire. M. Firmin Didot n'ignorait pas que Charles Lévesque avait, en 1795, publié une traduction de Thucydide qui fut distinguée plus tard par le jury des prix décennaux, et qui offrait, sinon une image toujours satisfaisante de l'original, du moins un reflet qui n'était pas sans mérite et sans charme jusque dans sa pâleur. Charles Lévesque possédait, dans une assez notable mesure, la connaissance, le goût et l'intelligence de l'antiquité. M. Gail déclara que le travail de son prédécesseur lui avait été fort utile, et s'efforça de donner à sa traduction nouvelle le caractère d'une fidélité plus opiniâtre. Venant après Lévesque et Gail, M. Firmin Didot a profité de tous deux, ce qui est fort naturel, mais ne s'en distingue pas d'une manière bien nette, ce qui eût été nécessaire. Son allure n'est pas décidée ; peut-être n'est-il pas assez maître de tous les secrets de l'idiome grec et de la langue française, eu égard à la rude tâche qu'il s'était imposée. Mais le nouveau traducteur n'en mérite pas moins les remercîments des amis de l'antiquité pour ses efforts, pour le beau texte grec qui accompagne sa traduction, enfin pour une version nouvelle qui doit procurer à Thucydide quelques lecteurs de plus.

Thucydide, comme tous les grands génies qui viennent les premiers, est suivi dans l'évolution de la pensée humaine par des esprits analogues qui ont su marier à leur ressemblance avec lui une forte originalité. Salluste et Tacite chez les Romains, Machiavel chez les Italiens, sont évidemment des proches de Thucydide; c'est la même souche et le même genre de génie avec toutes les différences d'un développement libre et puissant au milieu d'une civilisation différente. L'esprit exclusivement politique n'a pas dans l'histoire de plus grands représentants que Thucydide, Tacite et Machiavel.

Nous ne saurions quitter aujourd'hui le fils d'Olorus sans remarquer combien la face des choses, et par conséquent la face de l'histoire a changé. Qui songerait aujourd'hui à écrire l'histoire dans les préoccupations exclusivement politiques de Thucydide et de Machiavel? La politique Italie elle-même donne pour successeur au secrétaire florentin le platonicien Vico, divinateur de génie, mais ne sachant pas assez de choses pour la généralité de ses axiomes; religieux, mais gêné par l'orthodoxie catholique; philosophe, mais ne dépassant pas les limites de l'idéalisme platonicien. Un illustre

philosophe allemand, M. Schelling, nous semble, en résumant dans un de ses ouvrages sa pensée synthétique sur la philosophie de l'histoire, avoir en même temps, et sans le savoir, résumé en l'agrandissant la pensée de Vico : « L'histoire, a écrit M. Schelling [1], est » une épopée conçue dans l'esprit de Dieu : » ses deux parties sont le mouvement par le- » quel l'humanité sort de son centre pour se » développer jusqu'à sa plus haute expression, » et l'autre mouvement qui effectue le retour. » La première partie est comme l'Iliade de » l'histoire, la seconde en est l'Odyssée. Le » premier mouvement est centrifuge, et le se- » cond est centripète. » La théorie de Vico est surpassée et rectifiée ; car si nous ne croyons pas avec lui que l'humanité tourne dans le cercle de la forme catholique, nous croyons avec Schelling que nous retournerons à Dieu, et c'est notre plus chère espérance. Seulement nous demanderons quelle sera la route. L'idéalisme de Vico, succédant à l'école politique de Machiavel, eut lui-même pour contemporain et pour successeur le génie politique de Montesquieu, qui ne peut pas plus nous

[1] *Philosophie und Religion.*

satisfaire aujourd'hui comme règle à suivre que la théorie du Napolitain. Avec Vico, on étouffe dans le passé; avec Montesquieu, on condamne l'humanité à une imitation perpétuelle, car de ce que certains faits politiques se sont produits, il induit qu'ils se renouvelleront toujours. Que conclure de tout cela, si ce n'est que l'histoire veut être conçue et écrite aujourd'hui dans un système de métaphysique social assez puissant pour contenir toutes les idées, toutes les propriétés et tous les faits de l'humanité, et pour frayer la route avec ce majestueux et irrésistible cortége aux vérités futures ?

SALLUSTE.

ÉTUDES DE L'ANTIQUITÉ.

Salluste.

*

Sylla fut le dernier homme qui sut prêter à la cause de l'aristocratie romaine de la force et du génie. Tout dans sa vie dénote une intelligence de choses qui lui permit de consommer sa grandeur personnelle aussi heureusement qu'il l'avait commencée, et son abdication n'est pas un des moindres indices de sa fortune et de son esprit. Il y a dans cette action autre chose qu'une superbe fantaisie se plaisant à rejeter le pouvoir souverain, et prodiguant son mépris à Rome en lui rendant la liberté. Quand Sylla dépouille la pourpre et la dicta-

ture, il condamne lui-même cette aristocratie qu'il a vengée; car déposer le pouvoir, c'était l'en déclarer incapable.

Telles étaient effectivement les conjonctures de la république que le triomphe de Sylla sur Marius ne compensait pas l'infériorité morale qui dégradait l'aristocratie, et ne pouvait cacher au vainqueur d'Orchomène les forces vives qui se remuaient dans la cause démocratique et se préparaient à reprendre l'œuvre des Gracches et de Marius. Aussi, quand Sylla eut achevé son bonheur et sa vie, de quel côté se déclara la prééminence du talent et de l'habileté, si ce n'est dans le parti populaire?

Que dire de Pompée, la médiocrité la plus fastueuse et la plus enflée qui ait jamais paru dans les affaires? Crassus manque d'ambition; il n'a que de l'avarice et de la vanité: Caton, sans génie, s'appuie sur une vertu qui ne sauve personne; Cicéron, cet homme nouveau qui s'égara dans l'amitié de Pompée, ne fut-il pas durant sa vie l'admiration et le jouet de tout le monde!

Cependant brillaient dans le parti populaire deux hommes dont les renommées vigoureuses qui poussaient tous les jours accablaient les réputations aristocratiques : nous voulons

dire César et Salluste. L'historien de Jugurtha, de l'Afrique, de Marius et du VIIe siècle de Rome, ne saurait être séparé de César, si l'on ne veut pas dénaturer l'entente de son esprit et de son temps. César et Salluste servent la même cause et le même mouvement du monde; la plume du second est aussi ardente et aussi acérée que l'épée du premier, et tous les deux ont arraché à l'aristocratie non-seulement l'empire, mais la primauté du génie politique.

Dans ce que nous dirons de Salluste, nous aurons l'avantage de nous autoriser des recherches érudites du président de Brosses. Le livre qu'il nous a laissé : *Histoire de la République romaine dans le cours du* VIIe *siècle* (Dijon, 1777, 3 vol. in-4°), est une des productions les plus substantielles de la science française. Le style est faible, la pensée raisonnable, l'érudition immense : c'est une de ces grandes manutentions de faits et d'études qui servaient autrefois de loisir à notre ancienne magistrature, et dont l'habitude semble se perdre aujourd'hui.

Caïus Sallustius Crispus naquit à Amiterne, ville du pays des Sabins, l'an de Rome 668, sous le septième consulat de Marius et le se-

cond de Cornélius Cinna. On ignore le nom de sa mère : son père eut du mérite et de la probité : sa famille était plébéienne et fort honorable, mais il ne paraît pas qu'elle ait passé par les grandes charges de la république : elle devait trouver sa gloire tout d'un coup en aboutissant à Salluste.

Le jeune Crispus passa sa première jeunesse dans Rome, et montra sur-le-champ, comme signe de sa nature, la double avidité des plaisirs et de la gloire ; plus tard, il marqua Sylla du même caractère : *voluptatum cupidus, gloriæ cupidior.* Il désirait l'argent pour le répandre et le métamorphoser en voluptés ; il se précipita dans les jouissances de toutes sortes avec une frénésie qui ne s'y épuisait pas tout entière, car il embrassait la science et toutes les disciplines avec la même pétulance; âme indomptable, imagination effrénée, esprit juste, génie heureux, grande âme, vastes pensées, inextinguibles désirs, amour du beau, intelligence du vrai, soif des grandes actions et d'un illustre nom, mépris des petits devoirs et des régularités ordinaires, tel était Salluste à vingt ans.

Catilina conspirait; nous autres modernes nous n'avons jamais pu savoir pourquoi. C'é-

tait évidemment quelque chose de démocratique et qui sortait des souvenirs et de la cause de Marius; mais quel était le but du chef énergique et libertin qui menait l'entreprise? Était-ce de brûler Rome? d'égorger le sénat? d'assassiner ceux qui n'auraient pas conspiré? Les vainqueurs l'ont dit : les vaincus n'ont pas écrit. Il est difficile d'attribuer à un parti que ne répudiaient pas entièrement César et Crassus ces folles fureurs qui ne mènent à rien. Néanmoins la conduite de Catilina et son habileté nous semblent incriminées par l'abandon où le laissèrent les ambitieux les plus intelligents de la cause démocratique, César et Salluste. Ces deux jeunes hommes connaissaient Catilina et tous ses amis; même âge, même humeur, mêmes plaisirs; seulement le dictateur et l'historien futurs ne voulaient s'engager que dans une aventure féconde, persévéramment ourdie, vaste, enlaçant toutes les forces de Rome, et dans laquelle on se serait plutôt proposé de s'emparer de la république que de la bouleverser.

Crispus laissa donc Lucius conspirer seul, d'autant plus que déjà il méditait d'écrire l'histoire. Dans ce dessein, il sut s'attacher un grammairien d'Athènes, Ateius Prétextatus,

qui professait l'éloquence dans Rome, et mérita le surnom de philologue. Le rhéteur grec écrivit pour son élève des annales romaines qui lui déroulaient les choses saillantes et singulières. Décidément Salluste se vouait à l'histoire et s'y préparait. Le barreau l'avait rebuté, et son dégoût fut si grand, qu'il se priva de cette voie facile et familière aux Romains pour arriver aux honneurs. Le génie de ce jeune homme l'emportait trop vivement ailleurs, et lui rendait trop intolérables les pratiques judiciaires. Le futur émule de Thucydide pouvait-il altérer sa concision merveilleuse, la rapidité divine de son esprit et de son style, les beautés et les formes si sveltes de son récit; dans les répétitions et les détours de la faconde de l'avocat, dans les litiges de l'héritage, de la gouttière et de l'hypothèque? Salluste préféra l'ardeur des luttes politiques et s'y jeta de tout l'élan d'un talent audacieux, neuf, et qu'il n'avait pas encore prouvé à lui-même et aux autres. Un de ses amis, Clodius, avait entrepris de faire payer cher à Cicéron la précipitation irrégulière qui avait mis à mort les amis de Catilina; Cicéron s'était exilé; Clodius ne put faire durer longtemps cet exil; il fut contraint d'assister au retour de son en-

nemi et au bris des tables d'airain contenant les actes de son tribunat; il se retira quelque temps du premier plan des affaires; il renoua sourdement quelques intelligences avec Pompée dont la vanité se blessait de trouver Cicéron plus vain encore que lui; il poussait aussi Salluste au tribunat, se préparant de cette façon des appuis dans sa brigue de la préture. Salluste fut tribun du peuple en l'an 702 de la république, ayant pour collègues Q. Pompéius Rufus, T. Munatius Plancus, M. Cœlius et Manilius Canianus.

Le consulat et la préture étaient la proie commune et toujours disputée des factions aristocratique et démocratique. Trois hommes se jetaient sur la pourpre consulaire pour se l'arracher, Milon, Hypsœus et Scipion. La brigue fut portée au comble de la violence et de la prodigalité : le sang et l'argent coulaient à flots dans le forum. Les élections devenaient impossibles dans ce conflit de massacres et de corruption, et la république se trouva sans magistrats. Un entre-roi fut nommé. Cependant Milon, s'en allant à Lanuvium sa patrie où il était dictateur, pour l'installation d'un prêtre flamine, rencontra Clodius sur son chemin et ne put résister à la tentation et à la

facilité de le tuer. Salluste, plein de colère et de douleur, se joignit à ses collègues Munatius et Rufus pour venger son ami; il prononça contre Milon une invective furieuse; le peuple, qu'exaspérait la vue du cadavre de Clodius qu'on avait étalé sur la tribune, enleva le cadavre, le transporta dans la curie Hostilienne où le sénat s'assemblait, et fit de ce palais et de la basilique Porcia qui le touchait un vaste bûcher pour son Clodius qu'il regrettait. Ce détestable emportement, qui surpassait le meurtre commis sur la route de Lanuvium, rendit à Milon son courage : il continua de briguer le consulat et se mit en devoir de soutenir vigoureusement le procès criminel. Les entre-rois se succédaient, et la république n'avait pas encore ses magistrats ordinaires : Pompée songeait à la dictature; César absent était proposé par ses amis au consulat. Salluste tint une conduite fort habile; quand il eut reconnu que l'élection de César n'était pas certaine, il se rapprocha de Pompée, et donna l'appui de son parti à la motion de Bibulus qui avait ouvert l'avis dans le sénat de nommer Pompée seul consul. Par cette manœuvre, Salluste se conciliait, en le compromettant, Pompée séparé de Cicéron qu'il n'ai-

mait plus, et de Milon qu'il devait laisser condamner. Le procès criminel fut la principale affaire de ce consulat; Salluste, poursuivant avec ardeur la perte de Milon, fut outré de voir Cicéron embrasser sa défense; dès lors ces deux hommes entrèrent l'un contre l'autre dans une inimitié implacable, et s'envoyèrent les plus déchirantes injures. Cicéron, au surplus, défendit mal son client, il se troubla; Milon, condamné à l'exil par trente-huit voix contre treize, se rendit à Marseille. Après sa retraite, son parti prit le dessus; Rufus, Munatius et Sextus, secrétaire de Claudius, furent condamnés pour l'incendie du palais Hostilien. Salluste fut atteint quelque temps après. Appius Pulcher et Pison, censeurs, faisant l'appel des sénateurs, lui reprochèrent la licence de ses passions et l'exclurent du sénat. Les aventures galantes de Salluste n'étaient ici qu'un prétexte, et la censure n'était plus qu'un instrument de vengeance politique.

Salluste reçut avec un froid dédain l'injure que lui faisaient les censeurs, et sans se tourmenter davantage, il se tourna vers l'histoire. Il était prêt : il tenait à sa disposition les lettres grecques et l'intelligence de Thucydide, le secret de l'idiome romain dans ses plus

vieilles originalités, la connaissance de la république, de ses vicissitudes et de sa constitution. Le tribunat l'avait jeté au milieu des affaires et de ses contemporains, il savait la vie. Sur quel sujet tombera son choix ? Rien de primitif et d'antique ne lui convient; il n'a de goût qu'à son siècle; il s'y plaît, il en aime le tumulte, les grandeurs et les vices. A vingt ans il avait vu Catilina, à trente ans il en écrira l'histoire. Ce sujet lui livre toute la république; il est vaste, simple, court; là, comme sur un théâtre étroit et saillant, se réunissent tous les illustres du siècle, César, Caton, Crassus, Catilina, Cicéron; il pourra peindre ses amis et ses ennemis; il se fait censeur aussi, mais dans l'histoire.

Au surplus le nouvel historien est juste : non, dans l'exploration des grands historiens de l'humanité tant antique que moderne, nous n'avons pas rencontré d'esprit plus juste, plus sûr et plus équitable. Salluste, quand il prend la plume, a dépouillé tous les souvenirs qui pourraient corrompre sa justice; il est grave : ne cherchez plus le voluptueux adolescent, ni le turbuleut ami de Clodius; quand il écrit, Salluste est le plus pur et le plus élevé des hommes. Cependant il garde les grandes pas-

sions qui ne doivent jamais déserter l'âme ; on lui sent toujours au cœur ses amis et ses opinions ; il est démocrate, il chérit César, comme Thucydide chérissait Périclès, il a pour certains patriciens des mépris auxquels ils avaient bien des droits : mais ses affections animent son équité et ne l'altèrent pas ; il est impartial comme il faut l'être, c'est-à-dire juste après avoir embrassé le meilleur parti.

Dans le fragment si court et si beau qu'il nous a laissé touchant Catilina, Salluste n'explique pas Catilina : il le met en scène vivement ; mais il ne l'approfondit pas. En savait-il plus qu'il n'en a laissé voir, ou bien lui-même n'a-t-il pas pénétré dans les mystères de cette obscure et sanglante tragédie ? Il se contente de donner à penser que la domination de Sylla avait tenté Catilina : *hunc post dominationem Lucii Syllæ lubido maxima invaserat reipublicæ capiundæ*. Mais cela ne suffit pas à expliquer un dessein dont la chute même a ébranlé Rome, qui s'était créé des complices dans l'Italie, dans le Picénum, le Bruttium et l'Apulie, dont, pendant un moment, le peuple désirait ardemment le succès et le triomphe, *Catilinæ incepta probabat*, et qui avait recruté de nouveaux partisans, même après que Catilina eut quitté

Rome dans une précipitation furieuse. Néanmoins le chef de cette conspiration est grand dans le récit de Salluste; et l'on y voit que Catilina n'avait jamais fait entrer la médiocrité dans son ambition, ses talents, ses vices et son courage.

Après Catilina, les trois hommes qui comparaissaient devant l'historien pour lui demander un caractère et la vie, étaient Caton, César et Cicéron. Situation admirable de l'écrivain de trente ans! Pour la première fois, Rome possède un historien de génie qui pourra lui peindre ses plus grands personnages au moment même où ils se meuvent dans son sein; l'artiste est digne de cet office; il ne se déconcerte ni ne s'irrite à la vue de Caton, son adversaire et son ennemi; il le comprend, il le glorifie, il l'envoie à la postérité avec ces lignes immortelles : *Non divitiis cum divite, neque factione cum factioso; sed cum strenuo virtute, cum modesto pudore, cum innocente abstinentia certabat; esse quam videri bonus malebat; ita quo minus gloriam petebat, eo magis sequebatur.* « Caton ne luttait pas de richesse avec le riche, de brigue factieuse avec le factieux, mais de courage avec le courageux, de modération avec le sage, de pureté avec l'homme

pur; il aimait mieux être vertueux que de le paraître, et plus il fuyait la gloire, plus elle s'attachait à ses pas. Qu'admirerons-nous le plus ici de Salluste ou de Caton ? de la vertu qui arrache une semblable louange, du génie qui ne la refuse pas, et la décerne pour l'éternité ?

Avec quel plaisir Salluste devait parler de César, son ami, l'orgueil et l'espérance du parti démocratique, ce mélange incomparable d'héroïsme et de licence, d'exaltation et d'incrédulité, corps délicat et mou, âme immense et inspirée, le plus aimable des Romains pour en devenir le plus grand, et qui s'occupait dans les Gaules à consterner du bruit de ses prodiges et de sa gloire le parti pompéien ! Pendant son absence, Salluste disait de lui à l'époque de la conspiration : *Cæsar in animum induxerat laborare, vigilare; negotiis amicorum intentus, sua negligere; nihil denegare, quod dono dignum esset; sibi magnum imperium, exercitum, novum bellum exoptabat, ubi virtus enitescere posset.* « César avait résolu dans son esprit de se montrer laborieux et vigilant, d'être tout aux affaires de ses amis et de négliger les siennes, de ne jamais refuser ce qui valait la peine d'être donné; pour lui-même il désirait un

grand commandement, une armée, une guerre où il pût se divulguer tou entier. » Il les avait, le commandement, l'armée et la guerre pendant que Salluste écrivait, et bientôt il reviendra venger et récompenser son historien [1].

Mais voici Cicéron et Salluste face à face; suivons les procédés de l'écrivain. Il a élevé dans le drame de son récit, après le personnage de Catilina, deux hommes qui dominent tous les autres, César et Caton; il les a produits comme les deux premières gloires de son siècle, Caton, comme la plus sainte image de la vertu, César, comme le plus étincelant exemplaire du génie : les places sont prises, où mettre Cicéron ? Dans un certain milieu entre la grande vertu et le grand génie. Cicéron se remue beaucoup; il fait dans Rome une vigilante police, il prononce dans le sénat une oraison excellente, utile a la république, et que plus tard il a éditée lui-même, *orationem habuit lu-*

[1] De Brosses prétend à tort que les deux portraits de César et de Caton n'ont été tracés qu'après coup; ils complètent les deux harangues et occupent une place naturelle dans l'économie du morceau. Salluste a pu retoucher plus tard certains endroits, mais il est évident que sa manière de composer est d'un seul jet et d'une même venue.

culentam atque utilem reipublicæ, quam postea scriptam edidit; il est non pas un grand homme, non, il est... quoi donc enfin ? *un excellent consul, optimo consuli.* La vengeance est ici d'autant plus cruelle qu'elle ne s'exerce pas aux dépens de la justice, et l'ironie d'autant plus poignante qu'elle paraît plus courte et plus calme. *Optimo consuli* rabattait terriblement la vanité de Cicéron; c'était comme si Salluste eût dit : Cicéron, le plus éloquent et le plus vain des Romains, homme nouveau, sans pensée et sans goût pour la cause démocratique, croyant au génie de Pompée, associant le culte des idées nouvelles de la Grèce et des vieilles formes de la république, attendant Pharsale pour reconnaître César, le plus impolitique des hommes, n'ayant d'autre action que son consulat, et s'étonnant dans tous ses discours d'avoir agi une fois; *optimo consuli.*

Salluste achevait les dernières lignes de ce premier chef-d'œuvre dont les Romains ne jouirent que plus tard, quand César donna de ses nouvelles à l'Italie et Pompée; il revenait enfin : irrité des injustices du sénat, il avait forcé Corfinium et Branduse; il était dans Rome. Salluste reconnut incontinent dans le vain-

queur des Gaules le maître des nouvelles destinées de la république; il lui adressa une lettre ou plutôt un mémoire politique, assemblage de passions vives et d'idées justes, des colères de l'homme de parti et des jugements de l'homme d'État. J'en vais donner la substance. Après s'être excusé sur la nouveauté de cette confidence, il fait la plus amère peinture des fautes de Pompée, de l'oligarchie aristocratique, de Caton, de Domitius, qui ont immolé comme des victimes quarante sénateurs et moissonné la jeunesse; ce préambule épuisé, il entre en matière.

Les deux fondements de la république sont le peuple et le sénat. Mais le peuple n'est plus guère qu'une multitude sans mœurs, sans tradition politiques, et incapable de gouvernement. Il faut en régénérer les classes par de nouveaux citoyens, et raviver ainsi l'esprit de liberté. Il faut aussi former des colonies où les anciens et les nouveaux citoyens se mêleront. La faction aristocratique s'écriera que c'est violer la constitution que d'imposer l'exil des colonies à des Romains, et que si un seul homme peut faire des citoyens à son gré, la cité libre n'est plus qu'une monarchie; il faut mépriser ces impuissantes clameurs.

Mais César sera surtout le bienfaiteur de la patrie et du genre humain, s'il peut détruire ou du moins diminuer l'avidité qui se décèle de tous côtés pour l'argent. Les mœurs, la discipline et le génie sont incompatibles avec une semblable avidité. L'homme de bien, quand il voit le mauvais citoyen plus considéré que lui parce qu'il est plus riche, s'indigne d'abord; mais peu à peu l'argent empiétant toujours sur la vertu, il passe lui-même du côté des plaisirs.

L'élection des magistrats est chose importante, et le peuple s'y entend assez bien; la loi de Caïus Gracchus est judicieuse. Ce grand tribun voulait qu'on mît dans une urne les centuries des cinq classes, et qu'elles donnassent leurs suffrages à mesure qu'on les tirerait au sort. Cette égalité de prérogatives engendrait l'émulation de la vertu.

Pour les juges, ne les faire nommer que par un petit nombre serait tyrannique, et ne les choisir que parmi les riches ne serait pas honnête. Les Rhodiens ne se sont pas mal trouvés de cette forme de jugement par laquelle le pauvre et le riche, que le sort élisait juges, décidaient des grandes affaires comme des petites.

La faction aristocratique voudra s'élever

contre toutes ces réformes; mais comme elle est aussi stupide et lâche qu'envieuse et malveillante, César pourra l'écraser. Que dire d'un Bibulus dont la langue ne peut se délier, et dont le consulat a fait briller l'imbécillité? Caton n'est pas à dédaigner, mais les autres nobles de la faction ressemblent par leur inertie à des statues qui n'ont qu'un nom et pas d'âme. Il faut arracher à ces nobles incapables de travail, de guerre et d'administration, l'empire du sénat.

Le sénat est l'âme de la république dont le peuple est le corps; pour le régénérer et le raffermir, il faut l'augmenter et introduire l'usage de donner les voix par écrit : *Si numero auctus per tabellam sententiam feret.* Le nombre et le secret anéantiront la faction oligarchique.

Quant à la quantité des nouveaux sénateurs, les emplois dont on pourra les investir, la classe dans laquelle il faudra les choisir, ces détails viendront plus tard, et Salluste est préparé; il n'a voulu aujourd'hui qu'offrir à César un projet général, *de summa consilii;* il a voulu conjurer le vainqueur des Gaules, de sauver l'État des désordres qui le déchirent et des vieilles institutions qui l'empêchent de vivre.

Après avoir écrit cette lettre, Salluste alla joindre César dans son camp ; on présume qu'il le suivit en Espagne et revint avec lui à Rome en 706 : il fut appuyé par César dans la poursuite de la questure, et rentra au sénat deux ans après en avoir été banni. Il exerçait cette charge pendant que César en Égypte établissait sa victoire et sa domination ; il lui adressa une seconde lettre qui le trouva dans Alexandrie. Il s'y montre aussi pénétrant et plus modéré que dans la première, il affermit César dans ses desseins de clémence ; il lui recommande d'extirper la licence du luxe, des rapines et des usures ; il le conjure de ramener le peuple au travail et la jeunesse au goût de l'honneur et de la gloire. Il y a dans cette lettre quelques mots d'une justesse précieuse sur Pompée : *Homine claro, magnis opibus, avido potentiæ, majore fortuna quam sapientia ;* de la célébrité, des richesses, du crédit, l'envie de dominer, plus de bonheur que de talent.

Dans l'année 708, César revint d'Egypte, et Salluste fut élevé à la préture : il avait quarante ans ; à la même époque, il se donna le plaisir d'épouser la femme divorcée de Cicéron, Térentia, que fatiguaient sans doute

les fautes politiques de son mari, femme impérieuse, passionnée, et qui passait du côté des vainqueurs. Salluste et Térentia unirent leurs ambitions et leurs ressentiments par un mariage qui dut donner de singuliers déplaisirs à l'*excellent consul.*

Mais César ne laissa pas longtemps oisifs les talents de Salluste; dans le dessein d'avoir raison de ses ennemis d'Afrique, il donna ordre à Salluste de conduire par la route de Capoue la dixième légion avec quelques autres, et de les embarquer. Les légions ne voulurent pas tenter la mer et de nouveaux hasards; elles se révoltèrent contre Salluste et le poursuivirent presque jusqu'aux portes de Rome. César accourut au Champ-de-Mars; on sait comme d'un mot il réprima la sédition et comment les soldats, ne voulant pas être appelés *bourgeois*, reprirent avec fanatisme le joug militaire. On part pour l'Afrique; quelques jours après le débarquement, César détacha Salluste avec une partie de la flotte pour aller s'emparer des magasins de l'ennemi, dans lile Cercine, en lui mandant que cette expédition n'admettait ni excuse, ni retard, ni échec. Salluste obéit, et réussit; il était digne d'être le lieutenant de César. La campagne fut heu-

reuse, et César quitta l'Afrique après en avoir nommé Salluste gouverneur.

Il est des moments où les fortes natures s'établissent dans la diffusion complète de leur puissance, de leurs qualités et de leurs défauts; cet instant semblait venu pour Salluste. Tout était accompli dans les destinées de la guerre civile; l'action militaire était à bout, et César, suivant les suggestions de son propre caractère et les conseils de son ami, gouvernait Rome *bonis pacis artibus*. Le nouveau proconsul n'eut pas plus tôt jeté les yeux autour de lui, et considéré sa province, qui était toute la côte d'Afrique, depuis Carthage jusqu'à l'Océan, qu'il résolut à la fois de recueillir des documents pour écrire l'histoire de Jugurtha et de l'Afrique, et d'immenses richesses pour mener à Rome une splendide existence. Les deux desseins sont conduits de front; Salluste veut être le plus grand historien de Rome et le plus riche des Romains; l'Afrique y fournira; il l'explore, il la scrute, il l'exploite, il la pille : la terre d'Annibal est remuée en tous sens pour livrer au lieutenant de César les moyens d'écrire et de vivre magnifiquement.

Les Romains pesaient sur le monde sans scrupule et sans remords, et surtout après s'é-

tre déchirés eux-mêmes entre Marius et Sylla, César et Pompée, ils étaient peu disposés à épargner ce qui n'était pas romain. Qu'était l'Afrique pour eux, si ce n'est une proie toujours sanglante de la victoire, arrachée tour à tour des mains d'Annibal, de Jugurtha et de Juba, proie vivante qu'ils tourmentaient pour la féconder ? Les Français du XIXe siècle ont autre chose à faire sur le même théâtre : un peuple ne peut se refuser à ces grandes occasions de travail et de gloire qui d'en haut lui sont dépêchées par Dieu. Appelés à la succession des Romains, nous ne saurions y renoncer sans ignominie. Saint Louis et Bonaparte ont porté sur la terre africaine le nom de la France qui ne peut plus en disparaître. Ne savons-nous plus ni conquérir, ni civiliser ? Sommes-nous devenus incapables de la paix comme de la guerre ? Réussira-t-on à nous déshabituer de la grandeur et à nous ôter le goût de la gloire ?

Salluste revint à Rome en 710 avec ses documents et ses richesses; des députés d'Afrique l'y suivirent pour se plaindre et l'accuser. César leur imposa silence : il ne pouvait trouver Salluste coupable; probablement son lieutenant lui fit hommage d'objets précieux

ou de quelques sommes considérables. Au surplus, comme les grands politiques, César était tout à ses amis, et s'il avait conquis le monde, c'est qu'il avait mis dans l'esprit des hommes que son amitié était un sauf-conduit éternel.

Désormais tout concourait à la satisfaction et à la grandeur de Salluste, et il commença de se bâtir un établissement magnifique. Il acheta un vaste terrain sur le mont Quirinal, dans le quartier des hautes rues, *alta semita ;* il y fit construire une maison splendide avec des dépendances qui formaient plusieurs autres édifices considérables ; devant la maison s'étendit une place publique qui servit de marché ; enfin il fit planter ces jardins immenses qui furent si longtemps les délices des Romains. Ces jardins étaient parsemés des plus belles statues et des plus ravissants chefs-d'œuvre ; on y trouvait l'Hermaphrodite, le Faune portant un enfant dans ses bras, le jeune Papirius trompant sa mère, le Gladiateur expirant, la famille entière de Niobé, Niobé elle-même, le groupe de Mars et de Vénus [1]; c'était une succession de beautés que l'art avec orgueil opposait à

[1] Ces chefs-d'œuvre prirent place successivement dans les jardins de Salluste.

la nature, ou plutôt c'était l'union de la nature et de l'art confondant leurs prodiges pour enivrer l'homme de bonheur et de volupté. Salluste avait besoin de ces émotions et de ce luxe ; son imagination et son style s'en coloraient ardenment; la richesse lui semblait une dépendance convenable du génie, et ce démocrate avait naturellement les goûts d'un roi.

C'est dans cette retraite à laquelle il joignit encore la maison de plaisance construite par César à Tibur, que Salluste écrivit l'histoire de Jugurtha. Un théâtre nouveau à décrire et à peindre, une guerre considérable traversée d'aventures singulières, la barbarie et la finesse africaines aux prises avec le caractère romain, promettaient à l'écrivain de vifs plaisirs et de grandes beautés. Mais il y avait encore pour Salluste un autre motif ; il écrit, dit-il, la guerre de Jugurtha, non-seulement parce qu'elle fut *magnum* et *atrox*, mais encore parce qu'avec elle commencèrent les luttes qui renversèrent la puissance aristocratique, *dein quia tum primum superbiæ nobilitatis obviam itum est.* Il aura effectivement à encadrer dans son récit la grande figure de Marius : il passera de l'Afrique à la place publique de Rome, et de Rome à Zama. Salluste est toujours animé des mêmes pensées

politiques; c'est toujours l'homme du parti démocratique; mais dix ans d'intervalle entre son *Jugurtha* et son *Catilina* l'ont encore rendu plus calme et plus grave. Dévoué à la cause populaire, il n'en dissimule pas les fautes; il traite sévèrement la noblesse, mais il reproche aux Gracches d'avoir manqué quelquefois de modération : *Et jam Gracchis, cupidine victoriæ, haud satis moderatus animus fuit.* Il blâme le peuple de s'être laissé corrompre et enfler par ses prospérités comme l'aristocratie elle-même : *Ut sæpe nobilitatem, sic ea tempestate plebem ex secundis rebus insolentia ceperat.* Il ne rabat rien de la grandeur de Sylla; il nous le montre *animo ingenti;* Cornelius était éloquent, rusé, d'une amitié facile, d'une profondeur merveilleuse dans la dissimulation, généreux, et donnant à deviner au monde s'il avait plus de courage que le bonheur. Cependant Marius est plus grand encore : cet homme avait tout pour lui, sauf la naissance; il avait le talent, l'honnêteté, la science de la guerre, le courage, la modération, le mépris des plaisirs et des richesses, l'avidité de la gloire; il était resté étranger à la politesse des lettres grecques et des mœurs élégantes de la société patricienne; il avait inspiré au peuple de Rome un désir

fanatique de s'enrôler sous ses drapeaux : *Tanta lubido cum Mario eundi plerosque invaserat !* Une fois nommé consul, au grand scandale de la noblesse, il tonna contre elle ; il lui reprocha du haut de la tribune de vouloir cumuler les plaisirs de l'indolence et les récompenses du courage, *ignaviæ voluptatem et prœmia virtutis ;* il encouragea le peuple à la bravoure, au mépris des fatigues et de la mort ; au surplus, leur dit-il, la lâcheté ne rend personne immortel, *etenim ignavia nemo immortalis factus.* Salluste n'a mis nulle part plus d'éloquence que dans la bouche du plébéien Marius : il ne peut s'empêcher de traiter avec prédilection l'homme dont son ami César avait relevé les statues et la cause; et il finit son récit en montrant dans le lointain le triomphe du soldat d'Arpinum sur les Gaulois. Marius, absent, fut nommé consul ; on lui assigna la province des Gaules ; il était alors l'espérance et la force de Rome ; *ea tempestate spes atque opes civitatis in illo sitæ.*

Cet harmonieux fragment de l'histoire d'Afrique et de Jugurtha, où les descriptions et les aventures, les faits, les tableaux et les portraits s'enchaînent avec une variété si attrayante, se terminait à peine sous la main de Salluste, quand César fut frappé dans le sénat par

Cassius et Brutus. La douleur de l'historien fut amère et sa résolution irrévocable de ne plus se mêler aux affaires d'une république ainsi décapitée de son chef et de sa gloire. Qu'eût-il fait d'ailleurs ? Pouvait-il descendre de l'amitié de César à la faveur d'Antoine ou au soin de flatter le jeune Octave ? Tout autour de lui lui semblait misérable, les phrases inutiles de Cicéron, l'inintelligence du vieux parti républicain, les ambitions personnelles du lieutenant et du neveu du dictateur ; il avait assez de son temps ; il se rejeta dans le souvenir et le culte de César ; il s'attacha de plus en plus à l'histoire, divinité dont il embrassait l'autel dans le naufrage de ses amitiés et de ses espérances. Il résolut d'écrire l'intervalle du temps écoulé entre le *Jugurtha* et le *Catilina*. De cette façon il se faisait l'historien de tout le VIIe siècle de Rome. Il reprenait les choses depuis le commencement des inimitiés entre Marius et Sylla, à leur retour d'Afrique ; il avait à raconter les luttes terribles de ces deux hommes, les Gaulois, Mithridate, l'Asie, les fortunes diverses du parti aristocratique et démocratique, la mort de Marius, l'abdication de Sylla, la jeunesse de Pompée, l'époque de ses prospérités, jusqu'à ce qu'il rencontrât

Catilina dont il avait écrit l'histoire. Voilà qui était grand et digne de toute la maturité de son génie. Comme il devait comprendre les choses et les hommes! Comme il devait les peindre! Cette fois l'écrivain se permettait une plus large carrière; il distribuait en cinq livres[1] la riche matière qu'il façonnait; il donnait plus d'espace à sa force, et sans en détendre les ressorts, il lui trouvait plus d'éclat dans plus de liberté. Nous avons été déshérités de ce chef-d'œuvre; le temps ne nous en a laissé que quelques fragments épars dans les anciens grammairiens latins et les vieux glossateurs, tels que Donat, Servius, Priscien, Sosipater, Nonius, Pompeius, Messalinus, Marius Victorinus, et d'autres encore. Ces philologues citaient curieusement des phrases et des expressions qui leur semblaient remarquables. De leur côté de célèbres écrivains, Sénèque, Quintilien, Aulu-Gelle, Isidore de Séville et surtout saint Augustin dans la *Cité de Dieu*, ont transcrit des passages dont la signification morale les avait frappés. Enfin Pomponius Lætus découvrit, dans un manuscrit du Vatican

[1] De Brosses nous paraît conjecturer avec raison que l'histoire perdue n'avait que cinq livres.

où étaient copiées plusieurs harangues de divers historiens latins, quatre discours et deux lettres qui appartenaient à l'ouvrage perdu de Salluste. L'industrie des modernes s'est exercée sur ces précieuses reliques : mais de Brosses a surpassé ses devanciens, Ricoboni, Paul Manuce et Louis Carrion ; il a d'abord recueilli tous les fragments, puis il les a coordonnés ; enfin il en a tiré une histoire, faisant ainsi briller l'esprit français dans le champ de l'érudition conjecturale. Les restes les plus saillants de l'œuvre de Salluste sont une peinture concise de la lutte des plébéiens et des patriciens [1], et des commencements de la cor-

[1] ..... « Injuriæ validiorum, et ob eas discessio plebis » à patribus, aliæque dissensiones domi fuere jam indè » à principio : neque amplius, quam regibus exactis, » dum metus à Tarquinio et bellum grave cum Etruria » positum est, æquo et modesto jure agitatum : dein ser- » vili imperio patres plebem exercere, de vita atque » tergo regio more consulere ; agro pellere, et ceteris » expertibus, soli in imperio agere. Quibus sævitiis et » maxume fœneris onere oppressa plebes, quum assiduis » bellis tributum simul et militiam toleraret, armata » montem Sacrum atque Aventinum insedit. Tumque » tribunos plebis et alia sibi jura paravit. Discordiarum » et certaminis utrimque finis fuit secundum bellum

ruption de l'État, un discours d'Æmilius Lepidus contre Sylla, un discours de Lucius Philippus contre Lepidus, une lettre de Pompée au sénat, une harangue du tribun M. Lepidus au peuple, une lettre du roi Mithridate au roi Arsace, une harangue du consul Cotta au peuple. Nous ne parlons pas de sentences vigoureuses, d'expressions magnifiques et isolées, de phrases interrompues et brisées, beautés mutilées qui souvent ont irrité notre

» punicum. » — Dès l'origine avaient éclaté les injustices des grands, la scission du peuple et du sénat, et d'autres dissensions civiles. Après l'expulsion des rois, la seule crainte de Tarquin et la guerre d'Étrurie avaient fait régner un instant la modération et l'équité; mais dans la suite, les patriciens traitèrent le peuple en esclave; ils firent les rois; ils condamnèrent les plébéiens aux verges, à la mort, usurpèrent leurs champs, leurs droits, et dominèrent seuls. Exaspéré par tant de sévices, écrasé par les dettes et l'usure, le peuple, qu'épuisaient encore les impôts et la guerre, s'arma et se retira, enseignes déployées, sur le mont Sacré et sur le mont Aventin. C'est ainsi qu'il conquit des tribuns et d'autres droits encore. Les discordes et la lutte des deux partis eurent pour terme la seconde guerre punique. — Peut-on renfermer plus de choses dans une concision plus puissante? Où trouver un style plus court, plus mordant et plus durable?

admiration sans pouvoir la satisfaire. Crispus avait encore écrit une description du Pont-Euxin, description que de Brosses présume avec vraisemblance avoir terminé le troisième livre de son histoire ou commencé le quatrième. Ce morceau était tenu dans une haute estime par les géographes de l'antiquité.

Salluste mourut à cinquante et un ans, sous le consultat de Cornificius et du jeune Pompée, durant l'année 718 de la république. Rien depuis la mort de César n'avait troublé son repos et son génie; Rome n'aurait pas permis que le grand écrivain dont elle attendait les plaisirs et la gloire nouvelle de l'histoire ne fût pas respecté.

C'était en effet le premier historien des lettres romaines. Avant lui, l'histoire n'était guère autre chose qu'une série d'annales, *annalium confectio* [1]. Avaient paru ensuite Caton, Pictor et Pison, puis Antipatre qui *s'éleva un peu, paululum se erexit* [2], jusqu'à ce qu'enfin Salluste, avec un incomparable éclat, vint instaurer et consommer la véritable histoire politique. Chez les Grecs l'histoire traditionnelle

[1] Cicéron, *De Orat.*, lib. 2, cap. 12.
[2] *Ibid.*

a brillé par Hérodote avant la sévérité de Thucydide; Rome au contraire doit sur-le-champ à ses factions un historien politique que suivra le plus habile conteur qui ait jamais été, Tite-Live. Des trois historiens romains, Tite-Live déroule sous l'empire d'Auguste les fastes de la république; narrateur inépuisable, il conte les choses, c'est assez pour lui, chroniqueur du passé, il n'a d'autre opinion politique que de vanter Pompée outre mesure. Le spirituel neveu de César tolérait en souriant ce pompéianisme, culte sans intelligence de souvenirs sans puissance. Tacite n'est pas tant l'historien de Rome que du genre humain, placé entre le monde antique et le monde moderne. Salluste est donc l'écrivain politique par excellence; il appartient au parti démocratique; il est mêlé à son siècle, il s'y déploie, il s'y compromet; il agit pour mieux écrire plus tard; il est l'ami de César, l'adversaire de Caton et de Pompée, il est tribun passionné, préteur actif et habile; il passe de la vie politique à l'histoire, de l'histoire à l'action; il revient à l'occupation d'écrire pour partager l'immortalité de César après avoir joui de son amitié. Arrivant le premier au style de l'histoire, quel parti prit-il? il

s'empara vivement de l'originalité latine pour se l'approprier ; il s'arma de la vieille langue pour être Romain le mieux qu'il pourrait ; il s'en fit un instrument étincelant et invincible, dont l'antiquité nationale fournissait la matière et dont la façon lui appartenait. De là cet archaïsme qu'on a blâmé. Mieux eût valu le comprendre; mieux eût valu voir que le démocrate devait être plus Romain dans la forme à mesure qu'il se montrait plus révolutionnaire dans le fond ; il prenait la langue du vieux Caton en démolissant son héritage.

Et verba antiqui multùm furate Catonis.

Nous n'admirerons pas non plus si Salluste eut Thucydide devant les yeux. Sur quoi pouvait-il donc reporter sa pensée quand il se rejetait en arrière, si ce n'est sur Thucydide? C'était son allié naturel, sa ressemblance fatale ; il se reconnaissait appelé chez les Romains à la même vocation que, chez les Grecs, l'ami de Périclès : il aimait son génie, il lisait assidument son œuvre, sans en être ébranlé ; il se proposait la rivalité, et peut-être, car les ambitions de l'esprit sont insatiables, il se promettait la victoire. L'historien grec était un de

ses familiers et de ses amis; la distance des temps n'était pas un obstacle à ce commerce : il y a entre les grands hommes des rapports et des conférences que nous ne savons pas.

Encore un coup, comprenons Salluste dans l'originalité de sa vaste et complexe nature; voluptueux, regrettant admirablement la sévérité des mœurs antiques; déprédateur inexorable de l'Afrique, criant qu'il faut mettre un frein à la corruption et à l'avidité de l'argent; cherchant à la fois les émotions du style et celles de l'action; politique consommé, adressant à César, dès son retour des Gaules, des conseils suivis plus tard par le dictateur; venant prendre séance entre Thucydide et Machiavel. La supériorité de son génie et l'audace de sa conduite irritèrent la colère de ses ennemis. L'affranchi de Pompée vomit contre lui les plus basses injures : on ne sait quel déclamateur [1] imagina une double invective de Salluste contre Cicéron et de Cicéron contre Salluste, où il employait la rhétorique à dégrader ces deux grands noms. Au surplus, Salluste pouvait dire comme Mirabeau, que *peu d'hommes ont donné plus que lui prétexte à la calom-*

[1] Est-ce Vibius Crispus ou Marcius Porcius Latro ?

nie et pâture à la médisance [2]. Il dédaigna trop peut-être de ne pas heurter les esprits et les règles ordinaires, se reposant avec sécurité sur la consistance de sa gloire. Ne sentait-il pas qu'il était avec César le politique le plus intelligent de la république romaine?

[2] *Mémoires de Mirabeau*, publiés par M. Lucas de Montigny, tom. IV, p. 276.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

	Pages.
Préface générale.	j
De l'influence des mœurs sur les lois et des lois sur les mœurs.	1
Benjamin Constant. — Polythéisme romain. . .	31
Buchez. — Introduction à la science de l'histoire, ou science du développement de l'humanité.	63
De l'encyclopédie à 2 sous. — Instruction et souveraineté du peuple.	109
Tacite. — Études de l'antiquité.	145
Bentham.—Déontologie.	181
Thucydide. — Études de l'antiquité.	223
Salluste. — Études de l'antiquité.	265

FIN DE LA TABLE.

AUG 29 1927